


DIEU POUR NOUS

MANUEL
DES DAMES.

MANUEL DES DAMES,

OU

L'ART DE LA TOILETTE,

SUIVI

DE L'ART DU MODISTE,

ET DU MERCIER-PASSEMENTIER ;

CONTENANT les procédés les plus convenables pour la conservation des Cheveux, des Dents et du Teint ; l'art des Gestes et du Maintien ; celui de guérir les petits accidens qui nuisent à la beauté ; le choix des bons Cosmétiques ; celui des Vêtemens et Parures ; la manière de se coiffer, lacer et chausser agréablement ; de faire les Corsets et les Gants ; de conserver et raccommoder les Fourrures ; de préparer les Bracelets, Jarretières élastiques, Ceintures, Chapeaux, Fichus, Toques, Berrets, Bonnets parés, etc.;

Par Madame Celnart ;

REVU, AUGMENTÉ ET ORNÉ DE PLANCHES.

BRUXELLES,
AUG. WAHLEN, LIBR.-IMPR. DE LA COUR.
LEIPZIG ET LIVOURNE, MÊME MAISON.

1829.

PRÉFACE.

L'ouvrage que j'ajoute à la collection des Manuels formant une Encyclopédie, se distingue essentiellement de tous ces livres consacrés à la toilette et à la conservation de la beauté. Toute femme sensée les dédaigne avec raison. En effet, ces préceptes minutieux, dont l'observation exigerait l'oubli des soins domestiques comme des travaux intellectuels, cet examen inconvenant de toutes les parties du corps, pour lesquelles ils osent indiquer des moyens d'embellissement, doivent faire laisser de pareils ouvrages aux coquettes de profession. Mais si ce mépris est justement déversé sur des indications ridicules ou immorales, il n'est pas moins vrai qu'une femme doit se soigner, se conserver, s'embellir autant qu'il est possible, sans nuire à sa fortune, blesser la morale ou altérer sa santé; elle peut même en cela les servir puissamment, puisque l'ordre, la propreté, l'hygiène, un travail fructueux, sont les bases des soins qu'elle consacre à sa personne; puisque c'est dans le but de plaire à son époux, de donner de bonnes habitudes à sa famille, d'épargner, sans avarice, les frais de son entretien. Des avantages inférieurs, mais désirables encore, se joignent à ces intéressans motifs : faire valoir ses agrémens, prévenir favorablement les gens par le bon goût de sa mise et la grace de son maintien, jouir du charme de la société, où l'on ne se plait

qu'autant qu'on sait y plaire; pouvoir, dans l'occasion, se permettre une dépense imprévue, grace à l'économie que l'on se sera constamment procurée en travaillant à sa parure, en réparant et renouvelant ses effets.

J'ai divisé ce Manuel en trois parties. Dans la première, considérant la toilette sous le rapport de l'ordre et de la santé, je traite de la manière d'entretenir les cheveux, les dents, le teint, la peau, la taille, les mains, etc. Je m'occupe ensuite de prouver l'absurdité, l'imminent danger des fards et des cosmétiques en général; j'indique le petit nombre de ceux que l'on peut employer sans danger; j'indique la règle à suivre dans l'emploi des parfums. Je donne le moyen de guérir les petits accidens qui nuisent à la beauté, comme boutons, hâle, rousseurs, pellicules farineuses, points noirs ou bulbeux, verrues, cors, petites envies des doigts, et quelques autres. Je propose de bonnes habitudes hygiéniques, source unique de beauté et de fraîcheur. Dans la seconde partie, j'envisage la toilette sous le double point de vue de convenance et d'élégance. Il s'agit donc spécialement de longs détails sur l'ordre et la propreté qui doivent présider aux soins de la toilette; de l'art de se coiffer, lacer, chausser agréablement; du choix des vêtemens selon l'heure, la saison, les circonstances; de la manière de se parer pour un bal, une assemblée, une promenade ordinaire, un repas du matin ou du soir; du *négligé* ou *demi-négligé;* du choix des garnitures et de la forme des robes habillées ou non habillées; de la différence de parures entre les dames et les demoiselles; des rapports des parures et des couleurs avec l'âge, la taille, le caractère de la figure, la teinte

des cheveux; du choix à faire dans les modes afin de n'en être ni trop près ni trop loin; des moyens de porter convenablement le deuil, selon l'usage; enfin, des soins à prendre pour se bien tenir, et avoir un maintien, une démarche et des gestes convenables.

Quant à la troisième partie, elle considère la toilette sous des rapports d'économie de travail et d'agrément. Aussi *l'art de faire les corsets, de faire et raccommoder les bracelets et jarretières élastiques, de coudre les gants, de remettre à la mode les objets qu'elle n'admet plus; l'art de conserver et raccommoder ses fourrures; l'art de la Mercière-Passementière* (comme chez les marchands de nouveautés de la rue aux Fers, à Paris); enfin *l'art de la Modiste*, composent-ils cette utile partie.

On m'objectera peut-être que, par son extrême mobilité, ce dernier art semble échapper à toute description; mais cette mobilité même fournit le remède au mal; car les modes, continuellement changées, et devant être renouvelées continuellement, reviennent forcément dans le cercle qu'elles ont déjà parcouru. En effet, après un intervalle plus ou moins long, les modes oubliées reviennent successivement sous des noms différens, quelquefois avec de légers accessoires, et le plus souvent tout simplement, comme elles étaient d'abord. Du reste, parmi ce flux et reflux de variations, il faut toujours couper, monter les chapeaux, les garnir de fleurs, de plumes, de blondes, de rubans. Ainsi, en donnant des principes détaillés sur la partie stable de l'art des modistes, en décrivant exactement les modes présentes, passées, et par conséquent les modes à venir, je suis persuadée que je mettrai mes lectrices à

même d'imiter tous les chapeaux qu'elles voudront. Il ne leur faudra pour cela qu'un peu de patience et d'adresse.

Cet ouvrage, complément du *Manuel des Demoiselles*, achève d'expliquer tous les travaux de notre sexe, et convient à toutes les femmes mariées ou non mariées. Mais comme les soins de leur éducation, leur position dans le monde, ne permettent pas ou ne devraient pas permettre aux jeunes personnes de s'occuper spécialement de toilette, j'adresse ce Recueil aux dames, qui probablement lui feront bon accueil; car, quoi qu'on en dise, les jeunes femmes de notre temps ne sont point coquettes dans la flétrissante acception de ce mot; elles veulent plaire, sans doute, mais par des moyens innocens et dans des motifs honorables. En prenant soin de leur personne, en s'efforçant de l'embellir, c'est un hommage qu'elles rendent à la sainteté du mariage. Les temples les plus vénérés ne sont-ils pas ornés de fleurs?

MANUEL
DES DAMES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.

CONSERVATION DES CHEVEUX.

Commençons, mesdames, notre cours de coquetterie en toute sûreté de conscience. Le désir de plaire est innocent en soi, et même il est très-louable chez une femme mariée, qui doit faire sa principale occupation de se rendre agréable à son époux. Sans nul doute, le soin de sa personne ne saurait, sans être blâmable, la porter à négliger la culture de son esprit, la surveillance de sa maison, l'éducation de ses enfans; mais il doit marcher avec ces importans devoirs; mais il doit y mettre le sceau. Une personne active, soigneuse, et point trop dissipée, sans être sédentaire, peut aisément fournir à tout cela. Les femmes les plus estimables seraient bien fâchées de n'être qu'estimées de leur mari, donc il faut qu'elles s'efforcent d'exciter, de nourrir un sentiment plus doux. L'abandon, l'infidélité que déplorent tant d'épouses, tiennent souvent à leur né-

gligence d'elles-mêmes. Qui peut calculer les suites d'un premier dégoût? Vous vous présentez constamment propre, soignée, sous un aspect avantageux, à votre futur, dont les yeux prévenus vous admirent sans cesse, et vous êtes mal tenue, en désordre, auprès d'un époux que la possession, l'habitude, désenchantent de jour en jour. Les soins que vous prenez de temps en temps de votre toilette pour paraître dans le monde, rendent encore plus désagréable et plus criante votre négligence habituelle, car vous accordez aux convenances, à la vanité, peut-être, ce que vous refusez à l'amour. N'imitons point, mesdames, ce mélange discordant de désordre et de recherche : soyons d'une propreté constante, minutieuse, car la propreté embellit la laideur, comme la malpropreté enlaidit les plus heureux charmes. Donnons ce qu'il convient au rang, à la jeunesse, aux occasions de paraître, mais autant qu'il se peut, soyons moins brillantes dans le monde, et plus joliment mises chez nous. Conservons-nous, parons-nous, pour celui dont nous devons soigner les plaisirs comme accomplir le bonheur. Un si respectabe motif doit (si l'on peut s'exprimer ainsi) sanctifier notre toilette, et en proscrire sévèrement toute dépense inutile, tout fard, toute indécence. Je ne crains point d'avancer un sophisme en disant que la coquetterie ainsi pratiquée est une vertu, et que les moralistes nous diraient de bon cœur : Allons, mesdames, soyez coquettes. Soyons-le donc, et d'abord occupons-nous de nos cheveux.

Seconder, soigner la nature, ne point prétendre à la forcer, voilà tout l'art de la toilette. Cette réflexion, que nous aurons lieu de rappeler dans tout le cours de cet ouvrage, s'applique principalement aux cheveux, ornement naturel et précieux sans lequel les plus riches, les plus élégantes parures sont sans agrément. On peut les cultiver, les préserver d'accidens divers, les réparer même, quand leur couleur, leur nature sont défavorables, et que des causes physiques ou morales en ont déterminé la chute. Mais autant leur culture et leur préservation sont faciles et sûres, autant leur réparation est difficile, longue, dan-

gereuse, et quelquefois même impossible. C'est donc une nouvelle raison d'user de soins préservatifs.

La propreté est l'ame de la toilette comme de la santé. Votre soin principal doit être de tenir votre chevelure extrêmement propre. Pour cela, il faut tous les matins, avant d'arranger vos cheveux, les démêler avec un *démêloir* que vous tirerez bien en droite ligne et d'aplomb, afin de ne pas les casser. S'ils sont très-longs et très-épais, il faudra les séparer en deux ou trois parties, et les peigner séparément. Cette pratique est surtout indispensable quand un peigne plus fin succède au démêloir. Quand les cheveux sont bien nettoyés avec ces deux sortes de peigne, on les frotte avec une brosse carrée, à manche, dont les crins sont très-doux, ou mieux encore sont remplacés par de fines racines de riz.

De plus, il faut de temps en temps passer les cheveux au peigne très-fin d'ivoire. Quand ils ne sont pas d'une nature graisseuse, et qu'ils ont beaucoup de longueur, il suffit d'employer ce peigne tous les quinze jours ou trois semaines. Dans le cas contraire, on doit se servir du peigne d'ivoire tous les huit, ou les quatre jours. Quand les cheveux sont naturellement couverts d'une espèce de farine pelliculeuse, il est urgent de les peigner à l'ivoire tous les jours, et pendant vingt minutes au moins.

Vient ensuite l'arrangement des cheveux, dont nous nous occuperons plus tard. Nous nous bornerons à dire, quant à présent, que dans l'économie de la coiffure, il faut éviter autant que possible de passer les cheveux au fer, et de les créper en les battant avec le peigne, car l'une de ces pratiques les dessèche, et l'autre les tord, les crispe, et leur enlève tout leur brillant. Si on les lie avec un cordon, il ne faut pas trop le serrer, ni le prendre en laine, de peur de les user insensiblement. Il est bon aussi de prendre garde de n'en point tourner ni nouer quelques-uns avec le cordon, ce qui les casse, fait souffrir, et par-dessus le marché empêche la coiffure de lisser

convenablement. On ne doit jamais non plus les relever avec un peigne à dents d'acier, parce que ce métal en brise le tissu.

Le soir venu, vous déferez bien délicatement votre coiffure, en ôtant d'abord toutes les épingles noires qui peuvent s'y trouver, et en secouant les mèches de cheveux à mesure que vous les détacherez. Ces précautions sont surtout utiles quand on a été coiffée par un coiffeur. Les mèches détachées, vous les démêlez bien, et les nattez proprement, car jamais il ne faut se coucher avec des cheveux mêlés et non fixés par une natte. Rien ne les détériore plus que cette négligence, qui, au reste, est une très-grande malpropreté, car la chevelure repousse le bonnet, s'en échappe, et tombe roulée et mêlée horriblement sur l'oreiller, qu'elle salit : elle cause, outre ces désagrémens, de vives démangeaisons à la tête. Je sais bien que dans l'habitude de la vie, il n'est aucune jeune dame qui se néglige à ce point ; mais dans le temps des bals, des assemblées, où l'on rentre tard, on se décoiffe, on se couche à la hâte, et tous les accidens que je viens de décrire ont lieu, au grand dommage de la chevelure.

Quand vous sortez du bal, ou de tout autre lieu où la poussière a dû couvrir vos cheveux, après les avoir détachés et démêlés, essuyez-les bien avec une serviette très-sèche, et dès le lendemain, passez-les au peigne d'ivoire. Si vous avez la bonne habitude de vous occuper du soin du ménage, couvrez vos cheveux quand vous serez à la cuisine, parce que la fumée les ternit.

Dans la saison du froid et de l'humidité, taponnez-les de temps en temps avec un linge chaud : taponnez-les aussi d'un linge, mais non chauffé, lorsqu'en été ils sont baignés de sueur.

Enfin, pour donner de la force à vos cheveux, les empêcher de s'effiler, de devenir crochus, de pâlir à leur extrémité, prenez la bonne habitude d'en couper tous les quinze jours, un demi-pouce environ par le bout. La nature réparera bien au-delà de cette perte. Si vous aviez long-temps négligé cette pratique, et que vos cheveux fussent inégaux, il faudrait les couper

carrément, même lorsqu'à certaines mèches vous en retrancheriez près de trois pouces. Vos cheveux s'allongeront tous ensemble, seront toujours égaux, prendront à leur extrémité une teinte analogue au reste de la chevelure, se débarrasseront de ces vilains crochets qui les partageaient par le bout, et si leur nature est de friser, ils formeront de belles boucles égales. De plus, étant relevés sur le sommet de la tête ils cesseront de produire dans votre coiffure un côté bombé, et un côté plat, ou de vous faire une natte épaisse à sa naissance, et terminée comme une queue de rat. On appelle cela *rafraîchir* les cheveux.

Je suis sûre que ces soins importans, et qui sont en grande partie l'art de conserver les cheveux, ne paraîtront à beaucoup de mes lectrices que d'insignifians préliminaires, habituées qu'elles sont à entendre vanter par les innombrables, les prétentieux *prospectus* des coiffeurs et parfumeurs, l'efficacité de mille cosmétiques. Mais quand j'aurai ôté de cette masse tout ce qu'il y a de superflu, de pernicieux; quand j'aurai surtout effacé les noms pompeux, et montré combien, en certains cas, il convient d'user avec sobriété, même des meilleures pommades, j'aurai prouvé à peu près que l'emploi des cosmétiques n'est qu'accessoire pour la conservation des cheveux.

Il est bon de se servir de pommade fine, ou de ces huiles dites *antiques* légèrement parfumées, mais encore faut-il avoir égard à la saison, à la nature des cheveux, au degré de transpiration qui s'exhale de la tête.

En hiver, il vaut mieux se servir de l'huile antique que de la pommade, parce que les cheveux alors séchés et comme raidis par le froid, ont besoin d'être humectés d'un liquide légèrement gras qui leur donne de la souplesse. En été, au contraire, les cheveux mouillés insensiblement par la sueur ont besoin de pommade, mais de très-peu, et même, pour beaucoup de chevelures, il est préférable de s'en abstenir. Par les temps humides et pluvieux, l'huile et la pommade employées seules

et en quantité, sont bien plus nuisibles qu'utiles, en ce qu'elles contribuent encore à rendre les cheveux incapables de supporter la frisure. Cet inconvénient de l'humidité, est avec raison une vive contrariété pour les dames, car malgré tous les soins possibles, il leur donne l'apparence de la malpropreté. Pour y remédier, elles ont recours au fer, et préparent ainsi la chute de leurs cheveux. Plusieurs personnes sont dans l'usage de faire dissoudre un peu de gomme arabique dans quelques gouttes d'eau, de mouiller les doigts de cette dissolution, et d'en humecter les boucles de cheveux. Afin de tirer tout le parti possible de cette méthode, il faut, dès que la boucle est ainsi collée, la peigner légèrement, et la repasser entre les doigts secs, pour qu'elle ne paraisse pas ensuite d'une désagréable raideur : lorsqu'elle sera un peu séchée, on pourra y mettre un peu de pommade, pour empêcher les cheveux de paraître ternis.

Tout cela est bien du travail, aussi conseillerai-je à celles de mes lectrices qui ont beaucoup d'occupations, ou dont, en tout temps, les cheveux refusent de tenir la frisure, de porter *un tour en cheveux roulés*, qui ne se défrise jamais. Il va sans dire qu'il doit être parfaitement assorti à la chevelure, et qu'on ne le met point lorsqu'on est coiffé en cheveux, ou que l'on a à faire toilette. On s'en sert chez soi, sous un bonnet, un berret; on le porte sous un chapeau pour sortir sans cérémonie : de ce temps-là, les boucles de cheveux, roulées et retenues au moyen d'une épingle noire bien courte, placée transversalement au milieu, ou d'une petite lame de plomb, demeurant sous le tour plus ou moins de temps, prennent enfin solidement les contours de la frisure. Cette méthode est bonne à mettre en pratique en toute saison, les jours que l'on doit aller au bal, parce qu'on ne saurait trop s'attacher à ce que les boucles tiennent comme il faut. Quelques dames laissent sous le tour, leurs cheveux dans les papillotes; il suffit d'annoncer cet usage pour le condamner : en effet, le papier paraît à travers les cheveux, met un intervalle désagréable entre le tour et le front,

et l'idée de la négligence actuelle s'unit à celle de la coquetterie à venir. Point de cela, n'est-ce pas, mesdames; nous voulons avant tout paraître avantageusement aux yeux de nos maris, et nous montrer toujours soignées dans la maison. On pense bien, d'après ces avis, que je crierais *haro* contre les papillotes, les plombs seuls, ou les épingles qui retiennent les boucles, mais cette négligence serait d'un si mauvais ton, que je n'en soupçonne même pas mes aimables lectrices.

La nature des cheveux commande encore plus impérieusement que la saison l'emploi de telle substance à l'exclusion de telle autre : elle en règle aussi la quantité. Effectivement, il ne faut qu'y songer; les cheveux secs, rudes, qui ont la propriété de se hérisser, veulent beaucoup plus de matière graisseuse que des cheveux qui naturellement en sont tout enduits. Ainsi, de l'huile, et beaucoup d'huile convient à ces cheveux ingrats, tandis que les autres demandent à peine d'être légèrement frottés de temps en temps avec une parcelle de pommade étendue dans la main. Les cheveux gras jusqu'à en être aplatis, refusent non-seulement l'huile et la pommade, mais encore ils veulent être souvent lavés avec une petite dissolution de savon préparé. Nous nous occuperons de ce moyen de conserver les cheveux quand nous aurons épuisé l'article des pommades.

De quelques substances graisseuses que vous vous serviez, huile ou pommade, prenez-les toujours très-fines, fraîches, pas trop épaisses, et légèrement parfumées. Les odeurs fortes, telles que le musc, l'ambre, la fleur d'orange, la tubéreuse, et autres semblables, doivent être entièrement proscrites. Les parfums suaves et doux de l'héliotrope, de la rose, du narcisse, etc., sont mille fois préférables, à moins que vous ne consommiez que très-peu, que ces odeurs délicates se perdent ou du moins s'affaiblissent avec le temps : alors les huiles et pommades au jasmin, à l'œillet, à la vanille, conviennent principalement : elles sont un intermédiaire entre ces derniers parfums et les premiers, qu'il faut vous interdire complètement.

De fréquentes migraines, un malaise nerveux, quoiqu'inaperçu à cause de l'habitude, une notable diminution d'incarnat, et le désagrément de paraître prétentieuse et coquette, voilà les fruits que vous en retireriez.

Lorsqu'en hiver les huiles se figent, et que les pommades se durcissent, il ne faut point s'en servir en cet état, mais attendre qu'une douce chaleur leur ait rendu leur mollesse et leur liquidité. La méthode de les présenter au feu les rancit; plongez-les plutôt dans l'eau tiède dont vous devez vous servir pour votre toilette. Ayez en été la précaution de les tenir dans un endroit frais, surtout les pommades, parce que la chaleur les rend désagréablement liquides.

Lorsque par leur nature, ou par l'emploi prolongé ou exagéré des huiles et pommades, les cheveux sont gras au point d'être ternes, compactes, plats, il faut recourir aux lotions savonneuses. Ayez une demi-tasse d'eau tiède, versez-la dans une soucoupe, puis trempez dans cette eau, pendant quelques instans, du savon de toilette très-légèrement parfumé : agitez-le un peu, bientôt l'eau sera écumeuse; alors vous écarterez bien les mèches de vos cheveux, et avec une éponge humectée de l'eau savonneuse, vous les laverez bien de tous côtés : si, pendant l'opération, l'eau vient à se refroidir, vous en ajouterez de la chaude jusqu'au degré de tiédeur. Les cheveux parfaitement nettoyés, vous vous essuierez bien la tête avec des linges un peu chauffés, puis vous la brosserez à plusieurs reprises avec la brosse de riz. Dans l'été, on peut se servir de linges non chauffés, et même d'eau fraîche, surtout lorsqu'on en a l'habitude; mais il vaudra toujours mieux faire un peu tiédir l'eau au soleil : cette pratique sera plus ou moins fréquente selon l'espèce de la chevelure. Les cheveux blonds, qui sont rarement graisseux, et dont la finesse et la douceur préviennent l'emploi des pommades, sont ceux de tous qui doivent être lavés plus rarement.

Gardez-vous bien de remplacer le léger alcali du savon, par

quelques liqueurs spiritueuses, telles que l'eau de Cologne, l'eau-de-vie de lavande, etc. Ces spiritueux sèchent les cheveux, les corrodent, et contribuent à les faire promptement rompre ou tomber. Ne vous servez d'eau-de-vie sur la tête que dans deux cas seulement; voici le premier : Quand le peigne qui relève vos cheveux, comprimant trop la partie où il pose, l'aura blessée, écartez les cheveux, et frottez la place avec une éponge ou un nouet de linge imbibé d'eau-de-vie; la douleur, qui est ordinairement fort vive, disparaîtra en peu de temps. Je dirai plus tard quel est le second cas.

Emploi du jaune d'œuf pour dégraisser les cheveux.

Voici un moyen bien facile pour dégraisser la chevelure. Il s'agit de prendre un jaune d'œuf cru, d'en humecter la main, de la passer sur les cheveux à plusieurs reprises, puis de les peigner au peigne fin. On sait que le jaune d'œuf absorbe les taches graisseuses sur les étoffes.

Les cheveux poussent quelquefois d'une manière bizarre : tantôt ils s'avancent sur le milieu du front, en toupet, tantôt ils descendent le long des oreilles, en manière de *favoris*, comme aux hommes, tantôt aussi ils s'étendent sur la nuque, où ils forment une sorte de collet. Tous ces accidens ont un effet désagréable et ridicule. Couper ces cheveux, les rend plus épais et plus forts, les arracher est impossible; les dépiler est dangereux. Toutes les préparations cosmétiques, pour la dépilation, que les charlatans prônent et qu'ils vendent fort cher, ont pour tout résultat de vous rendre dupes, à moins cependant qu'elles n'attaquent le tissu de la peau, ce qu'elles font ordinairement. Les meilleurs dépilatoires, au reste, n'ont qu'un succès temporaire : au bout d'un certain temps le poil renaît. Le fameux *rusma* des Orientaux, si fort en usage dans les harems, n'a pas un effet différent.

Voici la manière de le composer, telle que la donne le *Dic-*

2.

tionnaire des Sciences médicales, au mot *dépilation*, par Cadet de Gassicourt.

Rusma dépilatoire des Orientaux.

On prend deux onces de chaux vive, on la mêle avec une demi-once d'orpiment ou réalgar (sulfure d'arsenic); on les fait bouillir dans une livre de lessive alcaline assez forte; pour l'essayer, on y plonge une plume, et lorsque les barbes tombent, le *rusma* est convenablement préparé : on en frotte les parties velues dont on veut détruire les poils; on les lave ensuite avec de l'eau chaude. Ce dépilatoire est d'une grande causticité, il attaque souvent le tissu de la peau en même temps que les poils : on ne doit donc l'appliquer qu'avec la plus grande circonspection.

Pour diminuer l'énergie de cette composition, l'on se contente de mélanger la chaux et l'orpiment, et de les humecter d'eau tiède au moment de s'en servir. C'est vraisemblablement la *crême parisienne épilatoire* en poudre impalpable. Je me suis servie de cette composition pour dégager le front : elle enlève bien les cheveux, mais ils reparaissent au bout d'une dizaine de jours. Je conseille de ne pas en réitérer l'application plus de trois fois, parce qu'alors la peau éprouve une vive cuisson et se déchire quelque peu. Cependant, si l'on veut absolument se dépiler, on fera bien d'en remettre dès que les cheveux reparaîtront; ce caustique les abat comme un rasoir. Les personnes blondes y trouveront plus d'avantages, parce que ce dépilatoire, en rasant les poils, n'ôte pas la petite nuance qui reste après leur chute, comme celle de la barbe paraît chez les hommes bruns. Voici la manière de s'en servir :

Créme parisienne épilatoire.

Mettez quelques pincées de cette composition dans un petit vase, tel qu'un coquetier, une cuiller à bouche (pourvu qu'elle soit en bois), ou bien une très-petite soucoupe : versez dessus quelques gouttes d'eau tiède; délayez en consistance de bouillie un peu épaisse, et appliquez-la sur les endroits que vous voulez épiler. Laissez-la de cinq à huit minutes; humectez-la avec un peu d'eau tiède, puis enlevez-la humide, et légèrement, avec la pointe d'un couteau : lavez ensuite avec une éponge imbibée d'eau tiède, essuyez doucement en évitant de frotter.

Il faut toujours laisser un intervalle de vingt-quatre heures d'une application à l'autre.

Revenons au *rusma* que les Arabes et les Persans nomment *nouret, nùre, nuret.* Au lieu de l'adoucir, plusieurs personnes y ajoutent de l'axonge, et en font une pommade qu'elles colorent et parfument ensuite à volonté. Voyons comment on s'en sert dans les harems de Turquie. On varie les proportions du mélange suivant l'âge des personnes qui doivent s'en servir, la nature de leur peau, et la couleur de leur cheveux; tantôt on met une once d'orpiment sur huit onces de chaux vive, tantôt deux onces d'orpiment sur douze onces de chaux, quelquefois trois onces d'orpiment sur quinze onces de cette dernière substance : ce troisième mélange est le plus actif. Pour en tempérer la dangereuse causticité, on y ajoute un huitième d'amidon ou de farine de seigle; on en forme une pâte avec un peu d'eau tiède; on l'applique sur les endroits velus, et on l'y laisse séjourner pendant quelques minutes : on a soin de l'humecter un peu afin qu'il ne sèche pas trop promptement, et l'on essaie si le poil se détache aisément et sans résistance; ordinairement il semble brûlé, alors l'opération est faite. Il ne faut jamais employer le *rusma* qu'en petite quantité, car, indépendamment de l'altération de la peau, on doit craindre l'absorption,

et par suite tous les accidens d'un empoisonnement par l'arsenic.

La crême épilatoire dont j'ai parlé ne produit nulle fâcheuse impression sur la peau, quand son application n'est pas continuelle. Avant d'apposer les dépilatoires, il est bon de couper les cheveux que l'on veut abattre afin qu'il produise plus d'effet. Quelque temps après l'application, il faut porter sur la partie dépilée une bandelette de laine, afin d'user le poil à mesure qu'il reparaîtra. On la met, pendant la nuit, sous le bandeau: afin que cette bandelette ne soit pas en contact avec les autres cheveux, sur lesquels elle agirait aussi, elle ne s'étendra que sur l'endroit dépilé, et s'attachera au moyen de deux rubans de fil: cette bandelette n'entraîne aucun inconvénient, mais le résultat en est d'une lenteur extrême. On peut encore employer avec succès une composition dont je donnerai la recette dans le chapitre des cosmétiques.

Les trochisques d'arsenic, l'onguent de chaux vive de Mynsicht, le sulfure de baryte, qu'on réduit en liniment, avec une suffisante quantité d'eau, sont encore des dépilatoires que l'on peut recommander, sauf à prendre, en les employant, de très-grandes précautions. Quant au suc de persil, d'acacia, de tithymale mêlé d'huile, la gomme de cerisier dissoute dans l'eau, les œufs de fourmis, et autres semblables, on doit sourire et les laisser-là.

Mais tandis que quelques dames déplorent ce luxe de chevelure, et s'exposent à de graves accidens pour le faire passer, d'autres se consument en efforts pour arrêter la chute rapide de leurs cheveux, pour les ramener de nouveau sur leur tête dégarnie. Cette disgrace naturelle, nommée *alopécie*, vient ordinairement à la suite des grandes maladies, ou lorsqu'on a laissé mêler long-temps ses cheveux sans les peigner, comme pendant une fluxion, un érysipèle à la face, une couche, pendant lesquels on n'ose point, par excès de précaution, se découvrir la tête. Sans doute, *le corps vaut mieux que le vêtement*,

et s'il fallait opter entre la conservation de la chevelure et la guérison, il n'y aurait pas à balancer. Mais dans le cas de ces maladies non dangereuses, on fera fort bien de faire de temps en temps démêler ses cheveux, en se plaçant commodément pour cela, sans sortir de son lit. Quand on sera peignée, on pourra se frotter, et se taponner la tête avec des linges chauds, puis se recoiffer bien vite. Par cette pratique, on évitera à la fois une insupportable démangeaison, la vive souffrance qu'il faut subir pour débrouiller les cheveux mêlés, et enfin la chute totale ou partielle de ce précieux ornement. Les grandes chaleurs sont encore funestes aux cheveux; aussi, dès le commencement de l'été faut-il redoubler de soin, de propreté; faut-il multiplier les lotions savonneuses, et *rafraîchir* souvent les cheveux.

Lorsque, malgré toutes les précautions, les cheveux continuent de tomber en grande quantité, il faut faire son sacrifice : les couper ou les faire raser; car autrement on s'exposerait à n'avoir à l'avenir qu'une chevelure inégale, clair-semée, effilée, au lieu qu'avec ce moyen extrême, on est sûr de se voir, au bout de quelques années, une chevelure magnifique, plus épaisse et plus belle qu'auparavant. Dès le premier mois, on voit déjà croître un duvet serré qui confirme cette espérance. On peut accélérer son accroissement en trempant du savon de toilette dans un peu d'eau-de-vie, et en s'en frottant bien la tête le soir en se couchant : quand les cheveux seront un peu longs, il faudra bien les écarter afin que cette dissolution de savon pénètre jusqu'à la racine. Je sais que beaucoup de gens condamneront ce procédé, mais j'en ai fait l'expérience. Les graisses humaine, d'ours, la moelle de bœuf, que la cupidité, la routine, ou le charlatanisme prônent avec tant d'ardeur, n'ont pas plus d'efficacité que la pommade ordinaire, ou toute autre substance graisseuse : vous ferez bien de mettre alternativement la pommade et le savon. Vous pourrez encore faire usage de l'*huile pour faire pousser les cheveux*. (*Voyez* chapitre des Cosmétiques.)

Quand on peut encore espérer de conserver ses cheveux, et que leur chute diminue graduellement, il faut, en les rafraîchissant souvent, user du remède précédent. Mais lorsqu'ils tombent tous en masse, sans que de nouveaux poils reviennent à mesure aux endroits dégarnis les premiers, les bulbes en ont péri, rien ne saurait les ranimer, et l'on reste entièrement chauve. Cette chute complète des cheveux, nommée *calvitie*, est beaucoup plus rare chez les femmes que chez les hommes; néanmoins, dans les deux sexes, les maladies aiguës, les veilles prolongées, l'abus du café, une conduite irrégulière, produisent également ce fâcheux état. Lorsqu'il est décidé, il est superflu de chercher des remèdes. Une perruque bien faite et bien assortie est le seul palliatif.

On se trouve également obligé de porter perruque la première année de la croissance des cheveux, à moins que l'on n'ait toujours un bonnet. C'est même un excellent moyen de favoriser leur accroissement, parce que l'air les sèche et diminue leur force. Ils poussent rapidement jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la longueur d'environ un demi-pied, mais après cela leur action est très-lente. N'importe, il y en a assez pour laisser la perruque et se coiffer en cheveux. Nous expliquerons cela plus tard. En attendant, nous recommandons fortement de ne point friser ces cheveux naissans, *à la Ninon*, car le fer qu'il faudrait employer leur serait excessivement nuisible. On doit les natter dès qu'il est possible, et les rafraîchir très-souvent.

Dans notre *Manuel de coquetterie*, nous procédons en vraies savantes.

Ainsi, nous avons vu l'*alopécie*, la *calvitie*; voici maintenant la *canitie*, ou la décoloration des cheveux, contre laquelle il n'y a guère d'indications que chez les fabricans de dupes, et cela nous est bien égal; l'âge, la débauche, de longues et profondes études, de vives affections morales sont les causes de cet état. Or, dans le premier cas, on cache ses cheveux, et l'on est raisonnable : le second nous est inconnu; le suivant, très-peu

ordinaire, et le dernier nous permet-il de songer aux soins de notre extérieur?

Mais l'on est jeune, gaie, heureuse, et l'on a les cheveux d'un blond-paille, d'un noir terne, d'un roux achevé! A force de couper et de recouper la chevelure trop blonde, elle prendra, en repoussant, une nuance plus foncée; on en sera quitte pour avoir les cheveux moins ondés et moins fins. D'un noir terne et comme salis, lissez-les long-temps avec la main humectée d'huile, et choisissez des coiffures dont la couleur fasse bien ressortir le noir. Enfin, des cheveux roux, prenez une perruque. On voit que je ne suis point au nombre des partisans de la coloration des cheveux. C'est que cette prétendue coloration est une source d'ennuis renaissans, de fortes dépenses, et de dangers plus ou moins grands. « Ces préparations vantées pour teindre les cheveux consistent presque toutes dans des oxides métalliques, dont l'action sur la chevelure et sur la peau de la tête est excessivement nuisible. Elles s'opposent à la transpiration, et peuvent donner lieu à des maux de tête, à des douleurs d'oreilles, à des inflammations des yeux plus ou moins graves. Les cosmétiques n'ont pas même l'effet qu'on s'en propose : ils teignent à la vérité les cheveux, mais bientôt ceux-ci venant à s'accroître, la portion la plus récemment sortie trahit la supercherie par sa couleur disparate : il est plus sage et plus sain de laisser ses cheveux tels qu'ils sont. » Ainsi s'exprime M. Ratier, médecin, dans la *Nouvelle Médecine domestique*. Il aurait pu ajouter que la substance délétère des cosmétiques en question peut pénétrer à l'intérieur par l'absorption, et causer des maux terribles.

La coloration des cheveux obtenue par les végétaux, est presque toujours inefficace. Cependant on peut en essayer. Beaucoup d'auteurs recommandent, comme un moyen de teindre les cheveux en noir, les feuilles de cyprès broyées dans du vinaigre. L'usage d'un peigne de plomb est conseillé pour les cheveux roux : il les noircit, mais en les salissant. Au reste, *voyez*, à

ce sujet, *l'Art de conserver et d'augmenter la beauté, par Lami*, page 229 jusqu'à 240, et l'ouvrage intitulé *Embellissemens du corps humain, par Liebaut*, publié en 1582, et je réponds qu'après cette lecture, vous renoncerez au projet de teindre vos cheveux.

CHAPITRE II.

CONSERVATION DES DENTS.

On doit veiller avec encore plus de soin à conserver ses dents que ses cheveux, puisque ces parties sont aussi essentielles à la santé qu'à la beauté : quelque bien portante que vous soyez, si vos dents sont malpropres et cariées, la mastication est imparfaite, la digestion s'altère, et par conséquent la santé se détruit. Avant même que cet immanquable résultat ait effacé vos agrémens, ils perdent tout leur prix si une belle et bonne denture n'en rehausse l'éclat. Qu'importent la fraîcheur, la grace des traits, de la bouche, si des dents chargées d'un tartre impur révoltent à la fois la vue et l'odorat? Car il ne faut point se le dissimuler, la fétidité de l'haleine vient presque toujours de la malpropreté des dents, bien qu'on l'attribue ordinairement à l'estomac ou à la poitrine : ces causes peuvent exister sans doute, mais très-rarement, d'une manière obscure, que la médecine seule peut apprécier, au lieu que la plus simple réflexion démontre qu'il est impossible que des dents malpropres n'aient pas une mauvaise odeur. Quand quelques particules d'alimens, et surtout de viande, se sont logées dans l'intervalle, n'ont-elles pas une odeur infecte quand on les en retire le lendemain? et lorsqu'elles demeurent constamment, que d'autres s'accumulent

sans cesse, la fétidité de la bouche tiendrait à un autre motif? De plus, en négligeant ses dents, on articule mal, on rit avec contrainte, et l'on se prépare les plus intolérables douleurs.

La propreté est le plus grand spécifique contre l'altération des dents; nous nous en occuperons d'abord : quelques dentifrices concourent à son action bienfaisante; nous les indiquerons ensuite; enfin nous terminerons par donner les moyens d'arrêter la carie des dents.

Le grand ennemi de la blancheur, de la solidité de la denture, est la concrétion nommée *tartre,* que les alimens déposent autour des dents, sur le bord des gencives. Ce tartre, d'abord semblable à une espèce de limon jaunâtre, finit par devenir une croûte osseuse qui jaunit, déchausse les dents, repousse et détruit les gencives. L'essentiel est donc de l'empêcher de se former, et d'enlever, à mesure qu'elles se déposent, les parcelles qui en restent sur les dents.

Ces moyens sont extrêmement faciles et peu coûteux, car les meilleurs dentifrices se composent de substances simples, communes, et si quelques sels d'un prix élevé s'y joignent, c'est en si petite quantité, que la dépense est toujours légère. Il n'y a que les opiats, les poudres et les liqueurs des charlatans qui soient onéreux.

Occupons-nous d'abord des précautions propres à prévenir le dépôt du tartre. D'abord il faut manger des deux côtés, et sur toutes les dents à la fois, car les dents privées du mouvement qui leur est naturel s'affaiblissent et s'encroûtent au bout de quelque temps; nul doute que cette inaction prolongée finirait par en déterminer la chute. On doit ensuite se rincer la bouche toutes les fois que l'on vient de manger, afin de débarrasser les dents du sédiment que les alimens broyés y déposent. Pour cela, il ne suffit pas d'introduire de l'eau dans la bouche et de la rejeter aussitôt, il faut passer et repasser la langue dessus et dessous les deux mâchoires, rejeter ensuite l'eau, puis en prendre de nouveau et la rejeter tout de suite, sans faire agir la langue

cette fois. Si quelques filamens de viande se sont logés dans les intervalles des dents, l'action de rincer la bouche est insuffisante, et le cure-dent devient nécessaire. Si quelque carie actuelle ou arrêtée a laissé des trous à une dent, vous devez encore bien plus veiller à ce que rien ne demeure dans ce vide. Les pepins de fruits, le cœur des poires pierreuses y pénètrent fréquemment; quoique moins susceptibles de fétidité que les filamens de chair, ces substances doivent être extraites soigneusement; mais alors il ne faut pas vous contenter d'enfoncer à l'ordinaire le cure-dent dans l'interstice de deux dents : il convient d'ouvrir la bouche devant une petite glace, de regarder comment est placé le pepin, et de le soulever avec le cure-dent. En agissant autrement, vous pourriez passer beaucoup de temps à faire agir l'instrument sans obtenir d'autre résultat que la fatigue et le saignement des gencives.

Toutes ces opérations doivent avoir lieu en particulier, et l'on ne devrait pas même avoir besoin de le recommander. Mais le dégoûtant usage qui s'est établi, depuis quelques années, chez les personnes du meilleur ton, me prescrit un semblable avis. On voit, à la fin du repas, de jeunes dames se rincer la bouche à table, se frotter les dents avec le bout de leur serviette, et rejeter dans leur assiette l'eau toute chargée d'impuretés. Il est superflu de qualifier une telle pratique, et de presser mes aimables lectrices de s'en abstenir.

Ce serait également une excellente habitude de se rincer la bouche le soir en se couchant, et le matin en se levant. Les particules visqueuses des alimens étant ainsi successivement enlevées, on n'aurait presque pas besoin de se servir de la brosse, et encore moins d'avoir recours au dentiste, dont le davier (1), dans une main inhabile, peut offenser l'émail des dents, en

(1) Instrument dont les dentistes se servent pour enlever le tartre durci des dents.

même temps qu'il en ôte le tartre. Lors même que l'on serait sûr d'avoir affaire à un dentiste exercé, il faut toujours faire en sorte d'éviter l'action du davier, car il est impossible que son action ne blesse pas les gencives, et n'ébranle pas un peu les dents.

L'eau ne suffit pas cependant pour rendre aux dents ce brillant que le limon des alimens leur enlève journellement, aussi faut-il les nettoyer avec un dentifrice approprié à la nature de sa bouche, et qui aura d'autres recommandations que les éloges exagérés de son débitant. On ne saurait être trop en garde contre la multitude des poudres, des opiats, des élixirs odontalgiques que prônent les prospectus ampoulés et bigarrés des charlatans. Après avoir long-temps consulté divers médecins, et fait une longue étude de plusieurs ouvrages sur l'hygiène des dents, j'indique en toute assurance les moyens suivans : j'ai l'expérience de tous.

Poudre dentifrice de M. Cadet de Gassicourt.

Mêlez ensemble une demi-once de sucre tamisé, deux gros de kina gris en poudre, un gros de crême de tartre insoluble, quatre gros de poudre de charbon extrêmement fine, et douze grains de cannelle.

Toutes ces substances ont chacune une propriété bienfaisante que le mélange accroît. Le kina raffermit les gencives, le sucre nettoie bien les dents par le frottement, et le tartre par son acide. L'effet antiputride du charbon n'a pas besoin d'être rappelé. La cannelle sert d'aromate et contribue à l'action du kina. Toutefois ces substances employées séparément auraient plus ou moins d'inconvénient.

Le kina seul jaunirait l'émail, le tartre pourrait l'altérer avec le temps, le sucre serait insuffisant, le charbon laisserait une teinte noirâtre au bord des gencives, tandis que ce mélange, non-seulement en neutralise les mauvais effets, mais encore en double les bons.

Cette poudre convient surtout aux gens dont les gencives sont molles et saignent facilement.

Autre poudre pour conserver les dents.

Cette recette, excellente d'ailleurs, a plus en vue la conservation des dents que celle des gencives, bien que ces organes se conservent mutuellement. Les personnes dont les gencives sont naturellement fermes, devront la préférer à la poudre précédente. Celles qui ont de la disposition au scorbut, pourront également s'en servir, pourvu qu'elles se rincent la bouche avec de l'eau mêlée d'eau-de-vie, dans laquelle on aura fait dissoudre du kina (deux gros par pinte).

Prenez quatre gros de poudre de charbon ou de pain brûlé, passez-la au tamis de soie, afin de la rendre extrêmement fine; tamisez deux gros de sucre pilé, joignez-y deux grains de sulfate de quinine, et deux grains de magnésie.

Le quinine est la substance du kina dégagée de l'écorce jaunâtre du bois.

Lotions savonneuses pour blanchir et conserver les dents.

Mêlez deux parties d'essence de savon purifié pour la toilette, avec une partie d'eau-de-vie, et un gros de racine de pyrèthre pulvérisée; versez-en un doigt dans un verre, ajoutez-y un peu d'eau, trempez la brosse à dents dans ce mélange, et frottez-vous les dents.

On peut aussi faire simplement dissoudre un peu de savon parfumé dans de l'eau mêlée d'eau-de-vie, d'eau de Cologne ou d'esprit de cochléaria.

Préparation pour raffermir les dents ou pour en arrêter la carie ; par M. le docteur Chaussier.

Mêlez : Eau, une livre ;
Esprit-de-vin, une demi-livre ;
Sel ammoniac, un demi-gros.

Employez cette liqueur en gargarismes, à la dose d'une cuil-erée, gardez-la un peu dans la bouche, rincez-la et gardez uelque temps le mélange sur les dents affectés, ou qui mena-ent de le devenir.

Pour raffermir seulement, et conserver les dents lorsqu'elles ont saines, faites dissoudre un gros de sel ammoniac dans une emi-pinte d'eau de vie, et versez-en quelques gouttes dans l'eau vec laquelle vous vous rincez la bouche avant d'avoir net-oyé vos dents, et après l'avoir fait.

Ces moyens sont suffisans pour entretenir la bouche parfai-ement propre et saine. J'en indiquerai d'autres cependant au hapitre *des Cosmétiques ;* je les renvoie là, parce que d'abord ne plus longue nomenclature des procédés ferait perdre de ue la suite des précautions qu'exige la conservation des dents, t ensuite, parce que ces derniers, quoique fort bons, n'ont as pour moi l'autorité d'une expérience personnelle. Parlons aintenant de la meilleure manière de nettoyer les dents.

Chaque matin, avant de vous peigner, ayez de l'eau de ri-ière, fraîche en été, tiède en hiver ; mélangez-la d'eau-de-vie imple, ou préparée selon la méthode du docteur Chaussier ; ubstituez-y à volonté l'eau-de-vie de Gayac, l'eau de Cologne, e mélisse, vulnéraire, et l'élixir odontalgique de M. Leroy-e-la-Fandiguières, etc. ; mais de l'eau-de-vie, en plusieurs as, est préférable aux liqueurs aromatiques; rincez-vous la ouche à plusieurs reprises avec cette eau aromatisée; prenez nsuite un morceau de racine de guimauve préparé pour frotter

les dents, trempez-le dans l'eau aromatisée, et frottez-en les dents dans le sens de leur longueur, afin de bien enlever tout le limon autour du petit arc que forment les gencives au-dessus des dents, et ménagez en même temps cet arc délicat; rincez-vous de nouveau la bouche; prenez ensuite une éponge fine et bien propre, imbibez-la de l'eau aromatisée, et frottez-en les dents, non-seulement à l'extérieur, mais à l'intérieur des deux mâchoires, surtout en dessous, dans le devant de la mâchoire inférieure, où le tartre forme à la longue des espèces d'arcs-boutans; frottez bien aussi la mâchoire supérieure : mais ce ne pourra être que très-rapidement, parce que l'éponge arrêtée quelques momens sur cette partie vous causerait des nausées. Baissez bien la tête, ce mouvement facilitera l'opération. Les grosses dents réclament aussi vos soins; plus elles sont enfoncées, plus il est urgent de les bien frotter. La facilité avec laquelle l'éponge pénètre jusqu'à ces dents sans blesser les lèvres ni les gencives, est une des raisons qui m'en font préférer l'usage à celui de la brosse : comme il est impossible de frotter dans leur longueur, les dents voisines du point de jonction des mâchoires, on les nettoie imparfaitement avec la brosse, ou bien l'on attaque les gencives.

A chaque fois que vous aurez frotté une partie de la bouche, vous en sortirez l'éponge, vous la laverez dans de l'eau pure, et la retremperez dans l'eau aromatisée : vous terminerez par lui faire bien frotter la langue; vous vous rincerez ensuite la bouche, et l'opération sera terminée. Je donne encore la préférence à l'éponge sur les *gratte-langue*, petit instrument allongé et plat, dont on se sert pour enlever le limon qui s'attache principalement au milieu de la langue. Cet instrument est en baleine, en os, en écaille, même en argent ou en or. Le gratte-langue convient mieux lorsque la langue est constamment chargée, mais alors ce n'est pas seulement à lui qu'il faut avoir recours.

Lorsque par hasard on éprouve un peu d'inflammation aux

gencives, il faut suspendre pendant quelques jours l'usage de l'eau-de-vie, ou d'autre liqueur spiritueuse. En pareil cas, il faut s'abstenir également de la poudre dentifrice où se trouve du kina : un peu de poudre fine de pain brûlé délayée dans du miel, est alors l'opiat le plus convenable. Cet opiat, au reste, peut habituellement servir ; et si l'on y ajoute deux grains de quinine (sur une demi-once de poudre de pain), on en fera un excellent dentifrice.

L'excellente habitude de se laver et frotter chaque jour les dents avec l'eau aromatisée n'est pas encore suffisante pour les dégager de tout limon, et conserver la pureté de l'émail. Tous les deux, trois, ou quatre jours (selon le degré de blancheur de votre denture), il faut employer un des dentifrices indiqués. Pour cela, après vous être rincé la bouche avec l'eau aromatisée de quelques gouttes de liqueur spiritueuse, vous prenez une brosse douce, vous l'humectez un peu, vous lui faites toucher la poudre, et vous vous frottez les dents dans leur longueur. Il vaudrait peut-être mieux se servir d'un petit pinceau très-doux, dont les soies seraient contenues dans un tuyau de plume : de cette manière on pourrait délicatement nettoyer l'arc des gencives, et les intervalles des dents : on pourrait porter la poudre ou l'opiat, jusqu'au fond des mâchoires, et nettoyer aussi les petites sinuosités des molaires. L'éponge toute bonne qu'elle soit, ne vaut rien pour employer les dentifrices. Après que les dents sont bien couvertes et frottées de la poudre humectée, on termine avec l'éponge comme il a été expliqué précédemment.

C'est un très-bon usage de dégager les dents avec le cure-dent avant de les nettoyer, surtout lorsqu'on ne se sert pas de la poudre dentifrice ; mais lors même qu'on se lave seulement avec l'eau aromatisée, le pinceau vaut encore beaucoup mieux.

Lorsque les dents sont extrêmement minces, un peu grisâtres, ce qui annonce le peu d'épaisseur et de solidité de l'émail, il faut éviter de les frotter et surtout d'employer le moindre

acide. Cette disposition est naturelle, ou tient à l'emploi de mauvais dentifrices, tels que la pierre-ponce, l'alun, et les acides purs. Il ne reste plus qu'à employer des substances douces et absorbantes, comme la gomme adragant en poudre impalpable, la cire blanche molle, la fécule de pomme de terre, mêlée de sucre candi bien pulvérisé.

Nous terminerons cette instruction sur la conservation de la denture, par plusieurs observations très-importantes.

Lorsque les dents sont inégales (ce qui arrive surtout aux incisives de la mâchoire supérieure), elles gênent la mastication, et nuisent au bel effet de *l'arcade dentaire*, pour parler comme les dentistes; il faut alors les faire limer tranversalement : cette opération n'a rien de douloureux, et n'ébranle pas la mâchoire, comme on le redoute à tort et communément. Tout ce que l'on peut en craindre, c'est un léger et passager agacement des dents, encore n'est-il pas commun à tout le monde. Les dents ont aussi quelquefois besoin d'être limées longitudinalement, et cela, lorsqu'étant très-serrées, et en quelque sorte comprimées l'une sur l'autre, elles retiennent le tartre, et menacent ainsi de se détériorer promptement. Mais il faut à peine les écarter, parce que des dents dont l'éloignement est très-apparent sont laides et presque ridicules. Une personne de ma connaissance comparait les dents écartées aux touches de vielle; et certes elle avait bien raison.

Les dents ont encore besoin d'être limées lorsqu'on les a dentelées par la condamnable habitude de s'en servir pour couper des brins de fil, ce que l'on ne saurait trop éviter, ainsi que d'employer des épingles, des aiguilles, le bout d'un poinçon, ou d'un couteau, à la place d'un cure-dent. Tout le monde le sait; mais ce que presque tout le monde oublie, c'est que par là, on détruit la grace et la fraîcheur des gencives, en aplatissant la petite pointe conique dont elles entourent la base des dents, et que par conséquent, on ébranle celles-ci : on oublie également que l'épingle peut enlever une partie de l'émail,

ouvrir ainsi la porte au supplice de la carie, ou déposer des particules délétères de vert-de-gris. L'habitude de casser des noyaux de fruits, des noisettes, avec les dents, expose au malheur de les rompre, ou au danger de les ébranler.

Il faut éviter encore soigneusement de mettre alternativement les dents en contact avec des corps trop chauds ou trop froids, comme de boire froid immédiatement après le potage. Je conseille encore de s'abstenir des tablettes de réglisse, du raisinet, etc., qui noircissent les dents, à moins que ce ne soit le matin avant de se les nettoyer, car il ne suffirait pas de se rincer la bouche après en avoir mangé, pour enlever le jaune-brun dont ces substances couvrent l'émail. Les substances salines et visqueuses, tous les mets salés et enfumés; les fromages fermentés, les œufs durs, la grosse venaison trop attendrie, les truffes et toutes les espèces de mousserons; les haricots, les pois, les châtaignes, le vinaigre, les vins aigres; toutes les sortes de fruits acides; les sucreries et confitures, principalement les bonbons glacés, tendent à produire le tartre, à l'accumuler sur les dents, et de plus les acides et sucreries y déterminent souvent un agacement désagréable. Ce n'est pas cependant que l'on doive se priver de tous ces mets; seulement après en avoir fait usage, il faudra prendre un soin particulier des dents, et les nettoyer le soir même avec la poudre dentifrice, ou du moins avec l'eau aromatisée.

En cas de maladie, il faut également, et plus encore peut-être, maintenir la bouche dans un état de minutieuse propreté. C'est le moyen de se débarrasser de cette épaisseur de la langue, de ce goût *pâteux*, fétide, sanguinolent, dont se plaignent sans cesse les malades. Dès que vous aurez pris une médecine, un vomitif, rincez-vous promptement la bouche, non-seulement pour vous délivrer du mauvais goût, mais aussi pour préserver les dents. Dès que vous aurez vomi, il est essentiel de bien dégager les dents des matières acides et visqueuses qui demeurent dans la bouche après le vomissement; se

rincer en ce cas plusieurs fois la bouche avec de l'eau tiède légèrement aromatisée est une urgente précaution. Je la recommande surtout aux dames enceintes qui achètent le bonheur d'être mères par des vomissemens continuels.

Quand les gencives sont enflammées, on peut avoir recours aux gargarismes émolliens (*voyez* chapitre des remèdes contre les accidens qui nuisent à la beauté); des bains des pied font cesser l'engorgement des gencives gonflées de sang. Généralement toutes les habitudes hygiéniques contribuent à la conservation des dents; celle de garantir la tête de l'humidité, a les effets les plus directs et les plus efficaces sur la denture.

Sitôt que vous vous apercevrez qu'une de vos dents se carie, il faut, sans délai, la faire décarier. Ce moyen, connu des dentistes habiles, est très-préférable au plomb qui se détache continuellement, rend la dent susceptible de souffrance à la moindre action de l'air, et ne préserve pas toujours de la mauvaise odeur. On peut aussi faire limer la partie cariée, si elle se trouve placée à un coin de la dent, car il faut prendre tous les moyens avant de consentir à son extraction, même lorsqu'elle ne serait pas visible. La nature ne fait rien inutilement, et puisqu'elle nous a donné trente-deux dents, c'est qu'elles nous sont absolument nécessaires.

Si cependant la carie augmente, malgré toutes les précautions, il faut extraire la dent, car elle gâterait celles qui l'avoisinent. Quand cette malheureuse dent est une grosse molaire non visible, on en est quitte pour avoir une place vide, et alors il faut être bien circonspecte dans l'emploi de la brosse, de peur d'ébranler les dents placées à droite et à gauche de ce vide. Comme toutes les dents se tiennent, et qu'alors elles sont privées d'une partie de leur soutien, elles sont plus susceptibles que les autres. Dans le cas où l'extraction aurait lieu sur une incisive ou canine, et surtout à la mâchoire supérieure, on sera obligé de la faire remplacer, car cette dent absente, sur le devant de la mâchoire, changerait horriblement la physiono-

mie (1). Qui ne sait qu'une mâchoire édentée, déchaussée, jaunâtre, est tout ce qu'il y a de plus hideux : j'espère avoir fourni les moyens de prévenir un semblable malheur.

CHAPITRE III.

CONSERVATION DU TEINT ET DE LA PEAU.

En condamnant avec raison l'emploi des fards, des substances minérales, les médecins s'accordent tous à reconnaître que la réunion des moyens hygiéniques, et de soins cosmétiques simples raisonnés, peut efficacement conserver et embellir la peau. L'expérience le démontre journellement. En effet, la peau terne, flasque, farineuse des femmes négligentes d'elles-mêmes ; la peau calleuse et grossière des habitans de la campagne, est un tissu tout différent de la peau douce, unie, ferme et fraîche d'une personne qui se soigne convenablement. Nous allons décrire en peu de mots comment on pourra parvenir à ce désirable résultat.

Nous commençons par indiquer les moyens préservatifs, car c'est surtout pour le physique qu'il vaut mieux prévenir que réparer. D'après ce principe, vous vous garantirez, autant que possible, sans affectation, de l'action du soleil, ainsi que de celle du grand vent, qui sèche et durcit la peau. Vous éviterez la fumée, et lorsque par hasard vous vous y trouverez

---

(1) Quant à faire mettre un *dentier* à peu près entier, la chose me semble impossible. Je souligne le mot dentier pour avertir que l'on s'en sert toujours à la place de *râtelier*.

exposée quelques instans, vous ne manquerez point de vous essuyer le cou et le visage avec votre mouchoir; il sera tout noirci de la vapeur qui s'était attachée sur les pores : vous agirez de même quand la poussière vous aura environnée. Vous vous servirez habituellement d'un écran, pour empêcher le feu de vous brûler la figure. Dès que vous vous sentirez sur la figure un peu de moiteur, vous l'essuierez aussi, mais légèrement, et plutôt en appuyant et plaquant le mouchoir qu'en le promenant sur le visage : vous tâcherez de vous défaire de l'habitude que l'on a assez généralement de porter les doigts à la figure, de se gratter par désœuvrement, surtout le soir en se déshabillant. Vous ne resterez jamais à l'air après vous être lavé le visage, le cou et les bras. Enfin, vous tâcherez de vous préserver des piqûres de puces, de cousins et autres insectes.

Il est nécessaire de raffermir la peau continuellement exposée à l'air; il convient aussi de l'adoucir : de là d'une part l'usage de l'eau aromatisée, avec des liqueurs spiritueuses, comme l'eau-de-vie, la teinture de benjoin, l'eau de Cologne; et d'autre part celui du lait, de l'huile d'amandes, de la crême étendue d'eau, de la pommade de concombres, de l'extrait de fraises, de l'eau de lis, etc.; toutes ces choses sont bonnes et indispensables, quoique opposées. La nature de votre peau vous indiquera laquelle de ces substances doit dominer dans votre toilette. Si votre teint s'échauffe, si votre peau se sèche, s'irrite aisément, les émolliens seront plus nécessaires que les spiritueux : si vous êtes principalement sujette aux gerçures, aux rougeurs, à la peau farineuse, les spiritueux vous conviendront mieux. Toutefois, malgré ces différences, je crois que la règle que je vais indiquer sera favorable à toutes les dispositions, et réunira, avec le plus grand avantage, les secours des spiritueux et des émolliens.

La peau ayant reçu l'impression de l'air pendant tout le jour, doit être adoucie le soir. Ainsi, en vous couchant, vous userez de liqueurs émollientes. Vous prendrez une éponge très-

fine, car l'éponge ne formant point de plis, est très-préférable au linge : vous la tremperez dans l'eau tiède, l'eau froide gerce la peau; et dans les grandes chaleurs, il faudra vous servir d'eau tiédie au soleil. Vous vous laverez le visage et vous l'essuierez, mais d'une manière particulière : vous prendrez une serviette très-fine et usée, et vous vous l'appliquerez à plusieurs reprises, et à différens endroits, sur le visage, afin qu'elle en enlève l'humidité, sans qu'il soit besoin de frotter : vous prendrez ensuite un peu de pommade de concombres (*voyez* chapitre des Cosmétiques) dans la paume de la main, vous l'étendrez bien et vous vous passerez la main ainsi enduite sur le visage. Cette pratique sera excellente si vous êtes sujette à avoir de petits boutons de chaleur, et n'est nullement désagréable; vous ne serez pas au lit une demi-heure que la légère couche de pommade ne se sentira plus. Néanmoins si cela vous paraissait gênant, ou déplaisait à votre mari, vous pourriez vous servir de l'huile, du lait d'amandes, du lait ordinaire et des autres objets dont j'ai donné la liste en commençant.

Vous commencerez également à vous laver le visage avec de l'eau tiède pour enlever la poussière qui peut s'y trouver, à moins cependant que vous n'aimiez mieux faire cette première ablution avec le lait d'amandes : pour tous ces liquides onctueux, il est urgent d'employer un petit morceau de toile ou de batiste usée, ou le coin d'une serviette, parce qu'ils encrassent beaucoup le linge, déposent, donnent de l'odeur, et qu'il faut renouveler chaque soir le morceau de toile ou le coin de mouchoir dont on s'est servi la veille. D'après ces raisons, l'éponge ne peut jamais être trempée que dans l'eau pure : elle peut également l'être dans l'eau aromatisée par l'eau-de-vie, parce que cette eau est parfaitement limpide; enfin elle convient moins à l'eau mélangée de benjoin, d'eau de Cologne, de Ninon de Lenclos, parce que ces derniers aromates produisent un léger dépôt lacté. Choisissant donc le morceau de

linge, vous l'imbiberez de lait d'amandes, et frotterez légèrement le visage : vous essuierez ensuite comme nous l'avons dit, puis vous mouillerez de nouveau le linge, ou mieux encore un nouveau. Vous le presserez entre les doigts pour en exprimer le liquide, et lorsqu'il ne sera plus qu'humide, vous le secouerez et l'appliquerez tout étendu sur le visage : vous ne le laisserez qu'un moment. Cette dernière opération donne une grande fraîcheur à la peau ; en moins de cinq ou six minutes, l'air aura dissipé cette légère humidité.

On agit de même pour toute autre liqueur émolliente : il va sans dire qu'il faut se laver le cou, et même la poitrine en même temps que la figure. Nous ne l'avons pas dit en commençant, pour n'être pas obligée de le répéter à chaque indication.

Le lendemain matin, en vous levant, vous vous essuierez le visage avec un linge bien blanc et bien fin, afin d'enlever à la fois ce qui aura pu rester sur la peau, de la substance du lait d'amandes et la légère sueur qui s'amasse pendant la nuit. Vous terminerez la série des soins relatifs au teint et à la peau, quand vous vous mettrez en devoir de vous nettoyer les dents, de vous peigner, laver, etc.

Vous verserez alors quelques gouttes d'eau-de-vie, ou de benjoin, dans un demi-verre d'eau, et vous vous en laverez la figure avec les mêmes précautions dont vous avez usé la veille. Seulement, après avoir appliqué le linge sec, vous n'en mettrez pas un mouillé, de peur de rendre la peau trop sensible à l'impression de l'air : vous ferez cette lotion après le nettoyage des dents, parce que la poudre colorée, dont vous pourrez vous servir, peut s'attacher sur les lèvres et le bord du menton : vous la ferez avant de vous peigner, parce que l'humidité du linge, et le mouvement nécessaire pour laver le front, dérangeraient les frisures et les priveraient de leur solidité.

Si vous avez à enlever quelques points noirs, quelques écaillures de boutons ; à prendre pour les sourcils, les cils, les

oreilles, etc., quelques-unes des précautions indiquées au chapitre des accidens, il faudra commencer par là votre toilette. Vous pourrez aussi employer, avec le plus grand avantage, l'eau de veau, l'eau de poulet : j'ai l'expérience de leur efficacité. Mais il sera bon alors de s'en servir le soir à la place de l'émollient indiqué ; car si vous réunissiez l'usage de cet émollient et de cette espèce de bouillon, votre teint acquerrait un luisant exagéré, et d'autant plus désagréable qu'on ne manquerait pas de l'attribuer à l'emploi de quelque fard.

Les mains réclament aussi des soins particuliers, mais moins minutieux que les précédens : la pâte d'amandes sèche ou liquide est employée avec avantage pour les conserver blanches et douces ; mais je pense que le savon purifié, légèrement parfumé, leur convient mieux, surtout l'hiver, en ce qu'il enlève parfaitement, et sans qu'il soit besoin de long-temps frotter, toutes les impuretés qui se glissent dans les pores, et deviennent tenaces par l'action du froid : il est principalement propre à dissoudre la graisse de la pommade et des cheveux, qui s'attache toujours plus ou moins aux doigts lorsqu'on se peigne. On sait comment il faut agir pour employer le savon : aussi me contenterai-je de dire que, quand on s'est savonné et rincé les mains, il convient, avant de les essuyer, de bien les couvrir de nouveau avec le savon, de se frotter les mains jusqu'à ce qu'il écume, et de se les essuyer sans les remettre dans l'eau : de cette manière, la peau est très-blanche et d'une extrême douceur. On pourra, pour l'augmenter encore, passer sur la main le linge humecté d'eau de benjoin. Tous les émolliens sont favorables à la main, on ne les alterne pas avec des spiritueux, comme on le fait pour le visage. Cependant il serait avantageux dans l'hiver, surtout pour les personnes sujettes aux engelures, de se laver les mains avec de l'eau mélangée d'eau-de-vie, afin de raffermir la peau et de prévenir ce mal opiniâtre autant que douloureux.

Dès que vous aurez une tache d'encre sur les doigts, il faudra

la savonner ou y verser une goutte de vinaigre; si vous vous heurtez, frottez immédiatement avec de l'eau de Cologne, pour éviter que le sang ne s'extravase et ne produise une tache noire. Portez continuellement en hiver des gants de soie, sans bouts de doigts : ces gants tricotés sont resserrés à chaque bout ouvert des doigts, et ne gênent en aucune façon pour travailler.

Quant aux ongles, vous frotterez bien la brosse qui leur est destinée, sur une tablette de savon, puis vous vous en servirez pour les brosser, et leur enlever tout le noir qui peut s'y rencontrer : vous tremperez ensuite le bout d'une très-petite éponge dans un flacon d'essence de citron, et vous en laverez bien les ongles : cela les nettoie et les raffermit on ne peut mieux.

J'ai dit qu'il faut se laver la poitrine le soir et le matin en même temps que le cou et le visage. Mais si l'on veut entretenir ou renouveler la fermeté de la gorge, il sera bon de lui donner une sorte de douche. Pour cela, on ôte son fichu, on s'assied, on met une grande cuvette sur ses genoux; on se baisse de manière à placer la poitrine au-dessus de la cuvette, puis, avec une grosse éponge que l'on tient un peu élevée, on verse de l'eau tiède aromatisée avec du benjoin ou de l'eau-de-vie : on essuie en appliquant des linges chauds, et l'on finit par une légère onction d'huile fine et parfumée.

Tout cela ne dispense pas des bains, ce principal moyen de santé, de fraîcheur, sans lequel, quelques soins que l'on prenne d'ailleurs de sa personne, la peau n'acquerra jamais toute la perfection désirable. Si votre fortune vous le permet, baignez-vous une fois par semaine en tout temps, et deux, trois fois même dans les grandes chaleurs : prenez toujours le bain un peu frais, restez-y au moins une heure et demie; en vous frottant bien, lavez-vous dans le bain avec du savon de toilette et de la pâte d'amandes en pain, puis faites écouler l'eau de votre baignoire; frottez-vous fortement de savon trempé dans de l'eau de benjoin; débarrassez-vous du peignoir mouillé, jetez-en tout de suite un autre très-grand sur vos épaules; asseyez-vous dans un

fauteuil ou sur une chaise couverte de linges, et frottez-vous avec des linges chauds, non-seulement jusqu'à ce que vous soyez parfaitement essuyée, mais encore lorsque vous aurez fait entièrement disparaître la sensation de froid qui suit la sortie du bain, ne laissez aucune humidité. Comme le trouble involontaire de la pudeur empêche de prendre convenablement ces soins importans, sans lesquels le bain est plus nuisible que salutaire, enveloppez-vous bien de votre peignoir, et, s'il le faut, fermez les yeux, jusqu'à ce que vous ayez terminé l'opération.

Si vous avez quelque partie faible ou douloureuse, frottez-la immédiatement en sortant du bain avec de l'eau de Cologne. Couchez-vous en rentrant, et frottez-vous encore avec une grosse éponge sèche enveloppée de linge fin : cette pratique remplace le *massage* si fortement recommandé comme précaution hygiénique.

CHAPITRE IV.

DES COSMÉTIQUES.

Rien n'est plus opposé au désir innocent et légitime de plaire que l'usage des fards et des cosmétiques en général. En effet, inspirée par ce désir, on cherche dans l'hygiène, dans les soins de la propreté, les moyens de paraître agréable en général, de plaire spécialement à son époux. Lorsqu'on est égarée par la coquetterie, on altère sa santé, on emploie quelquefois les drogues les plus malpropres, et l'on est si loin de tendre à plaire à son mari, qu'on ne se montre qu'à lui seul, blême, livide, telle que rendent les fards, et qu'on le condamne au dégoût des préparations dont on se masque la nuit pour être plus belle le jour.

Ces condamnables efforts de la vanité ruinent la morale, la bourse et la santé. Il est inutile, je pense, d'insister sur le premier point. Dès que les soins qu'on donne à sa personne cessent d'avoir son époux pour objet, c'est déjà un prélude à l'infidélité.

Je ne m'étendrai pas davantage sur la dépense exorbitante de cette multitude de blancs pour crépir la peau, de noirs pour teindre les cheveux, de bleus pour tracer des veines, de rouges pour badigeonner les joues, d'eaux *merveilleuses, miraculeuses* pour rendre les yeux brillans, de carmin pour colorer les lèvres, etc., etc. : tout le monde sait que les charlatans vendent ces drogues au poids de l'or. Je ne me propose maintenant que d'en prouver le danger et l'absurdité.

Ces détestables compositions ont été divisées en *cosmétiques* mineurs et *cosmétiques* majeurs. L'eau de chaux, le vinaigre et les acides végétaux, les applications camphrées, l'esprit de térébenthine, le sel de tartre, voici les premiers. Quant aux seconds, l'alun calciné, le sel de saturne, l'esprit de nitre, le blanc de bismuth, la céruse, la litharge, le corail et l'étain de glace pulvérisés, le talc de Venise, le mercure, enfin toutes les substances les plus délétères composent leurs crêmes, poudres, pâtes, essences. Ces substances empoisonnées se communiquent par les pores aux fluides circulans aussi bien que par l'estomac. Le plomb une fois introduit dans le système animal, quoiqu'en très-petite quantité, ne peut être neutralisé par l'art, et ne manque jamais de produire les plus déplorables effets. La paralysie, la contraction et les convulsions des membres, une faiblesse totale, et les coliques les plus cruelles en sont les suites ordinaires. Outre ces effets sensibles, le fréquent usage extérieur du plomb et du mercure dans les cosmétiques, cause des crampes dans toutes les parties du corps, des faiblesses et autres affections nerveuses, des catharres, la phthisie nerveuse, la consomption, les crachemens de sang, l'hydropisie, etc. Le docteur Villich, médecin anglais, s'exprime ainsi dans la traduction que le savant M. Itard a donnée de son *Hygiène domestique*. Tous

les autres hommes de l'art confirment ces effrayans résultats, et l'un d'eux, M. Mege, qui a composé un ouvrage spécial sur cette matière, cite plusieurs morts terribles, qui n'ont eu d'autre cause que l'emploi de cosmétiques pareils.

On pense bien qu'avec de pareils maux, la fraîcheur, la beauté sont incompatibles; mais même, avant qu'ils se déclarent, le teint est plombé, livide, la peau flétrie, ridée, horrible, par le contact délétère de ces extravagantes compositions. Dès que les couches de peinture sont levées, on se trouve d'un aspect si affligeant, qu'on les redouble le lendemain, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'on soit couchée sur un lit de douleur (1).

Venons maintenant aux préparations simplement ridicules et dégoûtantes. Des coquilles d'œufs pilées, des ognons hachés, des pieds et boyaux de mouton, des volailles coupées en quartiers, de la citronille, du suif de bouc, de la craie, des excrémens d'animaux, etc. Tout cela distillé, ou simplement mitonné avec tous les fruits et les parfums imaginables, est sérieusement indiqué pour blanchir, adoucir et faire briller la peau. *Voyez* le *Traité des odeurs, par Dejean*, tous les recueils de cosmétiques, et vous acquerrez la preuve que loin d'exagérer, je suis restée bien en arrière.

Il y a, de nos jours, peu de femmes qui fassent un usage continuel de toutes ces compositions, mais quelques-unes se trouvent contrariées par des taches de rousseur, une peau huileuse, farineuse, des boutons, une extrême pâleur, et le désir d'y remédier les portent de temps en temps à ajouter foi aux brillantes

(1) Pour donner une idée de la manière d'opérer des fabricans de cosmétiques, je citerai un exemple choisi au hasard entre mille, Ils conseillent de tourner un morceau d'alun calciné dans un blanc d'œuf, et d'appliquer ensuite la bouillie qui en résultera sur la peau pour la blanchir. Or, un procédé exactement semblable ronge les taies qui se forment sur l'œil. J'en ai l'expérience.

promesses des prospectus de certains parfumeurs, et possesseurs *d'admirables secrets*. Puisqu'elles veulent absolument corriger les défauts de la nature avec d'autres moyens que ceux de l'hygiène et de la propreté, indiquons-leur du moins des préparations innocentes, qui ne pourront leur faire aucun mal, et leur coûteront dix fois moins que des cosmétiques analogues, mais revêtus de noms pompeux, tels que le fameux *Rouge-vert d'Athènes, récemment découvert, et dont se servaient Aspasie et Phryné;* c'est tout simplement le rouge suivant :

Véritable rouge végétal, ou rose en tasse.

Prenez de cette espèce de laque rouge, extraite de la fleur de carthame, que l'on vend à bas prix sous le nom de *rose en tasse*. Sèche, elle est d'un vert-bronze. Faites-la dissoudre dans un verre d'eau, et précipitez-la sur du talc en poudre ou sur un morceau de laine fine; dans cet état, elle redevient d'un beau rose : on peut l'appliquer sur les joues sans qu'elle les flétrisse, et si on a soin de bien préparer la nuance, le fard ne s'apercevra pas. On a pour quatre ou cinq sous, sous le nom de rose en tasse, ce que l'on paie huit francs avec le titre de *rouge-vert*.

Eau de lis pour le teint.

On dit que l'eau odorante que l'on retire des fleurs du lis, à la chaleur du bain-marie, et mêlée avec un peu de sel de tartre, est excellente pour enlever les taches du visage, et relever l'éclat du teint.

Eau d'Ange pour raffermir et rafraîchir la peau.

Faites infuser des fleurs de myrte dans l'eau, distillez-les ensuite, et vous obtiendrez une eau parfumée, qui rendra les chairs fermes et brillantes.

Préparation du docteur Withering pour dissiper les éruptions de la peau.

Exprimez du jus de poireau, mêlez avec une égale quantité de lait doux ou de crême, et servez-vous-en pour laver les boutons, qui sécheront, et tomberont promptement sans laisser de taches.

Infusion cosmétique, du même, pour la peau.

Faites infuser du raifort dans du lait, et lavez-vous chaque soir le visage avec cette simple composition.

Eau de veau pour calmer l'échauffement du teint.

Prenez un morceau de veau gros comme deux fois le pouce; faites-le cuire dans une demi-tasse d'eau, sans herbes ni sel: lorsqu'il sera cuit, passez la liqueur à travers un linge blanc, et lavez-vous-en le visage chaque soir.

Je recommande spécialement à mes lectrices ce procédé, dont j'ai fait l'expérience autrefois. C'est le meilleur de tous les cosmétiques pour calmer l'irritation de la peau; mais je ne conseille pas d'en user continuellement, de peur qu'il ne rende la peau trop luisante, ce qui pourrait être attribué au fard.

Ce remède et les deux indications précédentes doivent être particulièrement distingués.

Lait de rose pour la conservation du teint.

Ajoutez une once d'huile d'olive fine et dix gouttes d'huile de tartre à une pinte d'eau de rose; vous transvaserez l'huile de tartre avant de la réunir au mélange.

Eau athénienne pour effacer les rides.

Faites dissoudre du benjoin, de l'encens et de la gomme arabique, de chaque une once, dans trois pintes d'esprit-de-vin; ajoutez-y du girofle, de la muscade, de chaque demi-once; du pignon, des amandes douces, une once et demie, et deux grains d'ambre et de musc (vous ferez bien de vous dispenser de mettre ces derniers parfums). Pilez le tout, laissez-le infuser pendant deux jours, en le remuant chaque jour deux fois. Ajoutez ensuite trois demi-setiers d'eau de rose, et distillez pour en obtenir deux pintes et demie.

Huile d'amandes amères; remède contre le hâle et les taches de rousseur.

Otez la pellicule jaune des amandes amères, pilez-les bien, et retirez-en l'huile par expression. Il faut en préparer peu à la fois, parce qu'elle s'évapore et rancit facilement.

Lait d'amandes simples pour rendre la peau fraîche.

Voici encore un procédé avantageux, facile, peu coûteux, et qui peut servir à deux fins : je prie mes lectrices de le remarquer.

Pilez dans un mortier des amandes douces pelées, dans la proportion de vingt ou trente pour une chopine d'eau; ajoutez-y un morceau de sucre pour empêcher la séparation de l'huile.

Lorsque les amandes sont réduites en une pâte bien fine, vous les mettez, en les délayant peu à peu, dans la chopine d'eau : vous passez le tout à travers une flanelle, et vous aromatisez avec de l'eau de fleurs d'oranger. Pour en faire une boisson, vous n'aurez qu'à remettre un autre morceau de sucre.

Pommade de concombres.

Cette pommade, que j'ai si souvent conseillée pour tous les accidens de la peau, se confectionne ainsi :

Prenez une quantité d'huile d'olive fine proportionnée à ce que vous désirez avoir de pommade. Râpez des concombres blancs, en quantité égale à l'huile : mettez le tout dans un plat, ou gobelet d'argent. Placez ce vase au bain-marie, et agitez son contenu avec le manche d'une cuiller à bouche d'argent, pour remplacer la spatule des pharmaciens. Continuez d'agiter ainsi pendant quelque temps, mais sans aller jusqu'à l'ébullition : passez ensuite à travers une étamine, et remettez jusqu'à six fois cette même huile que vous venez de filtrer, sur de nouveaux concombres râpés. Recommencez ainsi l'opération jusqu'à six fois, toujours à la chaleur du bain-marie sans faire bouillir.

Cette pommade fine, et blanche comme neige, veut être bien couverte et employée tout de suite, parce qu'elle rancit avec le temps.

Eau de fraises pour adoucir et blanchir la peau.

Prenez des fraises bien mûres, écrasez-les bien dans un vase; pressurez-les ensuite dans un linge blanc, et mêlez la liqueur qui en découlera avec du lait, et un peu d'eau. Il faut faire la préparation pour chaque soir, parce que, dans la grande chaleur surtout, elle s'aigrit très-promptement.

Pâte économique pour blanchir les mains.

Faites bien cuire des pommes de terre les plus blanches et les plus farineuses que vous pourrez trouver; pelez-les, écrasez-les bien, et délayez-les avec un peu de lait : la pâte d'amandes n'est pas meilleure.

Pâte d'amandes à l'eau-de-vie.

Prenez une livre d'amandes douces dépouillées de leurs peaux, et quatre onces de pignons : pilez-les le plus fin qu'il sera possible, puis ajoutez deux onces d'eau-de-vie. On peut parfumer cette pâte avec de l'essence de bergamote ou de jasmin.

Pâte d'amandes au jaune d'œuf.

Pilez quatre onces d'amandes douces dans un mortier de marbre bien propre, et lorsqu'elles seront réduites en pâte, incorporez-les avec trois jaunes d'œufs frais : détrempez le tout dans un demi-setier de lait, et faites-le cuire dans un poêlon jusqu'à consistance de pâte, en remuant continuellement avec une spatule pendant la cuisson. Vous mettrez ensuite dans un pot bien fermé.

Pâte d'amandes au miel.

Elle se compose comme la précédente, en y ajoutant une demi-once de miel blanc. Il faut principalement s'en servir lorsqu'on doit mettre des gants longs qui manquent de souplesse : la peau sera si douce, qu'ils couleront dessus sans se déchirer.

Savon de toilette, dit savon de lady Derby.

Ayez deux onces d'amandes amères blanchies, une once un quart de teinture de benjoin, une livre de bon savon blanc uni, et un morceau de camphre de la grosseur d'une noix; pilez les amandes et le camphre dans un mortier séparé, jusqu'à ce qu'ils soient complètement mêlés, puis ajoutez le benjoin. Quand le mélange est achevé, faites votre savon de la même manière. S'il sentait trop le camphre et le benjoin, on le ferait refondre au feu, pour en affaiblir le parfum.

Savon au miel pour blanchir la peau et dissiper les marques de brûlure.

Prenez quatre onces de savon blanc de Marseille, autant de miel commun, une once de benjoin, une demi-once de storax : mêlez le tout ensemble, dans un mortier de marbre : quand tout sera bien incorporé, vous le préparerez en petites tablettes.

Préparation émolliente pour le bain.

Quatre onces d'amandes douces mondées, une livre d'émula campana, une livre de pignons, quatre poignées de graine de lin, une once de racine de guimauve, une once d'ognon de lis, doivent être broyées et réduites en pâte : parfumez-la avec du storax ou du benjoin, et mettez-la dans trois sachets dans lesquels vous ajouterez un peu de farine de froment. L'un de ces sachets sera plus grand que les autres; on le mettra au fond de la baignoire, pour s'asseoir dessus; les deux autres sachets serviront à frotter le corps.

Eau-de-vie de gaïac, pour la conservation des dents et des gencives.

Résine de gaïac concassée, deux onces; teinture de gaïac, quatre gros; girofle, coriandre et cannelle, de chaque deux gros; zestes d'un citron : vous mettez infuser toutes ces substances pendant huit jours, dans une pinte d'eau-de-vie, en ayant soin de remuer tous les jours la bouteille. Au bout de ce temps vous filtrez au papier gris.

Elixir odontalgique de M. Leroy-de-la-Faudignières, dentiste à Paris.

Cet élixir mérite sa réputation; voici la manière de l'obtenir:

Ayez un demi-gros de pyrèthre, dix gouttes d'essence de romarin, quatre gouttes de bergamote : noix muscade, un gros; eau-de-vie à vingt-six degrés, trois onces.

Après avoir concassé les substances qui doivent subir cette préparation, on les met infuser dans l'eau-de-vie. Au bout de huit jours, on filtre la liqueur.

Cet excellent élixir s'emploie en en versant quelques gouttes dans le verre d'eau avec lequel on se rince la bouche le matin, mais seulement tous les deux ou trois jours.

Eau pour raffermir les gencives, surtout quand elles ont de la disposition au scorbut.

Hachez grossièrement une livre de cochléaria, quatre onces de cresson d'eau, et quatre gros de zestes de citron; concassez une once de girofle, et un demi-gros de racine de pyrèthre, et faites infuser le tout dans quatre pintes de bonne eau-de-vie pendant une semaine : distillez ensuite au bain-marie pour obtenir deux pintes de liqueur spiritueuse.

(*Voyez*, pour beaucoup d'autres très-bons élixirs et dentifrices, le *Manuel du Limonadier, le Manuel du Parfumeur.*)

Brosses dentifrices de racine de guimauve ou de raifort.

Arrachez des racines de guimauve, de mauve ou de raifort; lavez-les et rôtissez-les bien. Coupez-les en bâton, effilez-en les deux extrémités, puis faites-les bouillir dans de l'eau avec de la racine de pyrèthre, de la cannelle coupée en petits morceaux; quand elles seront bien bouillies et bien tendres, vous les retirerez, avec précaution, de peur de les rompre, et les mettrez tremper pendant vingt-quatre heures dans de l'eau-de-vie; vous les ferez ensuite sécher au four, après que l'on en aura retiré le pain. Il est inutile de les colorer. Quand vous voudrez vous en servir, vous les ferez tremper dans de l'eau chaude, et vous vous en frotterez les dents.

Pommade en créme, ou pommade pour le teint.

Pommade cérat pour les lèvres. (Voyez *Manuel du Parfumeur.*)

Je me borne à indiquer ces compositions, parce que je dois moins donner la manière de les confectionner, qu'en conseiller l'usage, et en détailler les propriétés. La première est le seul blanc que l'on puisse un peu raisonnablement se permettre. La cire blanche, le blanc de baleine, l'huile d'amandes douces, l'eau de rose en sont la base; elle cache les rides et les marques de petite-vérole. La seconde est à peu près composée des mêmes ingrédiens, excepté le blanc de baleine; sa belle couleur vermeille n'est due qu'à la grande quantité d'eau de rose qu'on y emploie, et par conséquent elle ne peut flétrir ni rider les lèvres comme les pommades au carmin ou les substances minérales.

Préparation dépilatoire de Laforest.

Vif argent, deux onces; orpiment jaune, une once; amidon, une once; litharge, une once : passez tout cela à un tamis de soie, et délayez avec du savon et de l'eau, jusqu'à en former une pâte; oignez-en la partie à épiler, et procédez, comme je l'ai indiqué pour le *rusma* et la *créme parisienne épilatoire*.

Huile pour faire pousser les cheveux.

Mêlez parties égales d'huile et d'esprit de romarin, ajoutez quelques gouttes d'huile de muscade; oignez et frottez tous les jours les cheveux d'un peu de ce liniment, en augmentant chaque jour la proportion.

CHAPITRE V.

PARFUMS.

On doit apporter une sobriété excessive dans l'usage des parfums, et pour peu que l'on soit délicate, il faut absolument s'en abstenir. La pâleur, la maigreur, le cerne des yeux, l'abattement, des frissons nerveux sont les fruits ordinaires de l'emploi exagéré des odeurs chez les personnes dont les nerfs sont plus ou moins irritables. L'on finit par souffrir tous ces maux en pure perte, car, selon l'expression pittoresque de la reine Marie Leczinska : « Les parfums sont comme les grandeurs, ceux qui les portent ne les sentent presque pas. » Loin d'être un moyen de plaire, les parfums trop forts causent de l'éloignement; beaucoup de gens fuient les dames ambrées et musquées comme des pestiférées. De plus, cela dénote de la coquetterie et des prétentions.

Mais, d'autre part, l'absence totale d'odeurs est une privation inutile, et quelquefois même désavantageuse. Il est bon, en certains cas, de répandre quelques gouttes d'eau de Cologne sur sa chemise, sur ses bas, son mouchoir; malgré la plus grande propreté, le corps humain est sujet à tant d'exhalaisons désagréables, générales ou particulières, que l'on ne doit point négliger ces précautions, surtout lorsqu'on a un mari dont l'odorat est très-susceptible. On peut parfumer son linge dans les armoires, la pommade avec laquelle on emmêche les cheveux, le cérat qui sert à garantir les lèvres des gerçures, l'eau dont on se lave le visage, les pâtes d'amandes, les savons propres à nettoyer les mains, mais toujours avec des odeurs douces,

balsamiques, peu pénétrantes, telles que celles de l'iris, de l'héliotrope, du réséda, de la violette, de la rose, etc. Les parfums aromatiques, comme ceux de l'œillet, de la cannelle, de la vanille, doivent être employés rarement, en très-petite quantité, et adoucis par un mélange d'odeurs plus faibles, les odeurs fragrantes, comme celles de lys, de tubéreuse, de jasmin; les odeurs ambrosiaques (1), comme celles de l'ambre, du musc doivent être entièrement bannies de votre personne et de vos appartemens.

Nous allons donner les moyens de se parfumer comme il convient pour chasser les mauvaises odeurs naturelles, pour se rendre agréable, achever une toilette soignée, et cela sans altérer sa santé, incommoder les personnes délicates, et s'attirer la dénomination très-peu flatteuse, selon moi, de *petite maîtresse et de merveilleuse.*

Moyen simple et facile de parfumer son linge et ses autres effets.

Prenez des morceaux de racine d'iris de Florence sèche, tels qu'on les vend chez les pharmaciens, et renfermez-les dans vos armoires et commodes; ils donneront généralement une légère odeur de violette à tous vos effets. Si vous voulez que le parfum en soit plus fort et plus agréable, vous insérerez un morceau de racine entre chaque pli de vos chemises, camisoles, jupes, etc.: on en glisse aussi dans les tuyaux des garnitures de fichu. Rien n'est si doucement suave et si hygiénique en même temps.

Vous pouvez ramasser les pétales de rose, d'œillet, les morceaux de réséda dont vous vous servirez l'été, et les mettre aussi dans vos tiroirs : ils y répandront en séchant une odeur douce et balsamique; mais l'emploi des racines d'iris me semble beaucoup préférable.

---

(1) On doit cette classification des odeurs au célèbre Linnée.

Sachets odorans pour parfumer le linge dans les armoires et les parures dans les cartons.

Rassemblez des pétales de rose, d'œillet musqué, de jacinthe simple, de fleur de lavande, des feuilles de baume et un peu de feuilles de marrube blanc. Faites-les bien sécher à l'ombre. Quand elles seront bien sèches, saupoudrez-les avec des poudres de girofle, de muscade : enfermez le tout dans des sachets de taffetas, de la couleur qui vous plaira, et mettez ces sachets sur les effets.

Sachet aux herbes de Montpellier.

Les feuilles de thym, de lavande, d'hysope, de verveine odorante, de petite sauge, de romarin, de basilic, mêlées avec quelques clous de girofle et une noix muscade concassée, composent ce sachet. On pourra réunir tous ces objets dans un morceau de toile de couleur, et placer ce sachet dans la table de nuit, dans le cabinet de toilette, de bain, etc.

Sachets en poudre.

Prenez racine d'iris, six onces; de fleurs d'oranges sèches; une once; de fleurs de roses sèches, six onces; d'écorces de bergamotes sèches, d'écorces d'oranges de Portugal, *idem;* de storax, deux onces : pilez-les bien, passez-les au tamis, et faites de jolis sachets de taffetas, propres à être mis dans les nécessaires, les paniers à ouvrage, les fichus, les gants, et tous les objets délicats.

Pastilles odorantes pour brûler.

Prenez trois onces de benjoin, un gros de zestes d'orange

secs, un gros et demi de roses muscades, un gros d'ambre gris, un gros et demi de bois de santal rouge, une demi-once de sucre; pulvérisez toutes ces choses, et incorporez-en la poudre très-fine avec le mucilage de la gomme adragant délayée dans l'eau de rose ou dans l'eau de fleur d'oranger, pour en faire une pâte que vous diviserez en petits ronds, cônes, cœurs ou carrés, que vous ferez sécher au soleil ou à petit feu.

Lorsqu'on veut se servir de ces pastilles, l'on met le feu à l'une d'elles, et on la pose sur une table de pierre ou toute autre chose qui n'en puisse éprouver aucun dommage. Elle brûle en scintillant et en répandant une odeur agréable : cette pratique chasse le mauvais air et purifie les appartemens.

Des pastilles formées d'herbes aromatiques sèches, telles que la sauge, l'estragon, la lavande, l'hysope, le romarin, qui, sèches et réduites en poudre, sont délayées avec du vinaigre très-fort, seront excellentes pour purifier une chambre de malade; on peut les mettre sur la pelle rouge, après y avoir d'abord mis le feu. Leur fumée, tonique, analogue à celle du vinaigre brûlé, sera encore plus balsamique, et n'entraînera pas l'inconvénient de tacher le plancher, comme le vinaigre fait quelquefois en bouillonnant.

Flacons de cheminée.

L'eau de Cologne, de la reine de Portugal, de la reine de Hongrie, l'eau d'ange, doivent seules remplir vos flacons. (*Voyez,* pour toutes ces indications, le *Manuel du Parfumeur.*)

Flacons de poche.

Comme ils ont pour but de prévenir chez vous ou chez autrui les accidens des airs méphitiques, de combattre les défaillances, les spasmes nerveux, les sels de vinaigre à la rose, à la bergamote, au citron, l'eau de Cologne balsamée, l'eau de Luce,

et même l'éther sulfurique, sont les seules choses qu'il convient de choisir pour ces flacons. (Voyez *idem*, et *Manuel de Chimie.*)

Pour parfumer les mouchoirs.

Eau de Cologne, de mélisse, d'ange, de violette, et l'eau impériale. (Voyez *Manuel du Parfumeur* et *du Limonadier.*)

Pour parfumer les bains partiels et généraux.

Eau de lavande, de Cologne, de la reine de Portugal, de miel, de benjoin. (Voyez *ibid.*)

CHAPITRE VI.

HABITUDES HYGIÉNIQUES.

L'HYGIÈNE, qui entretient la santé, qui nourrit l'esprit d'habitudes d'ordre, de pureté, de modération, est par cela seul l'ame de la beauté; car cet avantage précieux tient surtout à la fraîcheur d'un corps sain, à l'influence d'une ame pure. Quels que puissent être d'ailleurs la régularité, l'agrément des traits, on n'est point belle avec un teint plombé, des joues aplaties, non plus qu'avec un sourire faux, un regard effronté, dédaigneux ou colère. Que de choses à dire sur l'hygiène morale, relativement à la beauté! mais le plan de ce livre ne le comporte pas, et le cœur de mes lectrices y suppléera suffisamment; tenons-nous-en donc aux leçons d'hygiène physique. Malgré son extrême importance, le chapitre qui les rassemble ne sera

peut-être pas très-étendu, parce qu'il est, en quelque façon, développé dans tout l'ouvrage.

Dès que vous vous réveillez, frottez-vous le derrière des oreilles avec un morceau de batiste ou d'étoffe de laine. On enlève ainsi la sueur qui s'y est amassée pendant la nuit, et cette pratique est fort avantageuse. Vous pourrez aussi tremper l'index dans un flacon d'eau de Cologne, et le passer tout autour du pavillon de l'oreille.

Vous savez qu'il faut vous rincer la bouche en vous levant; après cela, vous ferez bien de mettre dans la bouche une pastille de pâte de guimauve, de jujube, de gomme arabique, un petit morceau de sucre d'orge ou candi, enfin tout ce qui pourra faciliter l'expectoration qui a lieu ordinairement le matin. Vous laisserez fondre lentement.

Vous ne poserez jamais les pieds nus à terre; vous ne porterez point de pantoufles dont le talon serait rabaissé, de peur d'exposer le talon au froid, ou de le faire devenir trop gros relativement au reste du pied. Vous aurez constamment des bas dans la grande chaleur, même le matin; comme l'usage et la propreté veulent que vous soyez chaussée pendant le jour, vos jambes en ont pris l'habitude, et vous éprouveriez un mauvais effet de les dégarnir momentanément.

Ne laissez jamais les pieds humides et froids; pour y parvenir, portez en hiver des semelles de liége, et surtout des *socques articulés* quand vous sortez. Ne gardez pas au logis les souliers avec lesquels vous avez marché dehors, même lorsqu'il n'y aurait que très-peu de boue : le peu qui s'y trouverait produirait de l'humidité, et du reste le bas des jupes, qui tombe dessus, se salirait plus ou moins. Faites remplacer par une semelle de flanelle, ou autre étoffe de laine, la semelle de peau blanche qui garnit l'intérieur des souliers : des souliers ainsi garnis sont préférables à des chaussons fourrés, qui rendent le pied trop sensible à l'impression du froid.

Ne faites pas usage de *chaufferettes*, pour beaucoup de

5..

raisons; elles portent le sang à la tête, donnent des couleurs forcées, dessèchent et rident la peau des membres inférieurs; de plus, elles répandent souvent une odeur très-désagréable, et rien n'est plus commun ni de plus mauvais ton. On peut les remplacer par les *chauffe-pieds à lampe*, qui n'ont aucun de ces inconvéniens; mais lorsqu'on est chaussée chaudement, on doit se contenter d'avoir un tapis ou coussin sous les pieds.

Les bas de laine sont salutaires, et l'on pourrait les porter en les doublant de mauvais bas de coton très-légers, afin d'empêcher le frottement de la laine; néanmoins, comme une dame ne peut se présenter nulle part avec cette chaussure, et qu'il est essentiel de ne point passer subitement du chaud au froid, il vaudra mieux porter des bas de soie ou de coton, même à jour; mais en ce cas il est urgent de mettre dessous, des bas de soie couleur de chair qui paraissent être la jambe nue.

Il faut craindre également de faire bassiner votre lit et d'y demeurer les pieds froids; il est bon, en vous couchant, de les envelopper dans un morceau de linge ou d'étoffe de laine bien chaud.

L'hygiène veut aussi que l'on tienne chaudement l'avant-bras; c'est le moyen d'éviter les douleurs de poitrine : des manches tricotées en soie couleur de chair, prenant bien la forme du bras, se mettent sous des manches d'étoffe claire, et satisfont à la fois la mode et la raison.

Les poignets et bracelets des manches doivent être très-larges, afin de ne pas gêner la circulation du sang. Dès qu'ils ont peine à entrer, soyez sûre que le bras rougira, paraîtra gêné, perdra toute sa grace, et qu'il ne tardera pas à souffrir vivement.

A propos de cela, répétons bien aux dames combien elles auraient tort de se serrer trop dans leur corset; la déformation de la gorge, la contrainte des mouvemens, la raideur de la taille, la teinte rougeâtre de la peau, le gonflement du cou, une gêne insupportable, seraient les moindres inconvéniens de cette habitude pernicieuse. Les plus cruelles maladies pou-

raient en être la suite. *Voyez* plus bas ce que j'ai dit sur l'art de se lacer.

Selon M. Pelletan fils, les buscs en acier sont condamnables, en ce qu'ils rassemblent l'électricité sur la poitrine, et peuvent déterminer une irritation interne dans cette partie et dans l'estomac. Les buscs de baleine sont insupportables par leur raideur, et leur disposition à relever en pointe par les deux bouts, ce qui devient un vrai supplice si l'on ne peut aussitôt retourner le busc dans l'autre sens. Et comment le pourrait-on lorsqu'on est en visite, à la promenade, au bal? Je leur préfère cent fois les buscs en acier, car leur danger est complètement prévenu en les revêtant de taffetas gommé. Si malgré le désagrément des buscs de baleine quelques-unes de mes lectrices voulaient en faire usage, elles les assoupliraient et redresseraient aisément en les faisant légèrement chauffer.

Les baleines placées derrière le corset prennent le contour de la taille au bout de quelque temps, et rentrent dans la chair par l'action du lacet, comme un instrument de torture; dès que vous vous apercevrez qu'elles cessent d'être en ligne droite, il faudra porter le corset à l'envers pendant quelques jours : cela suffira pour le redresser. Si elles étaient trop courbées, il faudrait les sortir de leur poche et les retourner dans le sens opposé, parce qu'alors elles vous feraient souffrir à l'envers du corset. Les personnes maigres et délicates, que les baleines gênent trop, les remplacent par une grosse ganse raide en fil; mais quand les baleines sont droites et légères elles valent mieux, parce qu'elles empêchent le corset de relever et plisser sur les hanches, ce qui est extrêmement douloureux.

Que le désir de relever la gorge et de lui donner une beauté de convention ne vous engage jamais à faire les goussets de haut du corset trop courts; cela déforme le sein au point d'empêcher l'accomplissement d'un devoir cher et sacré, la nourriture de ses enfans. Quand cette compression n'aurait pas un effet si funeste, elle peut sillonner désagréablement la gorge de lon-

gues raies blanchâtres; plus la peau est fine et délicate, plus elle est exposée à ces graves inconvéniens.

Je ne saurais trop recommander pour les personnes dont la gorge est trop rapprochée, d'avoir en dedans du corset, à l'extrémité supérieure de la poche du busc, un tapon de coton en ouate revêtu de peau blanche de gants; c'est le moyen d'empêcher le frottement pénible que les deux coins du busc produiraient continuellement. Quant à l'autre extrémité du busc, je conseille à toutes les dames d'y mettre un tapon semblable, dont la peau serait d'abord cousue dessus le bout du corset, et dont la partie renflée par le coton serait placée au bout et un peu au-dessous du busc. Moyennant cette précaution on ne sentirait pas, chaque fois que l'on se baisse étant assise, le busc s'appuyer sur les cuisses en les blessant.

Une dame très-élégante, que j'ai connue autrefois, avait l'habitude de placer au droit-fil des goussets de ventre du corset, deux larges rubans de fil, qui allaient passer dans une boucle aussi de ruban de fil, cousue à chacun de ses bas à cet effet. Ces espèces de jarretières avaient pour objet d'empêcher le corset de relever sur les hanches : elles le tiraient effectivement on ne peut mieux; mais ce n'était pas le seul bon résultat de cette pratique : elle dispensait de porter des jarretières ordinaires qui nuisent toujours à la circulation du sang. Si vous adoptez cet usage, il faudra garnir tous vos bas, à droite et à gauche du point de couture, d'une boucle de ruban de fil. A la rigueur, il n'en faut qu'une à chaque bas; mais si l'on se trompe en se chaussant, et que l'on mette en dedans le côté de la boucle, on est obligée de se déchausser.

Les chemises ne doivent point être larges, parce qu'elles produiraient sous le corset des plis qui gênent beaucoup et font des marques à la peau. Pour cette raison, il faut qu'elles soient d'étoffe très-souple et très-fine. Pendant quelque temps les chemises de toile neuve ne doivent être portées qu'au lit; la percale n'a pas ce désagrément. On sait que les chemises de

toile conviennent pour l'été, et les chemises de percale ou calicot fin pour l'hiver. C'est une erreur populaire de croire que le coton nuise à la peau. En Angleterre, où la peau est si belle, dans les États-Unis, on ne se sert pas d'autre tissu.

C'est une très-bonne pratique d'hygiène que de porter alternativement une chemise de nuit et une chemise de jour, parce que l'une et l'autre étalées à leur tour se dégagent de la sueur et de toutes les émanations du corps, qui seraient réabsorbées sans cela par les pores. La décence engage également à suivre ce procédé; car alors on n'est point obligée de se regarder, de se mettre presque nue pour se débarrasser de certain insecte importun; on le cherche sans peine le lendemain matin dans la chemise du jour, ou quelques momens après dans celle de nuit, après qu'on vient de la quitter.

Je n'ai rien à ajouter aux longs détails que j'ai donnés sur la conservation des dents. Lorsque vous les nettoierez, il sera bon de respirer de l'eau fraîche sur une éponge bien propre, autant que le nez en pourra contenir; vous vous moucherez, et recommencerez à plusieurs reprises. Pendant l'hiver, vous vous servirez d'eau tiède; quand vous serez un peu enrhumée, vous prendrez pour cela une légère décoction de racine de guimauve. Ces aspirations sont excellentes pour détacher les saletés qui tapissent quelquefois les parois des narines, et qu'il ne faut jamais ôter avec les doigts. Cela rafraîchit, dégage la tête, dissipe la sécheresse que la poussière ou la chaleur cause au nez. L'eau de guimauve, ou tout autre émollient, fait moucher aisément, et je suis persuadée que les personnes qui prennent du tabac par nécessité auraient été délivrées de cette désagréable sujétion, si elles eussent eu l'habitude que je recommande.

L'hygiène ne néglige rien, et les ongles l'occupent aussi, parce que rien n'est indifférent pour la santé. Coupez vos ongles carrément, non avec des ciseaux, mais au moyen d'un petit instrument, dit *couteau à couper les ongles*. Cet instrument, très-moderne, est aplati et tranchant par un bout : c'est le cou-

teau ; de l'autre bout il ressemble à l'extrémité d'un cure-oreille : cela sert à nettoyer les ongles ; et la branche forme une petite lime propre à ronger les cors.

CHAPITRE VII.

REMÈDES CONTRE LES PETITS ACCIDENS QUI NUISENT A LA BEAUTÉ.

Procédés contre les boutons.

Il y en a de plusieurs sortes : *les boutons ronds*, dans lesquels est toujours un petit germe semblable au bulbe d'un cheveu, et qui, selon toute apparence, n'est aussi qu'un bulbe développé, car les pores, surtout au menton, recèlent les racines de petits poils invisibles ; *les boutons plats* renferment quelques gouttes d'une sérosité très-claire ; *les boutons vifs*, une gouttelette d'humeur verdâtre ; *les boutons composés*, une petite pellicule interne, farineuse, un petit germe et un peu de sérosité.

Tous ces boutons proviennent d'irritation intérieure ; aussi le meilleur moyen est de les guérir et de détruire leurs principes par des bains, des tisanes rafraîchissantes, des promenades et du repos. Mais l'on peut aussi les combattre extérieurement, ainsi que je vais l'indiquer.

Aussitôt qu'une vive cuisson, ou une légère tache rouge, ou callosité vous aura fait soupçonner la présence d'un bouton rond, couvrez-le le soir d'un peu de suif, de cérat, de pommade de concombres. Je crois que le premier vaut mieux, en ce qu'il

mûrit plus promptement la tumeur. Le lendemain, regardez au miroir si la tache rouge ou callosité présente une petite pointe blanche, ou touchez légèrement pour juger si le germe se fait sentir; il importe de s'en assurer, parce que si le germe n'était pas disposé encore à se détacher, l'opération que je vais indiquer serait plus nuisible qu'utile, parce qu'elle fatiguerait en pure perte la peau, et augmenterait l'inflammation du bouton : il vaut mieux retarder un peu après la maturité du bouton, que d'agir avant elle. Mais enfin, quand la maturité est complète, il faut doucement presser le bouton entre les deux index, sans mettre les ongles, et opérer ainsi l'extraction du germe. Dès qu'il sera sorti, on prendra un linge bien fin et bien blanc, on le trempera dans l'eau fraîche, à laquelle on aura ajouté quelques gouttes d'eau-de-vie ou de teinture de benjoin; et on lavera, à plusieurs reprises, le bouton sans le frotter. Après cela on ne s'en occupera plus, et quand une petite pellicule écailleuse se sera formée à la place du bouton, on l'enlevera délicatement. Il ne faut pas non plus prévenir le moment où la pellicule est parfaitement sèche. L'extrême désir que l'on a avec raison de se débarrasser des boutons, fait qu'on se hâte d'arracher leurs écailles. Si elle est encore trop adhérente à la peau, le bouton saigne et redevient plus malade qu'auparavant. Si, quoique détachée de l'épiderme, l'écaille n'est pas complètement séchée, la partie qu'elle cachait, et dont elle protégeait la faiblesse, paraît d'un rouge-violet, et produit longtemps cette désagréable tache. De plus, la peau fatiguée dans le voisinage du bouton, ne tarde pas à en montrer d'autres. Ces boutons, convenablement traités, sont guéris ordinairement en quatre à cinq jours; pressés, écaillés à tort, ils durent le double, et même le triple de ce temps.

Les boutons plats, que je nomme ainsi pour les distinguer des précédens, sont des espèces de feux subits, d'éblouissemens partiels. On éprouve une très-vive démangeaison, un picotement suivi de douleur : la peau rougit, se gonfle, et la

sérosité amassée sous l'épiderme lui donne une désagréable couleur jaunâtre. Le meilleur remède est d'appliquer tout de suite un petit morceau de taffetas d'Angleterre, et dès le lendemain, ou surlendemain au plus tard, on en est débarrassé. Quand le taffetas sera dur, qu'il sera comme doublé, arrondi, et qu'on sentira dessous quelque chose de très-dur, qu'il se détachera de lui-même, on pourra l'enlever, et avec lui partiront la peau jaunâtre et la sérosité qui lui donnait cette nuance. Cette sérosité devenue compacte est ce qui produit la dureté que l'on sent sous le taffetas.

Ces boutons ne se guérissent pas toujours aussi facilement, et du reste, il est beaucoup de dames qui répugnent à se mettre une *mouche* de taffetas noir; il faut alors qu'elle couvrent le bouton de pommade de concombres, ou de cérat bien blanc. Ces substances douces amollissent la peau et la sérosité sort en gouttes qui se succèdent sans interruption; on les essuie à mesure, et quelquefois il est nécessaire de presser un peu la peau alentour, avec les deux index, pour faciliter l'émission de cette sérosité. Quand elle cesse de couler, on lave avec un peu d'eau de benjoin, pour raffermir la peau, et répercuter l'inflammation; puis on termine par l'application de la pommade de concombres. Dès le lendemain une peau sèche est formée, et le soir même on peut l'enlever.

Presque toujours les écailles et *surpeaux* de ces boutons s'étendent beaucoup plus loin que leur place primitive; c'est que leur inflammation avait légèrement enflé les parties environnantes, et que, comme à toutes les enflures, la peau a eu besoin de se renouveler.

Les boutons vifs se décèlent par une douleur vive et une tache d'un rouge foncé : quelquefois ils ne forment aucune excroissance ni grosseur. Ils doivent être traités comme les boutons ronds, si ce n'est qu'après l'extraction de l'humeur, il vaut mieux laver la place avec un peu d'eau de guimauve qu'avec de l'eau-de-vie. La pommade de concombres peut

avantageusement remplacer la guimauve, ou tout autre émollient.

Les *boutons composés* sont peu douloureux et fort rares; mais ils ont le grand désagrément de n'être pas assez caractérisés; en sorte qu'après avoir enlevé la première pellicule, on croit quelquefois avoir à extraire le germe et la sérosité, qui ne s'y trouvent pas. On continue de presser pour s'en rendre maîtresse, et l'on détermine une bien plus violente irritation; d'autres fois on y renonce, et le bouton imparfaitement guéri continue de présenter une grosseur sans tache ni douleur, il est vrai, mais qui nuit toujours à la régularité de la peau, et qui produit un de ces *points noirs* ou *petits clous*, dont je parlerai plus tard. Quelque désagréable que soit cette attente, il vaut mieux se résigner à voir le bouton devenir point noir, que de le tourmenter et déchirer; très-souvent il finit par s'aplatir, soit que réellement il n'ait par de germe, soit que ce germe disparaisse par absorption.

Les boutons que les cheveux font naître au front passent très-aisément en les lavant avec de l'eau mêlée de benjoin ou d'eau-de-vie; il faut pendant quelque temps écarter davantage les boucles de cheveux.

Remède contre la peau farineuse.

Sans avoir ni boutons, ni enflure, ni éblouissement, plusieurs personnes voient leur teint se couvrir de petites pellicules farineuses, et la peau paraît en quelque sorte épluchée: rien n'est aussi disgracieux; mais heureusement on détache aisément cette farine malencontreuse avec de l'eau aromatisée d'*eau de Ninon de Lenclos*, de teinture de benjoin, d'eau-de-vie ou d'eau de Cologne.

Moyen de prévenir et de faire disparaître les points noirs *ou* bulbeux.

Nous avons vu que ces points noirs ou petits clous proviennent de boutons dont le germe est demeuré dans les pores. C'est en effet une de leurs causes, mais c'est la moindre. Le plus souvent, sans aucun bouton ni éblouissement précédent, tous les pores du menton, et surtout du nez, se remplissent de points noirs, gris-foncé, ou seulement jaunâtres. Quels qu'ils soient, c'est un très-grand désagrément; la peau parait la miniature de ces portes de prison semées de clous, ou bien semble saupoudrée avec de la poussière de charbon. Ils sont quelquefois protubérans; mais cette nouvelle disgrace porte sa consolation, parce que dans ce cas les maudits points sont plus faciles à extraire; autrement ils se montrent aussi tenaces qu'ils sont laids.

Les moyens de les prévenir consistent d'abord à s'abstenir de fard, de pommades cosmétiques qui, composées pour blanchir la peau, l'altèrent et arrêtent la transpiration. L'habitude de se couvrir le visage avec la couverture en dormant, de porter un masque, le séjour dans des appartemens sujets à la fumée, l'oubli d'essuyer avec soin la poussière et la sueur de la figure, sont aussi les causes les plus fréquentes des points noirs, et l'on voit ce que l'on a à faire.

Occupons-nous maintenant du soin de les ôter, quand par malheur ils ont pris racine : je me sers de cette expression, car il est bien difficile de les déloger. Cependant, en prenant une éponge ou brosse très-douce, et l'humectant d'essence de savon purifié, on pourra, en les frottant souvent, espérer qu'ils disparaîtront peu-à-peu. On pourrait encore, et préférablement, tremper une tablette de savon de toilette dans de l'eau aromatisée de benjoin, en bien couvrir les points noirs, puis les frotter avec la brosse douce jusqu'à ce que le savon

fût enlevé. On laverait ensuite avec de l'eau aromatisée. Le savon au benjoin conviendrait principalement. Il faudra répéter cette opération tous les matins. Si, malgré cela, les points persistent, il ne restera qu'à les extraire en pressant avec les deux index, ce qui ne causera ni douleur ni inflammation, et produira tout au plus une légère rougeur de dix minutes. Il sera bon de les brosser ou frotter ensuite avec l'éponge.

Mais ces points délogés à grand'peine, reviennent facilement : aussi, de temps en temps, sera-t-il convenable de presser doucement la partie où ils s'étaient montrés d'abord, et je suis bien trompée si vous ne voyez pas jaillir une multitude de petits germes blanchâtres, tantôt ronds, tantôt comme un fil, secs, ou gonflés et légèrement humides; tantôt gris ou noirs à moitié à leur partie supérieure. Si aucun signe cependant ne vous avertissait de leur présence; si, au bout de quelque temps, l'émission diminue, c'est une annonce que les points rentrent par absorption, et vous n'aurez plus qu'à vous servir de la brosse humectée, sans avoir besoin de réitérer les pressions.

Remèdes contre les gerçures.

Ces remèdes, tous faciles, presque tous composés de corps gras bien frais et de substances émollientes, varient un peu, suivant le siége du mal. Ainsi les gerçures des lèvres veulent de la pommade rosat, à cause de la couleur; celles des ailes du nez préfèrent le cérat ordinaire; celles des doigts, le beurre mêlé de cacao, ou du cérat mélangé de moelle de bœuf. Les gerçures que quelques personnes éprouvent en hiver aux genoux et autour des genoux, doivent être lavées avec de l'eau de pavot et de l'huile d'olive. Le suif très-propre serait bon; mais il est difficile de s'assurer s'il n'a pas reçu le contact de quelque objet délétère, et puis son odeur dégoûtante doit absolument le faire rejeter. Quand la farine d'orge sau-

poudre les gerçures, elle en calme subitement la douleur. L'eau miellée est encore fort bonne contre cette douloureuse incommodité (*voyez* Pommade à la digitale, *Manuel du Parfumeur*).

Remède contre les dartres.

Lorsque les dartres tiennent à une affection cutanée ou maladie de la peau, il faut avoir recours au médecin; lorsqu'au contraire elles sont rares, instantanées, et produites par accident, il suffit de faire fondre quelques grains de sel blanc dans de l'eau tiède ou dans sa bouche, et de les laver ensuite sans frotter, avec la salive ou l'eau salée.

Remède contre les rides.

Quand les rides ne sont pas causées par *l'irréparable outrage* du temps, et que le chagrin ou la mauvaise habitude de grimacer en riant et en parlant leur ont donné naissance, on peut espérer de les adoucir, de les effacer peu-à-peu, en se mettant pendant la nuit des compresses de batiste humectée de teinture de benjoin et de bouillon de veau, fait sans herbes ni sel (*voyez* aussi chapitre des *Cosmétiques*).

Remède contre les rougeurs.

Les couleurs forcées et tenaces, triste présage de la couperose, exigent d'abord l'emploi des bains, un régime végétal et lacté, des boissons rafraîchissantes : voici pour l'intérieur. Quant à l'extérieur, lavez-vous, le soir, le visage avec du lait, puis après l'avoir légèrement essuyé sans frotter, mettez-y très-peu de pommade de concombres.

Moyen de faire passer les taches de rousseur.

L'eau de lis (*voyez* chapitre des *Cosmétiques*), le baume de la Mecque, le lait de roses, le lait d'amandes, la teinture de benjoin peuvent combattre les taches de rousseur : les deux dernières indications sont les meilleures. Voici comment il faudra opérer :

Ayez soin de porter un voile, une ombrelle, un chapeau avancé, même quand les taches de rousseur seraient déjà formées, afin d'empêcher qu'elles ne se rembrunissent. Lavez-vous le visage le soir, parce qu'en le faisant le matin, vous rendriez la peau tendre, et bien plus susceptible encore de recevoir des taches de rousseur. Quand vous aurez lavé et essuyé le visage avec le lait d'amandes ou le benjoin, vous en verserez plusieurs gouttes sur un linge sec, et l'appliquerez quelques momens sur la figure.

Remède contre le hâle.

L'action du grand soleil ne produit pas constamment des taches de rousseur : il y a des personnes qui n'en ont jamais, même en ne prenant aucune précaution ; mais tout le monde est sujet au hâle. Il est facile de s'en garantir à la ville, mais lorsqu'on habite la campagne, que l'on s'y occupe un peu des soins ruraux, ou seulement que l'on y fait de longues promenades, on a la peau hâlée, c'est-à-dire brune, écailleuse et dure.

Pour remédier à ce désagrément, il faut agir comme pour les taches de rousseur : les mêmes remèdes conviennent. Néanmoins il en est un spécial, efficace, quoique (il le faut bien dire) tant soit peu dégoûtant. Ce remède consiste à se laver le soir le visage avec du sang de volaille. On sait, par l'exemple du beau teint des bouchers, combien la vapeur du sang est fa-

vorable à la peau : la crême produit un peu moins d'effet, mais elle en produit, et je ne doute pas que mes lectrices ne la préfèrent.

Le sang et la crême font disparaître également les taches de rousseur.

Remède contre la piqûre des cousins.

Les piqûres réitérées de ces insectes causant beaucoup de cuisson et de rougeur à la peau, doivent être mises au nombre des accidens qui altèrent la beauté.

On sait que les cousins affectionnent certaines personnes, qu'ils piquent de préférence. Ces personnes n'ont qu'à mélanger un peu d'infusion de l'herbe nommée *matricaire*, dans l'eau avec laquelle elles se lavent le visage et les bras; elles seront à l'abri de la morsure des cousins, qui ne peuvent supporter l'odeur de cette plante.

Pour calmer l'inflammation de la piqûre de ces insectes, on conseille d'appliquer dessus un peu de terre à foulon délayée d'eau. Je n'en ai point l'expérience.

Moyen d'enlever les pellicules et petites écaillures des doigts.

Quelque peu que l'on se livre aux soins du ménage, on a souvent la paume des mains un peu calleuse. En cousant sans faire usage d'un *doigtier* qui protégerait l'index de la main gauche, on a ce doigt tout chargé par le haut de petites écailles que produisent les piqûres répétées de l'aiguille. Plusieurs personnes ont aussi de petites excroissances au coin des ongles, par suite de petites *envies* qu'elles ont eu l'imprudence d'arracher. De plus, les coupures, les brûlures, les engelures laissent long-temps encore après leur guérison, des pellicules désagréables. Le canif taillade un des côtés du pouce droit, le fil que l'on retient, en cousant ou en brodant, sur le quatrième

et le petit doigts de la main droite, les coupe transversalement; il est facile de remédier à toutes les inégalités que laissent ces petits désagrémens. Attendez d'abord que ces inégalités soient parfaitement sèches, car autrement vous augmenteriez beaucoup le mal; prenez ensuite un morceau de pierre-ponce, qui aura déjà servi à frotter d'autres objets, et surtout des corps durs, afin que sa surface soit lisse et douce. Toutes les petites pellicules, écaillures ou grosseurs s'effaceront à mesure que vous frotterez, sans que vous éprouviez aucune sensation douloureuse. Il sera bon de raffermir la peau en la lavant avant et après le frottement avec une petite éponge ou linge imbibé d'eau-de-vie : l'eau de Cologne peut servir également.

Moyen de guérir les envies, et de débarrasser les ongles de la surpeau qui les couvre quelquefois.

Toute négligence a des inconvéniens, et il n'est pas une seule partie du corps qui en soit exempte. Les ongles, qui paraissent n'exiger aucun soin, ont aussi une sorte d'hygiène, faute de laquelle ils se déchaussent ou se recouvrent ridiculement. Une foule de causes attaquent journellement la peau qui borde les ongles et l'enlève partiellement, c'est ce que l'on nomme des *envies;* si vous les négligez, elles s'augmentent beaucoup, deviennent saignantes et très-douloureuses : à toutes les actions, *l'envie* s'allonge et se détache de l'ongle de plus en plus; quelques personnes, agissant comme des sauvages, ont la pernicieuse habitude de les arracher, et même (faut-il le dire) avec les dents. Alors le bord de l'ongle demeure presque à nu, l'envie se prolonge souvent jusqu'après la première phalange, et si malheureusement quelque saleté se trouve en contact avec ce doigt ainsi déchiré, il s'y détermine un panaris. Quand ce funeste résultat n'aurait pas lieu, l'ongle ébranlé ferait toujours beaucoup souffrir, et perdrait sa forme élégante.

Je crois qu'il est inutile d'insister sur la nécessité de guérir les *envies*, et je vais tout de suite en donner le moyen : sitôt que vous en apercevrez une, coupez-la avec des ciseaux, et bassinez-la avec un peu d'eau-de-vie étendue d'eau; si elle était un peu élargie, vous la couvririez d'un morceau de taffetas d'Angleterre.

Quant à la surpeau qui déforme les ongles, il faut la prévenir en tirant, autant que possible, la peau du bord de l'ongle avec le pouce : plus les ongles sont allongés sur la première phalange, plus ils ont de grace. Si vous avez négligé cette précaution, et qu'à la suite d'engelures ou de tout autre accident, une surpeau se soit allongée sur les ongles, il faut la tirer souvent, autant qu'il se pourra sans causer de douleur; on peut tremper le doigt dans l'eau de temps en temps pour que la surpeau cède avec plus de facilité (1).

Remède contre les verrues et poireaux.

Le frottement avec des étoffes de laine, les substances corrosives, telles que l'eau-forte, sont employés avec succès contre ces dégoûtantes excroissances; mais le premier de ces moyens est d'une lenteur excessive, et le second est dangereux. Le suivant n'a aucun de ces inconvéniens : j'ai éprouvé autrefois son efficacité.

Prenez de la chélidoine jaune, ou *herbe d'éclair*, cassez-en la tige auprès de la racine, frottez la verrue avec le suc jaunâtre et laiteux qui en découlera, et elle disparaîtra au bout

---

(1) Voici un petit remède que les dames apprécieront : on enfonce souvent, en cousant, la pointe de l'aiguille sous l'ongle du pouce gauche. La douleur de cette piqûre est vraiment atroce. Pour la calmer, insérez sous l'ongle un peu de pommade de concombres; la souffrance cessera immédiatement.

de quelque temps. Si la verrue était très-grosse et très-ancienne, il faudrait réitérer plusieurs fois l'application de la chélidoine.

On dit que le suc laiteux de la tithymale et du figuier ordinaire produit le même effet.

DIVERS MOYENS DE GUÉRIR LES CORS AUX PIEDS.

Emplâtre de M. Laforest, chirurgien-pédicure, tiré de l'Art de soigner les pieds.

Prenez une once de poix, telle qu'on l'emploie dans la marine, une demi-once de galbanum, et dissolvez dans du vinaigre un scrupule de sel ammoniac; ajoutez-y une drachme et demie de diachylum, mêlez bien le tout, et appliquez-en sur un morceau de peau, de quoi couvrir le cor. Quand, au bout de quelques jours, vous enleverez l'emplâtre, le cor la suivra.

Autre moyen par la potasse.

Vous anéantirez entièrement le cor en le frottant tous les jours avec un peu de solution caustique de potasse, jusqu'à ce qu'il se soit reformé à la place une peau douce et flexible.

Autre moyen par la pierre-ponce.

Quand les corps sont récens, ou lorsqu'on les a amollis en les trempant dans de l'eau chaude, on les use et les détruit en les frottant long-temps avec la pierre-ponce. Cette substance fait alors l'office de la lime propre à ronger les cors.

Autre moyen de guérir les cors avec le lierre.

Prenez une feuille de lierre rampant, lavez-la bien, passez-

la sur la flamme, pour dissiper les impuretés qui peuvent se trouver à sa surface; faites-la tremper quelques heures dans du vinaigre, et appliquez-la ensuite sur le cor; ayez soin de l'y maintenir au moyen d'une petite languette de coton de lampe; serrez et nouez de manière à ne point gêner l'orteil malade: quelques jours après le cor jaunit; alors il est desséché, et vous pouvez l'enlever avec un canif.

Autre remède par le moyen de mousseline empesée.

Deux ou trois jours à l'avance amollissez le cor en le frottant avec un peu de suif. Le dernier jour, essuyez-le bien et roulez par-dessus, autour du doigt affecté, une bandelette étroite, un peu longue, de mousseline, un peu ferme et récemment empesée. Faites-lui faire plusieurs tours. Laissez-la en place jusqu'à ce qu'elle tombe de vétusté. Alors le frottement a très-souvent usé complètement le cor, surtout s'il n'est pas très-ancien. On peut l'achever en remettant une autre bande de mousseline, ou en faisant usage de la pierre-ponce.

Autre emplâtre contre les cors.

Mêlez parties égales de ciguë, de vigo, de diachylum, faites-en une sorte de bouillie épaisse; placez-en un sur le cor, recouvrez-le d'une petite rondelle de peau, et assujettissez bien en attachant avec une étroite bandelette. Au bout de huit jours, à peu près, enlevez l'emplâtre, le cor sera tellement amolli, que vous le couperez sans résistance et sans douleur.

Remède contre les douleurs occasionées par la géne de la chaussure, ou la fatigue de la danse.

Quand un soulier trop étroit, ou les plis des bas trop longs, ou les coutures des semelles en toile auront froissé le pied, on en apaisera aussitôt la souffrance en mouillant un morceau de savon blanc avec de l'eau-de-vie, et en frottant de ce savon l'endroit affecté. On termine par laver avec de l'eau-de-vie pure.

Cette opération calme aussi subitement la cuisson que l'on éprouve à la plante des pieds quand on a trop dansé, ou marché trop long-temps. Si l'impression douloureuse persistait après le premier frottement, on le réitérerait en employant un peu d'eau-de-vie.

Moyen de dissiper le sang caillé qui s'extravase dans les ongles, par suite de coups.

Broyez du plantain long avec un peu de sel, puis appliquez-le en forme de cataplasme sur l'ongle. L'eau de scabieuse distillée a, dit-on, aussi la propriété de résoudre le sang extravasé des ongles. Pour cela il faut en laver souvent l'ongle meurtri, et appliquer dessus une compresse imbibée de cette eau.

Remède pour les ongles ébranlés, cassés ou trop faibles, surtout pour ceux des pieds.

Mélangez ensemble une once d'huile d'amandes amères, une drachme d'huile de tartre, et un peu d'essence de citron; lavez-vous souvent les ongles de cette composition, et mettez-en une petite compresse la nuit, sur les ongles des pieds.

Remède contre la sueur immodérée des aisselles, des mains et des pieds.

La première de ces sueurs est la plus incommode, parce qu'elle tache le dessous de l'entournure des manches, et la partie correspondante du corsage : elle donne au blanc de fil ou de coton une couleur jaunâtre, et une raideur très-désagréable. Quant aux étoffes de couleur, de soie surtout, l'inconvénient est bien pire, car la sueur contenant des principes acides, détruit complètement les couleurs. De plus, le tissu, toujours ainsi humecté d'acide, se crispe, se corrode et se déchire à cet endroit, tandis que la robe est encore toute neuve : la santé souffre aussi de cette importune sueur, parce que la manche de chemise, l'emmanchure du corset, de la robe, une fois trempées, sont longues à sécher en hiver, et se refroidissent et causent des rhumes fréquens, et de vives douleurs de poitrine. Pour surcroît, il arrive quelquefois que cette sueur exhale une odeur extrêmement désagréable et presque analogue à la vapeur méphitique du chanvre en rouissage dans l'eau. Ce dernier cas est heureusement fort rare, mais la sueur des aisselles incommode les trois quarts des dames.

Plusieurs pratiques sont en usage pour combattre cette incommodité. On garnit le dessous des manches et l'emmanchure des robes de soie avec de la peau blanche de gant, du coton en ouate, du taffetas gommé : j'ai l'expérience que chacune de ces choses a son désagrément. La peau se tord, se durcit de manière à blesser, et produit une odeur infecte, même quand la sueur n'en a pas ; le coton apporte une chaleur gênante ; le taffetas gommé se décompose souvent, et quand la sueur est d'une nature âcre, il sent aussi fort mauvais. Au reste, tout cela ne sert qu'à prévenir les taches, et ne combat nullement le mal que la poitrine peut souffrir. Je vais donner un moyen.

pour empêcher à la fois tous les inconvéniens de la sueur d'avoir lieu. La simplicité de ce moyen ne serait un motif de défiance que pour les gens sans réflexion.

Comme il faut bien se garder d'arrêter le cours de cette sueur, dont la nature se sert pour sécréter des humeurs nuisibles, la seule propreté doit contribuer à vous en délivrer; vous vous laverez chaque matin le dessous des bras avec de l'eau tiède, vous les essuierez bien avec un linge chaud en hiver, puis, dès que vous sentirez la première atteinte de la sueur, vous glisserez sur le gousset de la manche de chemise un petit morceau carré de toile fine ou de batiste. Ce petit morceau, que l'on peut appeler *gousset mobile*, aura environ quatre pouces en tous sens; il sera ourlé tout autour, et au milieu de l'une des faces, on adaptera un petit morceau de ganse plate pour attacher les deux goussets ensemble lorsqu'on voudra les blanchir. Vous ferez bien d'en avoir une provision, afin de les changer dès que vous les sentirez humides : de cette manière, la sueur ne peut percer jusqu'à la robe, et même jusqu'au corset; elle ne demeure pas de manière à se refroidir sur la peau, et son évaporation ainsi favorisée, ne tarde pas à devenir moins incommode : le contact du linge blanc, sans être froid, suffit quelquefois pour l'arrêter; des bains sont aussi très-bons pour la sueur immodérée des aisselles, parce qu'en facilitant la transpiration générale, ils diminuent celle de cette partie. Si ces remèdes sont insuffisans (ce qui n'arriverait que dans le cas d'un flux de sueur extraordinaire), il faudrait laver encore le soir le dessous du bras, et le saupoudrer d'iris de Florence en poudre, qui absorberait la sueur. Cette dernière pratique est surtout convenable quand elle a de l'odeur.

La sueur des mains est moins désagréable, mais elle l'est encore beaucoup, parce qu'elle ternit tous les ouvrages que l'on fait, et salit horriblement les gants. On peut la combattre encore par la propreté, et en saupoudrant de temps en

7.

temps les mains avec de la pâte d'amandes en poudre très-sèche.

Reste la sueur des pieds : elle est presque toujours accompagnée d'une odeur fétide insupportable, et l'on doit prendre les plus grandes précautions pour s'en garantir. Se laver les pieds avec de l'eau tiède soir et matin; prendre des bas blancs chaque jour; porter des chaussons de batiste ou de perkale fine, afin de ne pas grossir le pied, et les renouveler chaque matin; avoir dans son soulier une semelle de toile de coton velue pour absorber la sueur; arroser cette semelle d'eau de Cologne, d'eau-de-vie de lavande, de menthe, etc.; la changer fréquemment, et la fétidité des pieds diminuera d'abord et disparaîtra bientôt. Je ne conseille pas l'usage d'une semelle de taffetas gommé, parce qu'elle refroidit trop le pied. Une excellente pratique est de saupoudrer les pieds avec la poudre d'alun brûlé. Cette poussière absorbe la mauvaise odeur, et ne met point d'obstacle à la transpiration. Celles de mes lectrices qui seraient sujettes à cette horrible exhalaison, ne trouveront pas qu'elles paient trop cher, par ces minutieuses pratiques, la fin d'une véritable infirmité.

Régime contre la maigreur.

L'absence totale de la rondeur des formes, la peau jaunâtre, les yeux caves et cernés, les joues tirées, le nez effilé d'une manière ridicule, la bouche enfoncée, le cou allongé et laissant paraître toutes les articulations, voici les effets de la maigreur excessive avec laquelle, quelle que soit d'ailleurs la régularité, la beauté des traits, il est impossible de n'être pas presque hideuse. Des maladies aiguës, de profonds chagrins, des veilles continuelles pour le travail ou le plaisir, une disposition de tempérament en sont les causes les plus ordinaires. Le temps, le calme d'esprit, un plus sage emploi de

ses momens guérissent la maigreur qu'amènent ces premières causes, mais la dernière veut un traitement spécial.

Dès que vous vous serez déterminée à vous donner de l'embonpoint, il faut éloigner tous les projets d'affaires, toutes les agitations passionnées, toutes les réflexions sérieuses et prolongées. Il est surtout indispensable de n'éprouver aucun souci. Avec cela ne prenez que très-peu d'exercice, dormez longtemps, au moins dix heures; prenez, en vous levant, une tasse de chocolat au salep de Perse mélangée de deux jaunes d'œufs; quelques heures après mangez des volailles blanches, de l'agneau, du veau bien gras, du bœuf bien succulent : ces viandes doivent être rôties ou grillées, afin que leurs principes nutritifs ne soient pas évaporés. Si vous mangez quelques ragoûts, qu'ils soient peu épicés, et nourris de coulis et de jus de viande.

Le riz, la fécule de pomme de terre, cuits dans de forts consommés, de l'eau de gruau mêlée de crême, du lait d'amandes peu sucré, mais relevé par quelques gouttes de fleur d'orange, sont les choses qu'il vous faudra de temps en temps prendre entre vos repas, qui doivent être fréquens.

Il est essentiel de boire de l'eau pure ou à peine rougie; de s'abstenir de fruits acides, de liqueurs, de thé, de café. Le chocolat de marrons (voyez *Manuel du Limonadier*), des œufs au lait, à la coque, les crêmes au chocolat, le fromage à la crême varieront seulement les mets.

Immédiatement avant le repas, il faudra chaque jour prendre un bain, dans lequel on ne s'agitera pas du tout; après un quart d'heure on se reconfortera par un consommé, on sortira au bout d'un autre quart d'heure, on se mettra sur un sopha, on prendra une tasse de chocolat, et l'on dormira jusqu'au moment de se mettre à table; il sera bon de causer et de rire pendant le repas pour exciter à l'appétit et favoriser la digestion. On se tiendra toujours couchée sur une ottomane ou sur un lit, dans un demi-jour, au frais, en s'abandonnant au *far niente*.

Régime contre l'excès d'embonpoint.

Si la maigreur excessive est hideuse, l'embonpoint démesuré est dégoûtant. On n'est plus qu'une masse lourde, informe, dont tous les mouvemens sont gênans, ridicules, et souvent douloureux. Je ne sais quoi de commun, de trivial se répand sur ces formes massives; l'ame semble écrasée, les yeux se rapetissent, les traits sont enveloppés, et l'odeur fétide d'une surabondante transpiration achève d'inspirer le dégoût.

Pour se débarrasser de ce luxe de graisse, il faut absolument prendre le contre-pied du régime précédent; faire de longues courses, veiller, manger peu, parler, s'agiter, étudier beaucoup. Prendre des alimens légers, acides, très-épicés, sucrés, aromatisés, s'abstenir de viande, de pain, de légumes farineux, de bouillon, de laitage; prendre préférablement à toute autre chose des fruits secs, des salades, des confitures; ne faire que deux repas par jour, et s'occuper tout de suite après; manger des pastilles aromatiques, et rejeter souvent sa salive.

Remède contre la grosseur du cou.

Les eaux de certaines villes, telles que Moulins, Clermont, etc., ont la propriété de grossir le devant du cou chez plusieurs personnes. La mauvaise habitude de porter les cols de fichus et de guimpes trop serrés y contribue beaucoup, et même produit à elle seule ce désagrément. Non-seulement toute la grace du cou se trouve effacée par ce renflement, mais encore, s'il augmente, il semble se rapprocher du *goître*, et inspire le même dégoût. Je suis certaine que l'on peut y remédier en portant, pendant la nuit, un collier bien épais de sel de cuisine renfermé dans du taffetas : ce collier ne doit pas être trop juste, car il pourrait augmenter l'indisposition.

Remède contre les cordes au cou.

Nous connaissons toutes, mesdames, cette dénomination vulgaire, qu'un médecin ne comprendrait pas : *les cordes au cou* sont les organes des articulations de la respiration, des gros muscles et de la voix devenus saillaus : alors la blancheur, la rondeur, la grace du cou sont perdues. Si ce défaut a la maigreur pour cause, il faut recourir au régime propre à engraisser : si (ce qui arrive le plus souvent) il provient de l'habitude défectueuse de trop élever la voix en parlant, de crier ; il faut s'abstenir de discours prolongés, d'éclats de voix, de chant, et frotter chaque soir le cou avec de l'huile d'olive légèrement parfumée. Si tout cela ne suffit pas, il sera bon de porter toujours des fichus montans.

Le cou se gonfle, les articulations se montrent dans les mouvemens passionnés, de la colère, par exemple ; les gestes fréquens du cou contribuent aussi à le *corder*. Mes lectrices voient ce qu'elles ont à faire.

Remède contre les défectuosités des oreilles.

Les oreilles, auxquelles on fait généralement peu d'attention en détaillant la beauté d'une femme, contribuent plus que l'on ne croit à l'agrément de l'ensemble. Des oreilles maigres, pâles et plates, des oreilles écartées de la tête, ou longues et pendantes défigurent une belle personne, sans que l'on puisse s'en rendre raison : nous allons remédier à cela.

Pour les oreilles plates, il faut éviter de serrer les cordons de ses bonnets sur les oreilles ; de plus, le soir, on doit relever le dessous de la conque avec un peu de coton ; le soin de les laver à l'extérieur, d'en oindre les bords d'huile fine en ranimera et développera la peau qui semble racornie.

Les oreilles écartées seront le soir rapprochées de la tête, et

fixées avec un large ruban ; chaque fois que l'on prendra un chapeau, on les effacera en passant la main dessus ; il sera bon de le faire aussi de temps en temps pendant le jour.

Les oreilles écartées nuisent principalement lorsqu'on est coiffée, parce qu'elles poussent ridiculement le chapeau en avant. Les oreilles longues et pendantes, au contraire, détruisent tout l'agrément de la coiffure en cheveux. Il faudra le soir, les enfermer dans un morceau de linge que l'on serrera légèrement, et relever après les côtés du bonnet.

Quand les oreilles exhalent une odeur fétide, il faut, chaque matin et soir, introduire dans l'intérieur, un cure-oreille enveloppé de batiste usée, en bien laver l'extérieur, et frotter le bord avec de l'eau de Cologne pure, ou étendue d'un peu d'eau. Il ne faut pas avoir recours à des parfums trop forts, de peur de fatiguer les nerfs.

Remède contre les défauts des sourcils.

Quand les sourcils sont d'un blond paille, il faut les couper de temps à autre, afin qu'ils brunissent en repoussant. Vous ne courez aucun risque, car l'absence de ce poil presque blanc, ne se fera pas remarquer.

Quand les sourcils ne vont qu'à moitié de l'arc de l'œil, il faut frotter de savon mouillé d'eau-de-vie, comme pour faire pousser les cheveux : s'ils sont trop clair-semés, la même pratique est nécessaire.

Ne sont-ils pas assez arqués, relevez-les en dirigeant le poil vers le haut du front : faites-le surtout, lorsqu'en vous peignant, vous passez un peu de pommade sur les sourcils.

Le plus grave défaut de ce bel arc est de se couvrir de pellicules farineuses, qui en font tomber les poils. Prenez une éponge, trempez-la dans de l'eau à laquelle vous aurez ajouté de l'essence de savon de toilette et de la teinture de benjoin ; pressez-la et lavez bien le sourcil, en ayant soin de fermer les

yeux, afin que la liqueur n'y pénètre pas. Frottez aussi, si vous l'aimez mieux, le sourcil avec une tablette de savon parfumée, humectée d'eau aromatisée de benjoin; essuyez-le et passez-y le doigt légèrement mouillé d'huile antique.

Moyen de calmer la rougeur et l'inflammation des paupières.

Vous aurez d'abord soin de la prévenir, en portant l'été un voile vert, et l'hiver en usant d'un écran de même couleur; car l'impression de la flamme est aussi contraire aux yeux qu'à la peau. Vous vous éclairerez d'une manière convenable; vous ne lirez pas de caractères très-fins; vous ne ferez point d'ouvrages vétilleux à la lumière, tels que broderie, points de dentelle, etc.; et surtout vous éviterez de travailler à quelque étoffe rouge ou noire. Si, malgré ces sages précautions, votre paupière rougit et s'enflamme, vous préparerez une légère infusion de mélilot, et vous vous en baignerez les yeux le soir avant de vous coucher. Cette herbe, d'une odeur forte, mais agréable, a la propriété d'adoucir également l'inflammation de l'intérieur de l'œil. Dès le lendemain, vous éprouverez du soulagement, et au bout de trois ou quatre jours, au plus tard, la guérison sera complète. Dans le cas contraire, l'inflammation tiendrait à une cause intérieure, et il deviendrait nécessaire de consulter un médecin.

Remède contre les petits corps étrangers qui s'introduisent dans l'œil. — L'affaiblissement de la vue. — La chute des cils. — Leur matière cireuse. — Et la petite gouttelette d'humeur blanchâtre qui se montre souvent dans le coin de l'œil.

La forme, la couleur, et surtout l'expression des yeux en font la principale beauté; mais sans l'agrément des accessoires, c'est-à-dire sans la pureté des paupières, la force, la longueur et l'éclat des cils, le plus bel œil sera extrêmement dé-

fectueux. J'insiste d'autant plus sur cela, que ce genre de beauté est tout-à-fait volontaire, puisqu'il dépend de l'hygiène et de la propreté.

1° Quand quelques légers corps étrangers se sont glissés dans l'œil, gardez-vous de le frotter, mais regardez long-temps à terre; ouvrez-le et fermez-le rapidement.

2° La vue est-elle momentanément affaiblie, baignez-les avec de l'eau froide, après-dîner et en vous couchant. Villich, médecin anglais, traduit par M. Itard, recommande de baigner de temps en temps la lèvre supérieure, à cause de son étroite liaison avec le nerf optique; il conseille également d'exposer les yeux, après-dîner, à la vapeur du café bouilli. Il préfère l'emploi de l'éponge mouillée, appliquée sur les yeux, aux bains d'yeux dans les cuillers ou les baignoires d'œil. On doit alors tenir la tête renversée, et pendant que l'éponge est sur les yeux, les ouvrir doucement, avec précaution; on les essuiera ensuite avec une batiste fine et bien blanche, sans frotter.

Après cela, il faut les garantir des rayons lumineux et de toute espèce d'effort.

Voici un remède excellent pour fortifier la vue:

Mêlez: Couperose blanche (sulfate de zinc), six grains, pour deux sous;

Iris de Florence en poudre, trente et un grains, *id.*

Jetez-les dans une demi-pinte d'eau de rivière, bouchez bien la bouteille, mettez-la dans un endroit frais, et servez-vous-en après vingt-quatre heures.

L'affaiblissement de la vue rougissant presque toujours les paupières, il sera bon aussi de les laver avec une éponge bien propre, humectée d'eau de mélilot. L'œil pourra demeurer fermé tandis qu'on appliquera l'éponge.

3° Lorsqu'un cil tombe par hasard, et qu'il reste dans un coin de l'œil, il faut que les personnes qui se trouvent auprès de vous l'enlèvent délicatement, parce qu'il pourrait s'intro-

duire dans l'intérieur de la pupille, et vous faire beaucoup souffrir. C'est la seule précaution à prendre, car cette chute-la n'est rien du tout, si le cil ne tombe qu'à peu près tous les quinze jours l'hiver, et tous les huit jours l'été. Il faut seulement éviter de vous frotter les yeux, car rien ne froisse et ne détache autant les cils.

La réparation de la chute totale des cils est impossible, et cette chute rend les yeux d'un aspect misérable et dégoûtant; prenons donc tous les soins possibles afin de la prévenir. Nous savons déjà que nous devons nous garder de frotter les yeux avec les poings; de plus, il sera très-utile de laver les cils avec un peu d'eau fraîche, pure ou aromatisée d'eau de Cologne ou d'eau-de-vie. Voici comment vous procéderez : vous fermerez bien l'œil, et vous passerez sur le bord la pointe d'une éponge mouillée du liquide adopté; vous releverez et baisserez alternativement les cils avec cette éponge, puis vous appliquerez dessus, le plus légèrement possible, un morceau de batiste légèrement chauffé : cette pratique les raffermit. Quelques personnes ont eu l'imprudence de frotter le bord des paupières dégarnies de cils, avec du savon, et ce savon, en s'introduisant dans l'œil, leur a causé des douleurs intolérables.

Ce sera une très-bonne habitude que de passer délicatement sur les cils, l'index, sur le bout duquel vous aurez étendu infiniment peu de pommade, ainsi que vous devez faire chaque matin pour les sourcils.

Si vos cils sont dépourvus de cette agréable ondulation qui les fait d'abord retomber vers la joue, et se redresser ensuite vers le front, vous pourrez, sans affectation, passer de temps à autre l'index couché, par-dessus ceux de la paupière supérieure, et, à la longue, ils se releveront.

Nous voici arrivées aux paupières cireuses; c'est là un des plus dégoûtans caractères de laideur et de malpropreté. Il vient ordinairement des maladies de l'œil, et alors les soins de la médecine sont indispensables; mais ceux d'une extrême propreté

ne le sont pas moins. Quand on est sujette à cette incommodité il faut non-seulement laver les cils soir et matin, et toutes les fois que l'on fait l'application des remèdes indiqués, mais encore regarder plusieurs fois pendant le jour, dans la glace, si de nouvelles parcelles cireuses ne se sont point formées, et les laver aussitôt, quand ce ne serait qu'en faisant tomber au-dessus des cils une goutte d'eau au bout du doigt. Le matin, en se réveillant, les paupières sont ordinairement collées ensemble; alors on doit bien se garder de faire aucun effort pour les détacher, et d'y porter les doigts, parce qu'indubitablement on ébranle, on casse les cils que la matière cireuse n'use déjà que trop.

Sans avoir les cils cireux, on les a quelquefois collés deux ou trois à la fois, sans liquide apparent.

Il ne faut point les décoller avec les doigts, ni négliger cette disposition; les petites lotions déjà indiquées vous en débarrasseront aisément.

Quant à la gouttelette d'humeur du coin de l'œil, on n'en fait jamais mention dans les conseils relatifs à la toilette, et cependant sa présence frappe désagréablement la vue. Si elle est renflée, elle inspire un certain dégoût. L'habitude de laver le coin de l'œil la prévient; toutefois il est des momens où sans aucune incommodité des yeux, elle se trouve plus fréquente : on peut alors de temps en temps porter très-légèrement le bout de l'index à l'angle lacrymal, et en détacher la gouttelette. Cette opération est bien simple, néanmoins je conseillerai de la faire lorsqu'on sera seule, autrement il sera convenable de remplacer l'index par son mouchoir. Le dégoût pour une femme est comme le soupçon, elle en doit redouter jusqu'à l'ombre.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE VII.

DE L'ORDRE ET DE LA PROPRETÉ QUI DOIVENT PRÉSIDER AUX SOINS DE LA TOILETTE.

J'ai trop bonne opinion de mes lectrices pour croire qu'elles trouveront ce chapitre minutieux et superflu. Sans doute la plupart des soins que j'y vais conseiller sont depuis long-temps des habitudes pour elles ; mais dans le grand nombre, il peut s'en trouver qu'elles ignorent ; en admettant la supposition du contraire, je ne craindrais pas encore de les fatiguer ; car l'ordre a un tel charme en lui-même, qu'elles se plairaient à lire ces réglemens, quoiqu'elles le pratiquassent chaque jour ; et du reste, quand il en serait autrement, elles m'approuveraient d'avoir inséré ces leçons en songeant combien elles peuvent être utiles. Dans tous les cas, ces instructions conviendront parfaitement à leurs femmes de chambre.

Quand vous venez de vous peigner, laver le visage, etc., il faut tout de suite vous occuper à nettoyer, et ranger tous les objets dont vous vous êtes servie ;

1° Lavez vos éponges en les plongeant dans de l'eau tiède, et les pressant bien dans les mains ; suspendez-les ensuite dans un coin non apparent du cabinet de toilette après un clou, au moyen d'un cordon que vous aurez passé à chacune d'elles :

comme, malgré ce lavage journalier, les éponges acquièrent une couleur noirâtre au bout d'un certain temps de service, il sera bon de les mettre tremper tous les mois pendant deux ou trois heures dans de l'eau de javelle étendue d'eau : il faudra ensuite les bien laver et presser dans de l'eau chaude, afin de bien chasser l'eau de javelle, qui pourrait nuire à la peau ; on peut aussi les savonner.

2° Occupez-vous de rendre nets vos peignes et brosses de tête. A cet effet, mettez sur vos genoux, ou sur la toilette, la cuvette dans laquelle vous vous lavez les mains, puis prenez un de vos peignes, et la petite brosse, et entrez à plusieurs reprises les crins de la brosse entre les dents du peigne : brossez fortement des deux côtés du peigne : il en sortira une poussière plus ou moins noirâtre et graisseuse qui tombera dans la cuvette que vous avez préalablement placée dans ce but. Plusieurs personnes nettoient les peignes au-dessus d'une serviette; mais cette serviette ne peut servir qu'à cela, et c'est multiplier sans nécessité les linges de toilette, au lieu que la cuvette s'essuie. Lorsque le peigne est bien nettoyé avec la brosse, il faut le frotter avec le morceau d'étoffe de laine dont je parlerai plus tard, afin de le conserver brillant comme s'il était neuf. Cela fait, passez à plusieurs reprises la brosse de tête sur une serviette, ou sur une éponge sèche; frottez-en le dos avec le chiffon de laine pour en entretenir le vernis, puis placez cette brosse sur la toilette en l'appuyant sur le dos, et plantez dedans votre peigne bien nettoyé ; plantez-le de manière qu'il ne dépasse pas le bout de la brosse, quitte à s'étendre au-delà des racines du côté de la poignée. Vous nettoierez tous vos peignes comme le premier, et les implanterez de cette façon dans la brosse, excepté le peigne fin en ivoire, parce que les racines de riz dont la brosse est formée seraient trop grosses pour ses dents, et les écarteraient désagréablement. Vous pourrez mettre ce peigne à part dans un petit sac de toile. Cette pratique d'enfoncer les peignes dans la brosse est très-bonne; elle les

empêche de tomber, de s'édenter, et contribue encore à les dégraisser; car les racines achèvent d'enlever la crasse que la brosse aurait pu laisser. Il faudra mettre les peignes courbes sur une brosse ronde, quoique, au besoin, ils pourraient très-bien se placer sur la brosse ordinaire.

La petite brosse avec laquelle vous nettoyez les peignes se salit bien vite, et tellement qu'au bout d'un certain temps la crasse graisseuse qu'elle enlève aux peignes, en colle les crins, en remplit les intervalles, et rend la brosse comme un morceau de bois : on peut l'empêcher de parvenir à ce point de saleté; mais ce n'est qu'en la nettoyant à son tour avec un peigne grossier de buis : à chaque fois qu'on peigne les crins, il faut les essuyer avec un linge; encore, malgré ces précautions, est-on obligé de temps en temps de démonter la brosse, et de la faire bouillir dans une forte dissolution de savon. Je dis qu'on démonte la brosse, parce qu'elle est, à cet effet, composée de deux parties, la petite poignée, et le plateau des crins. Ces deux parties sont jointes ensemble au moyen d'une vis, et l'on a seulement à tourner le petit plateau des crins à gauche pour le démonter : on peut alors le faire bouillir, le remettre en quelque sorte à neuf, puis le replacer après la poignée en tournant à droite.

Il ne vous reste plus qu'à frotter les flacons, verres, cure-dents, pinces de toilette, le couteau à faire les ongles; enfin, tous les objets de détail dont vous vous êtes servie; à mettre vos papillotes dans une boîte de carton pour les reprendre le soir jusqu'à ce qu'elles soient usées; à bien fermer les boîtes et les paquets qui contiennent les cosmétiques dont vous faites usage (1); à bien rassembler vos épingles noires, et les enfon-

(1) Il faut couvrir le pot de pommade ou le renverser sur le fond du tiroir pour que l'odeur ne s'évapore pas. En hiver, on doit avoir soin de le tenir dans un endroit chaud, parce que la pommade durcit,

cer dans leurs pelotes; à passer et repasser dans un linge les cordons noirs à lier les cheveux, afin qu'ils ne soient point graisseux; à plier, ou étendre pour leur ôter l'humidité, les serviettes, peignoirs, etc.; à bien ranger tout cela avec ordre dans la toilette, puis vous frotterez une ou deux fois la glace devant laquelle vous vous êtes occupée à vous coiffer, nettoyer vos dents, etc.; parce que, surtout si vous vous êtes servie d'une brosse à dents, vous aurez fait jaillir une petite pluie colorée, selon la poudre dans laquelle vous aurez mis le bout de la brosse; et quand bien même vous auriez, comme je le conseille fort, remplacé la brosse par l'éponge, la vapeur de l'haleine, de l'eau tiède, les particules de poussière grasse qui s'échappent en nettoyant les peignes, vous commandent de bien frotter l'intérieur de votre toilette. Si vous ne voulez pas prendre vous-même tous ces soins, chargez-en une femme de chambre; mais voyez-la agir; car dès que quelques-unes de ces petites précautions sont négligées, la malpropreté s'introduit, et la malpropreté est un crime en toilette.

Les vêtemens que vous quittez, ceux que vous prenez demandent aussi quelques indications. Nous parlerons plus tard de la manière dont il faut ranger et disposer chaque espèce de linge, de parure, ou d'habillemens pour les conserver longtemps propres et frais, pour les pouvoir choisir et raccommoder commodément : nous savons comment on peut les parfumer sans nuire en rien aux précautions hygiéniques.

Lorsque vous voulez vous habiller, commencez par sortir toutes les pièces d'habillement que vous devez mettre, disposez-les selon leur genre sur le lit, ou plutôt sur une ottomane; les jupes et la robe doivent être dépliées, étendues en drapant :

---

et qu'en la présentant plusieurs fois au feu pour l'amollir, on lui fait perdre sa fraîcheur. Il en est de même pour les huiles.

le manteau doit être placé de même : le schal, qui toujours est plié carrément dans l'armoire, afin que le pli diagonal qu'on lui donne pour le porter ne finisse pas par former un *clair* en biais, reçoit alors ce pli, et se drape sur l'un des coussins ou oreillers. Les bas se retournent à l'envers, les pieds en dedans de la jambe, et se posent l'un près de l'autre : les souliers se placent auprès avec une corne ; on étale le corset au milieu du meuble, à l'envers, et on rapproche les deux derrières, en sorte qu'il paraisse à l'endroit : le lacet doit être disposé en *pelote volante* auprès, c'est-à-dire en boucles l'une sur l'autre, comme plusieurs tricoteuses dévident leur coton : le fichu doit être étalé en large, à l'envers sur le meuble, pour ne point en chiffonner la collerette, ou les autres garnitures : la chemisette, étalée aussi en large comme le corset, doit être auprès : si la ceinture est à nœud, il faut en relever les coques, et la poser à plat sur le meuble ; si elle est à boucle métallique, il faut passer les tenans de la boucle dans la boutonnière, en prenant garde que les aiguillons ne lui tournent le dos, et l'étaler en la pliant en deux, et mettant le bout opposé à la boucle sur le meuble : le bonnet se pose du côté du derrière sur le meuble, en évitant que rien n'en affaisse les garnitures, et les nœuds de ruban : le mouchoir est sorti, ou plié en carré ouvert pour en montrer les coins, comme nous allons l'expliquer plus bas, ou déplié, et disposé comme un cône à tuyaux, que le mouchoir soit brodé ou non ; je préfère cette dernière façon, comme beaucoup moins prétentieuse. Le sac se met près du mouchoir ; il est inutile de dire comment, s'il est simple et non garni ; s'il est enjolivé de ruches, de nœuds, de dents ; s'il doit présenter des bouillons, il vaut mieux le suspendre après la poignée de la croisée, ou au coin d'une chaise, après avoir délicatement relevé ces ornemens. Quant aux gants, vous les soufflez s'ils sont neufs, et en détirez les doigts, s'ils ont été déjà portés. Le chapeau, sorti le dernier de son carton, doit être posé sur un champignon de bois, qui ne sert qu'à cela : en appuyant les

chapeaux sur la forme, ou la passe, on les déforme, on en froisse les ruches ou les autres embellissemens : il convient même de les prendre délicatement par une coque ou un bout de ruban quelconque pour les enlever du carton ou du champignon : s'ils doivent avoir un voile attaché au bas de la forme, il faut le mettre avant de se coiffer du chapeau : si le voile n'a point de coulisses, vous le jetterez sur le chapeau quand il sera sur votre tête. Les bijoux doivent rester dans leur boîte, où on les prendra à mesure qu'on en aura besoin.

On dispose, ou l'on fait ainsi disposer les parties de l'habillement quand on s'habille pour se parer : à l'ordinaire, il faut moins de soins, mais toujours agir à peu près de la même manière, car si les objets ne sont pas préparés convenablement selon leur nature et l'ordre dans lequel on les revêt, on court risque de les froisser, de les égarer l'un dans l'autre, ce qui leur ôte beaucoup de fraîcheur, et vous cause beaucoup d'impatience et de perte de temps.

A mesure que vous ôtez vos vêtemens, il faut d'abord les étendre sur la causeuse, le lit ou les fauteuils : vous vous occuperez ensuite de les replier et les replacer dans les armoires et commodes, comme nous l'expliquerons plus tard : si vous devez reprendre ces vètemens le lendemain, mettez-les en presse les uns sur les autres sur la partie empaillée d'une chaise : voici comment : les jupes pliées en quatre; la robe pliée de même, à moins qu'elle ne soit garnie de volans, de rouleaux, ou de toute autre garniture empesée ou saillante, car alors il faut l'étendre en la drapant, sur le dos d'un fauteuil; le schal, plié d'après sa grandeur, en deux ou en quatre, en le laissant replié diagonalement comme il se trouve; le fichu suspendu, à moins qu'il ne soit une pointe de linon ou d'organdi; le corset roulé, avec le lacet auprès en pelote volante, ou à nœuds volans formant de longues boucles; la ceinture pliée ou roulée; les bas pliés en deux l'un sur l'autre; les jarretières posées sur les bas; les souliers placés à terre au bord de la chaise, l'un

près de l'autre, les cordons rassemblés dedans, afin qu'ils ne s'embarrassent point dans les pieds en traînant. De cette façon, vous prévenez tous les accidens qui détériorent les effets; vos vêtemens se présentent avec ordre sous la main, et votre chambre, quoique alors différemment rangée, l'est aussi proprement de nuit que de jour.

Vos vêtemens de nuit doivent être disposés dans le même ordre. La camisole pliée en quatre, avec les manches repliées sur elles-mêmes, ou bien la chemise de nuit de la même façon; puis le bonnet de nuit et le serre-tête ou bandeau pliés transversalement, posés sur la camisole. Si la saison, l'habitude ou quelque indisposition vous font mettre la nuit un fichu double en mousseline sur votre camisole ou votre chemise de nuit, ce fichu doit être plié carrément, et posé avant les bonnets; il vaut mieux prendre la peine de le plier et déplier soir et matin que de le laisser avec le pli diagonal, parce que ce biais replié ainsi continuellement ne tarderait pas à produire un *clair*, et le clair à se déchirer.

Il sera bon d'avoir auprès de vos vêtemens de nuit, mais dans un endroit séparé, un linge carré, comme un mouchoir, ou un petit essuie-main, avec lequel vous vous essuierez les pieds le soir : cette pratique est surtout indispensable pour les personnes qui transpirent aux pieds. Cet essuie-pied doit être renouvelé souvent.

Bien que vos vêtemens de jour soient pliés et rangés bien en ordre le soir, il sera bon de leur faire subir une nouvelle préparation le matin; il faudra déplier et secouer, à la fenêtre ouverte, la robe et les jupons pour en chasser la poussière; s'ils sont en mérinos ou autre étoffe de laine, il faut les vergeter; s'ils ont quelques faux plis, il faut les repasser; on pourra cependant se contenter d'étendre les jupons sur une table, de passer, repasser la main sur le faux pli, et de mettre quelque chose de lourd dessus, comme un gros livre; en même temps on regarde si ces vêtemens ont quelques taches, et on les enlève tout de

suite, selon les procédés ordinaires (1). On examine aussi s'il n'y aurait pas quelques points à faire aux agrafes, cordons, garnitures, toutes choses qui ont souvent besoin d'être réparées, et on y procède à l'instant; on examine aussi si le fichu et le bonnet ne sont point froissés, car si peu que les tuyaux des garnitures soient dérangés, il faut les regaufrer. Au reste, les dames propres et élégantes sont dans l'habitude de faire repasser et gaufrer leurs robes (celles de soie et de laine exceptées), leurs fichus, leurs bonnets, toutes les fois qu'elles les remettent.

Il faut secouer les bas et les frapper à plusieurs reprises en les rassemblant dans la main pour mieux en ôter la poussière. Il est inutile de prendre cette peine l'été, où l'on doit changer de bas chaque jour; mais l'automne et l'hiver elle est indispensable. Les personnes qui peuvent porter les bas deux jours l'été, ne doivent pas manquer, le second jour, de les nettoyer ainsi que je viens de l'expliquer.

Les souliers exigent des soins particuliers. Il faut les brosser tous les matins, lors même que vous ne seriez point sortie la veille; le dessous de la semelle doit être râclé avec un couteau, pour enlever les saletés qui s'y attachent toujours plus ou moins. De temps en temps, il sera convenable d'examiner si les cordons et la bordure du soulier, principalement celle du derrière du talon et des coins du dessus de pied sont en bon état; au cas contraire, vous vous occuperiez à les renouveler (2). La semelle volante qui se trouve dans l'intérieur du soulier, demande

---

(1) Voyez *Manuel des Demoiselles*, *Manuel d'Économie domestique*, *Manuel du Teinturier-Dégraisseur*.

(2) Tous ces conseils regardent principalement les femmes de chambre, mais je les adresse aux dames afin qu'elles les leur fassent suivre. *Voyez*, pour la réparation des souliers, le *Manuel d'Économie domestique*.

également votre attention ; quand elle est jaunie et presque racornie, il faut l'enlever et la remplacer par une semelle de peau blanche : la peau des bras de vos gants longs, qui est encore toute propre quand les doigts en sont salis, et qui n'est presque d'aucun usage, servira bien à celui-ci. Il faudra faire tenir cette nouvelle semelle dans le soulier au moyen d'une colle légère, dont on mettra très-peu au fond du soulier. Si vous transpirez beaucoup des pieds, il sera nécessaire de changer souvent cette semelle.

Il faudra ensuite examiner si les tampons de votre corset ne sont point imbibés de sueur, si la poche cousue immédiatement sur le busc n'est ni rouillée ni déchirée, et songer à les réparer s'il y a lieu. Cet examen peut ne se faire que tous les quinze jours environ, selon la saison et la force de votre transpiration (1).

Je crois avoir passé en revue, dans cette seconde préparation des vêtemens de jour, tout ce qui peut les concerner. Quant aux vêtemens du matin, que vous prenez en vous levant, ils ont dû être placés la veille sur une chaise auprès de votre lit, quand on a fait votre couverture : quoique communs, ils doivent être propres ; il a fallu les mettre bien pliés ; quand, après vous être peignée, vous les poserez pour vous habiller, vous aurez soin qu'ils soient secoués à la fenêtre et pliés de nouveau, à moins que vous ne préfériez les suspendre dans un petit cabinet, après des porte-manteau. Cela dépend des localités.

Par la même raison qu'il faut prendre des précautions hygiéniques pour éviter de faire des remèdes, vous ferez bien d'avoir l'habitude de nettoyer, entretenir ainsi journellement vos effets, linge, bijoux, afin de prévenir les grands raccommodages, net-

---

(1) En cousant, en brodant, on se couvre de petits bouts de fil, qui demeurent, surtout si l'on est vêtue d'étoffes de laine ou de soie. Il faudra les ôter exactement.

toyages et réparations. Ainsi, en brossant chaque jour vos robes de mérinos, vous n'avez pas besoin de les faire battre; en enlevant tout de suite les taches de dessus vos vêtemens, vous évitez d'employer des moyens compliqués, tels que le soufrage, les acides, l'essence de térébenthine, etc.; car le simple savonnage suffit ordinairement pour effacer les taches récentes. Vous prévenez l'altération que ces moyens ou ces substances font toujours plus ou moins subir aux étoffes, et vous épargnez en même temps le salaire du dégraisseur. En faisant une reprise au moindre trou, au plus léger *clair* de votre linge, vous retardez considérablement la nécessité d'y mettre des morceaux, ou plutôt d'en faire des morceaux. Enfin, en frottant fréquemment vos bijoux, vous vous épargnez également l'ennui de les nettoyer avec du savon ou divers autres ingrédiens qui les détériorent toujours un peu; vous n'avez d'autre chose à faire que de bien essuyer et ressuyer vos bijoux avec un morceau de peau blanche fine et propre (celle du bras de vos gants longs quand ils ne servent plus); si vous voulez les rendre très-brillans, frottez-les de temps en temps avec du papier brûlé.

Les bijoux d'acier se conservent de même : il faudra avoir soin, pour en prévenir la rouille, de frotter votre boucle, vos bracelets, votre chaîne, surtout le fermoir de votre sac, quand vous serez sortie par un temps humide ou pluvieux. Si, malgré cette précaution, ces objets ont quelques taches de rouille, vous les ferez disparaître soit en les passant dans un morceau de papier lucidonique, soit en les frottant avec une petite bouillie d'huile d'olive et de suie.

Chaque fois que vous quitterez votre montre, il faudra la suspendre après le crochet doré qui doit se trouver au coin de la cheminée, où il remplace les porte-montre. Toutefois, comme il arrive souvent que la montre tourne, et que la verrine peut frapper contre le mur, il sera bon d'avoir ces petits supports inventés récemment pour recevoir les montres. Ces supports sont des espèces de boîtes en bois délicat, qui ont à peu près la forme

d'un tout petit *prie-dieu*. A la partie supérieure, et du côté carré, se trouve un petit creux arrondi, doublé de velours, pour recevoir la montre, et la préserver de toute atteinte.

Les précautions à prendre pour l'entretien des chapeaux se bornent à peu de chose. Si le vent, ou quelque choc ou pression en a froissé les ornemens et les fleurs, il faut relever légèrement les uns et les autres, en les prenant délicatement avec le bout des doigts, mais les dernières exigent un peu plus de détails ; il faut (s'il y a lieu) en resserrer les pétales, en rassemblant d'abord la fleur sous la paume de la main, que l'on relève en l'arrondissant ; de cette manière, on rapproche les pétales écartés, et dès que la main est ôtée, on souffle légèrement sur la fleur, qui reprend sa forme gracieuse. Si quelques pétales refusaient de se redresser, il sera bon de les prendre avec une petite pince de fleuriste, ou même avec la pince de toilette, et les rapprocher des autres, en mettant au besoin infiniment peu de colle ou d'empois au point de l'insertion du pétale. C'est le procédé dont se servent les fleuristes pour achever de donner de la grace aux fleurs, ou pour les redresser en cas d'accident. Si les feuilles sont décollées, il suffira d'appliquer sur le bas de la feuille, au milieu, un peu de colle, à son défaut, un morceau de pain à cacheter, blanc ou vert, et de presser délicatement cette feuille sur son pécondule. J'ai vu des fleuristes les raccommoder ainsi. Je parlerai plus tard de la manière de soigner et rafraîchir les fleurs artificielles : nous ne les considérons maintenant que comme ornemens de chapeau. Quant aux plumes, qu'elles paraissent ou non mouillées, il faut absolument, lorsque vous venez de sortir par la pluie ou le brouillard, les approcher le plus près possible du feu (la chaleur d'une colonne ou tuyau de poêle est préférable, en ce qu'on ne risque pas de brûler les plumes) afin d'en faire évaporer l'humidité ; à mesure qu'elles chaufferont, vous les verrez se redresser et développer leurs petites barbes. Grace à cette précaution, vous serez très-rarement obligée de faire *friser* vos plumes, opération qui les casse,

et qui, pendant plusieurs jours, leur donne un air raide et commun.

Si les schals (surtout de barège), les voiles, ont essuyé la pluie ou seulement l'humidité, il faudra, lorsqu'ils seront secs, les repasser sous un papier non collé. Si vous négligiez ce léger soin, ils paraîtraient froissés et ternis.

Lorsque les gants sont humectés, soit par la sueur, soit par l'humidité, il faut bien se garder de les rouler comme à l'ordinaire, mais au contraire bien les étendre, et passer même dans chaque doigt un fer à gaufrer médiocrement chaud, afin de n'en pas altérer les couleurs ni faire rider la peau. On fera bien d'attendre qu'ils soient à demi séchés. On nettoie fort bien les gants non glacés en les frottant avec de la mie de pain rassis, comme les dessins, puis en les refrottant avec un linge bien blanc. Ce nettoyage réussit à peu près de même pour les gants glacés, mais pas tout-à-fait aussi bien.

Occupons-nous maintenant de la manière de ranger le plus convenablement, et de préserver de toute altération les diverses espèces de linge, vêtemens, parures, qui composent une garde-robe soignée. La plupart de mes indications, pour plier le linge, semblent regarder seulement les blanchisseuses, mais il est toujours bon de connaître les meilleurs moyens de tenir tout en ordre, et de n'être pas embarrassée pour remettre les objets en place, lorsqu'on les a dépliés pour les raccommoder.

Manière de plier et de ranger les chemises de jour. — On les plie d'abord longitudinalement en deux, puis on en replie en même temps les pointes et les manches, et on replie en deux de nouveau. Ainsi pliée en long, la chemise se replie transversalement, de manière à porter l'ourlet du bas sur les épaulettes, et finit par être encore repliée en deux. Ainsi une chemise est pliée en quatre en tout sens. Les chemises de nuit se plient longitudinalement en six, en mettant les manches entre les plis; transversalement elles ont quatre plis. On met

sous le dernier le col plié en quatre, quand il est rabattant : s'il monte, on le fait dépasser les parties repliées.

Les camisoles. — Leur manière est compliquée. On plie le derrière longitudinalement à moitié, et on le passe entre les deux devans, de telle sorte que sa moitié se trouve au niveau de leurs bords ; cette manœuvre redouble exactement la camisole, en mettant toutes ses parties les unes sur les autres. Les manches placées l'une sur l'autre, se redoublent alors en trois parties à peu près égales, en commençant par le bas ; on replie ensuite la camisole longitudinalement, en portant les dessous de bras sur les devans, et on les applique sur la camisole de manière qu'à partir du col, où touchent leurs replis, elles ne s'étendent pas au-delà de la moitié transversale de la camisole ; qu'il soit rabattant ou montant, le col plié en quatre parties s'il est large, en deux s'il est étroit, se rabat sur les manches, et la seconde moitié transversale de la camisole recouvre le tout, ce qui donne un carré parfait.

Les jupons. — On plie d'abord le devant dans toute sa longueur, d'une largeur de sept à huit pouces environ, un peu avant le point où le biais commence par le haut ; on passe ensuite les pointes sous ce pli, de telle façon que le biais n'en paraisse plus ; puis on replie le lé du derrière en deux, ou trois selon sa largeur, de sorte qu'il soit parallèle au devant replié. Cela fait on replie transversalement le jupon en trois, du côté du devant, et en commençant par le haut, afin de rassembler les cordons, et de cacher les plissemens de la ceinture au milieu de ce pli transversal ; le jupon, dont on ne voit que le derrière, présente en cet état un carré allongé.

Les mouchoirs. — On les plie ordinairement le plus simplement du monde. C'est un morceau carré plié en quatre dans tous les sens ; mais il y a un nouveau soin à prendre quand le mouchoir est brodé, et qu'on veut en faire paraître les coins. Quand le mouchoir est plié en quatre dans un sens, on l'étend transversalement sur la table, et on replie à gauche la moitié

transversale, en trois parties appliquées l'une sur l'autre, de manière que cela donne à gauche, en dehors trois plis, et en dedans deux plis, et la partie des coins; la même manœuvre se répète à droite. De cette façon les coins se trouvent rapprochés, mais pas encore assez étalés ; aussi voici le moyen qu'emploient les lingères pour disposer leurs mouchoirs brodés. Quand le mouchoir est plié d'abord en quatre longitudinalement, elles rabattent sur le bord opposé du pli celles des lisières qui se trouvent en dessus, puis elles disposent le mouchoir comme je viens de l'expliquer : il en résulte que les quatre coins brodés composent un carré formé de quatre carrés égaux et enjolivés de broderie. On replie ensuite, si l'on veut, le mouchoir sur lui-même, et il semble alors plié comme tout autre mouchoir. On replie aussi de cette façon les mouchoirs en batiste imprimée.

Les robes. — La forme de garniture des robes, et la nature de l'étoffe déterminent la manière de les ranger et replier. Si les garnitures sont saillantes, si l'étoffe en est gommée, il faut les suspendre dans une armoire en garde-robe, en passant l'une et l'autre manche dans une espèce de bâton carré, long d'un pied trois pouces environ, arrondi par les bouts, et suspendu par le milieu, au moyen d'un crochet de fer, après une forte tringle de fer ou de bois, qui va transversalement d'un bout à l'autre de l'armoire. Les robes qui pendent après ces *porte-manteau* (ainsi se nomment ces instrumens), ne doivent pas être trop rapprochées, afin que les garnitures puissent s'étaler librement, et que les jupes drapent sans être comprimées. Ce moyen est fort bon, non-seulement pour conserver les garnitures inférieures, mais encore celles des manches et du corsage, s'il y a lieu. Quand les robes ont des garnitures plates, comme entre-deux, plis, bandes de biais, ganses, etc., on peut les ranger dans une commode, en les pliant à la manière des jupons, toutefois avec cette petite différence : quand la jupe en est repliée longitudinalement, on

place un derrière du corsage, au milieu du devant, à la façon des camisoles, et l'autre derrière se trouve entre les deux manches; alors on plie la jupe en deux, et l'on rabat le corsage sur le haut du lé de derrière, en écartant bien les plis que forme ce lé. Par ce procédé, on ne voit plus que le devant du corsage, lequel est bientôt caché en partie par les manches que l'on ramène dessus, en les attachant quelquefois l'une à l'autre avec un camion, comme le font les blanchisseuses de fin, et les repliant en deux si elles sont longues. La robe est en quelque sorte pliée en trois, puisque le corsage renversé fait la troisième partie. Plusieurs personnes la plient en deux, en comptant le corsage, qu'au lieu de renverser sur le haut du derrière, elles étalent, ainsi que les manches, sur le bas de ce lé. Cette méthode a cela de préférable, qu'on est plus assurée d'éviter les faux plis, mais aussi il faut plus d'espace. On peut, il est vrai, l'épargner, en plaçant dans un même tiroir le bas d'une robe sous le haut d'une autre.

Les fichus à collerettes, les bonnets empesés et gaufrés. — On les range ordinairement à plat, dans le tiroir du haut de la commode, qui est moins profond que les autres, ou dans des cartons plats. Les premiers veulent que les deux parties du devant, voisines du bras, soient repliées à plat, sur le derrière, quand le col est montant : lorsque le col rabat, les fichus sont pliés en deux si le col est garni, ou même en quatre s'il ne l'est pas, mais toujours longitudinalement. Les seconds sont pliés de manière que le derrière semble collé sous le devant, car les deux mentonnières paraissent à la fois. On pourrait, si l'on peut s'exprimer ainsi, appeler cela *plier de face,* comme on pourrait dire, *plier de profil,* quand le bonnet, doublé de côté, ne présente qu'une seule mentonnière. Cela dépend de la façon; ce qui m'importe d'expliquer, c'est comment l'on pourrait remplacer les nombreux et embarrassans cartons que ces objets exigent. Comme on n'en peut placer qu'un seul rang dans chaque carton ou tiroir, et qu'ils ne doivent pas être

pressés, on sent combien il faut d'espace. On pourrait éviter de multiplier les cartons, en se servant habituellement de ces caisses remplies de rubans de fil tendus et croisés, qui forment plusieurs étages, sur chacun desquels on place les collerettes et bonnets pour les faire voyager. Chaque étage, soutenu par de petits liteaux adaptés aux parois de la caisse (1), s'enlève facilement au moyen d'une boucle de ruban de fil placée aux deux bouts de l'étage. Comme il ne s'agit point d'emballer les fichus, et que ces caisses sont d'un prix élevé, on peut aisément faire disposer des rubans de fil de cette manière, dans un grand carton à mettre deux chapeaux. Les bonnets de nuit se plient transversalement en deux, en relevant les mentonnières, et cachant les cordons entre les plis.

Les schals, ainsi que je l'ai dit au commencement de ce chapitre, se plient toujours carrément, quelle que soit leur dimension. On peut et l'on doit suspendre les cachemires aux porte-manteau.

Les bas, placés l'un sur l'autre, se roulent comme chacun sait; aussi ne dirai-je rien sur cet article : seulement je ferai observer que les bas roulés ayant deux faces différentes, la partie du repli et celle des bords, il faut profiter de cette disposition pour reconnaître les bas raccommodés et prêts à mettre, d'avec ceux qui ne le sont pas. Tous les bas en bon état doivent être tournés le bord en haut, et les bas à raccommoder doivent être au contraire appuyés sur le bord, et présenter le repli. Par là, quand on s'habille, on évite de déplier plusieurs paires de bas avant d'en trouver une toute prête, et lorsqu'on veut les raccommoder, on voit d'un coup d'œil ceux qu'il faut choisir.

---

(1) Beaucoup de ces caisses ont les rubans croisés à demeure, c'est-à-dire sans que l'étage soit mobile; on place alors les collerettes longitudinalement, ce qui n'est pas commode.

Mettez aussi un petit cordon ou ganse long d'environ trois pouces, au bord de chaque bas, auprès du point de couture. Le but de cette mesure est de les attacher ensemble pour les faire blanchir, et de les préserver ainsi des coups de ciseaux et des déchirures que les blanchisseuses leur prodiguent en les décousant. (*Voyez*, à ce sujet, *Manuel d'Économie domestique*, chapitre des *raccommodages à l'aiguille.*)

Quant aux souliers, je n'ai rien à conseiller, si ce n'est d'avoir chez soi plusieurs de ces *formes* en bois dont se servent les cordonniers, afin de les entrer dans l'intérieur des souliers quand l'usage ou l'eau les auront déformés. On appelle cela *passer à la forme.* C'est encore le moyen d'agrandir les souliers trop étroits et de les empêcher de blesser.

Passons à présent aux accessoires de la toilette. Les *ceintures* nous arrêtent d'abord. Si elles sont *à coques*, il sera bon de les suspendre avec une épingle par le bout d'une des coques; et, pour cela, vous ferez bien d'étendre quelques rubans de fil en croix d'une paroi d'un carton à l'autre : c'est après ces rubans que vous attacherez l'épingle : de cette manière, les bouts de la ceinture ne se froisseront pas, et les coques gonfleront convenablement. Si la ceinture est simplement un morceau de ruban, il faudra la rouler sur un de ces petits rouleaux de bois, ou de ces bandes de carton repliées en ovale, sur lesquels les merciers et marchands de rubans les placent ordinairement. Au reste, pour cela comme pour tout autre objet, il faut, autant qu'il se peut, prendre les habitudes des marchands et des ouvriers. D'après ce principe, je conseille aussi à mes lectrices de suspendre les fleurs qu'elles mettent dans leurs cheveux, comme les fleuristes suspendent leurs bouquets, ou les parties de ces bouquets à mesure qu'ils les terminent : ils font un petit crochet au bout de la tige, et l'accrochent après une ficelle tendue transversalement sur la table où ils travaillent; ils agissent ainsi pour empêcher que les fleurs ne se trouvent en contact avec un objet quelconque, et même ils mettent assez d'intervalle entre

les fleurs voisines pour qu'elles ne se puissent toucher. L'expérience prouve qu'ils ont raison; car les guirlandes et les bouquets se fanent souvent plus dans les cartons qu'en servant plusieurs fois. Vous ferez donc très-bien de tendre de ficelles, ou de ganses rondes, un moyen carton de chapeau, et d'y suspendre vos fleurs comme le font les fleuristes : cette méthode aura encore un avantage. Ces bouquets ainsi accrochés ont les fleurs tournées vers le fond du carton, et les papiers, linges ou gazes que vous mettez sous le couvercle du carton, pour empêcher la poussière d'y pénétrer, ne changeront ni ne pourront froisser les parties délicates des fleurs. Les guirlandes se suspendent également par un des bouts; les plumes, une à une ou en faisceau, doivent de même s'accrocher.

Les *ombrelles* et *parapluies* doivent être bien fermés, avec les plis entuilés diagonalement les uns sur les autres, sans qu'il y ait aucun faux pli. Si ces objets sont porteurs d'un anneau métallique, dispensez-vous de le passer; car cet anneau couperait, ou du moins serrerait le taffetas en pure perte; le fourreau ou poche allongée dans laquelle vous devez toujours entrer le parapluie quand vous ne vous en servez pas, en retiendra assez les plis. Il faudra toujours étendre et faire sécher le parapluie promptement pour que l'humidité n'use pas rapidement le taffetas. Maintenez-le aussi propre et brillant, en nettoyant la tige, le pied, les extrémités métalliques des baleines avec du tripoli mêlé d'un peu d'essence de térébenthine, si ces parties sont en cuivre jaune; et avec du blanc d'Espagne délayé avec un peu de vinaigre étendu d'eau, si elles sont en cuivre blanchi.

Les *éventails* doivent être serrés bien régulièrement et rangés dans leur boîte. Dès que vous vous apercevrez que quelque point de ces délicats instrumens vient à manquer, vous le recollerez tout de suite à l'aide d'une barbe de plume trempée dans du blanc d'œuf ou dans une légère dissolution de gomme arabique.

Ce chapitre tout entier de détails minutieux, mais très-utiles,

en offrira encore plusieurs. J'y recommanderai encore les précautions à prendre pour empêcher la poussière de pénétrer sur tous les objets dont je viens de parler. Ce n'est pas assez d'avoir des armoires bien closes , des tiroirs , des cartons qui ferment exactement ; la poussière est si subtile qu'elle trouve toujours le moyen de s'y glisser : cela est si vrai , qu'en ouvrant au bout de plusieurs jours les tiroirs bien fermés d'un chiffonnier , ou de tout autre meuble , on voit que le bord intérieur en est blanchi par une légère couche de poussière. Cette poussière ne s'arrête certainement pas là ; aussi est-il nécessaire que vous étendiez sur les objets contenus dans les tiroirs , ou une serviette , ou mieux encore de grands papiers non collés comme plus propres à retenir la poussière. Dans les cartons qui ferment beaucoup moins bien que les meubles, il est convenable de mettre à la fois du linge et du papier , et même beaucoup de personnes mettent plusieurs morceaux de l'un et de l'autre; c'est, selon moi , une précaution superflue. Voici comment j'agis en pareil cas : je pose un papier de soie immédiatement sur les chapeaux, fichus , etc. ; puis j'étale un linge sur le bord du carton ; je le ferme bien et le recouvre d'une étoffe grossière. On peut aussi placer sur le papier de soie les voiles de gaze fanée , ou des morceaux de crêpe ; enfin , toutes les choses d'étoffes légères qui ne se blanchissent pas.

Les robes suspendues aux porte-manteau réclament des précautions semblables. Collez ensemble plusieurs feuilles de papier , et étendez-les sur les manches des robes : cette partie est la plus exposée, parce que les bouts du porte-manteau la relèvent et la rapprochent des portes de l'armoire. Après cela , placez une tringle de fer à l'intérieur , le plus près possible du haut de l'armoire et près des portes; passez-y ensuite un rideau de toute la largeur et de toute la longueur de l'armoire. Il faudra arrêter ce rideau à gauche , afin qu'en l'ouvrant et le fermant à droite il ne vienne pas tout entier à la main : il doit cacher entièrement les robes et fermer complètement l'armoire ;

ce rideau arrêtera si bien l'action de la poussière, et s'en chargera tellement, qu'au bout de quelque temps il sera extrêmement sali. Il ne faut pas attendre, pour le renouveler, qu'il le soit autant; parce qu'en le tirant, pour prendre les vêtemens qu'il protége, on secouerait la poussière sur ces vêtemens.

Il faut ranger en piles, dans les armoires ou commodes, le linge selon chaque espèce, et l'assortir ou trier; c'est-à-dire placer les pièces des vêtemens selon leurs rapports; par exemple, les camisoles auprès des chemises, les jupons près des camisoles, ainsi de suite. Il est bon de séparer chaque douzaine par un ruban de couleur que l'on suspend sur le douzième objet; ou bien, on commence par mettre la première douzaine de chemises du côté où ce vêtement se replie sur lui-même; et, à la seconde douzaine, on met la chemise du côté où l'ourlet se trouve réuni avec le tour-de-gorge et les épaulettes : les camisoles, les jupons, et toute autre chose, se disposent aussi de cette façon; mais il me semble qu'il vaut mieux réserver cette sorte de placement pour reconnaître le linge à raccommoder, ou celui qui vient immédiatement du blanchissage, et qui devra servir plus tard. Ces habitudes sont très-utiles pour conserver parmi votre linge l'ordre, qui sans elles serait bientôt interverti.

Moyennant les papiers et le rideau dont vous garnissez vos commodes et vos armoires, vous pouvez, sans inconvénient, avoir beaucoup de linge blanchi à la fois. Mais il n'en est pas de même pour les objets empesés : l'empois les coupe. Il ne faut pas cependant laisser vos bonnets et fichus dans la crasse, qui les use et les jaunit à l'excès. Prenez un moyen terme; ne faites blanchir de fichus qu'à mesure que vous voudrez vous en servir, et *échangez* ceux qui sont salis, pour attendre sans nul risque que leur tour arrive d'être blanchis. *Échanger* du linge, c'est le faire tremper quelque temps à l'eau simple, le frotter un peu et le mettre sécher. Cette facile opération emporte les saletés avant que le tissu n'en soit fortement imprégné,

en arrête les progrès et prépare les voies au plus beau blanchissage.

L'échangeage prévient également l'embarras où l'on se trouve pendant l'hiver relativement aux robes d'été ; car, si on les fait blanchir, quoiqu'elles soient parfaitement rangées et recouvertes, elles prennent ce qu'on nomme un *œil jaune*, et souvent il faut les faire reblanchir au printemps sans les avoir portées. Si on ne les blanchit pas, la crasse les jaunit bien autrement et les use encore davantage. En les échangeant, comme je viens de le dire, on n'a rien à redouter; de plus, ces robes échangées laissent la place libre à vos autres effets ; car on peut les plier et les mettre en paquets dans un coin de l'armoire.

Au surplus, cette habitude d'échanger doit s'étendre à tout votre linge, si vous ne le donnez pas souvent à la blanchisseuse, ou si vous faites la lessive chez vous : si le linge jaunit ordinairement avec le temps, c'est qu'on néglige une précaution si salutaire. Ainsi que je l'ai dit, en parlant des fichus, rien n'arrête mieux les progrès de la crasse et ne la détache du tissu. Par cette raison, on est dispensée de faire la lessive très-forte ou de frotter fortement le linge en le savonnant, toutes choses qui en brisent les fils. Ayez donc soin, à mesure que vous quitterez les pièces de votre linge, de le faire passer dans de l'eau froide en été et dans de l'eau tiède en hiver; qu'il soit un peu rincé, puis étendu dans le grenier. Il sera bon, pour trouver le linge tout tiré quand on voudra le livrer au blanchissage, d'en mettre toutes les pièces semblables séparément. (*Voyez* le *Manuel d'Économie domestique*, article *Buanderie.*)

CHAPITRE IX.

L'ART DE SE COIFFER, LACER, HABILLER ET CHAUSSER AGRÉABLEMENT.

Les dames dont les facultés pécuniaires ne leur permettent pas d'avoir journellement un coiffeur, ou seulement une femme de chambre pour arranger les cheveux, forment la classe la plus nombreuse, et quand je n'écrirais l'art de se coiffer que pour elles seules, il aurait encore beaucoup d'utilité; mais il pourra servir aussi aux personnes opulentes. On va passer quelque temps à la campagne chez quelques amis, sans pouvoir amener sa soubrette : un jour de grande réunion, le coiffeur manque de parole, la femme de chambre est fort occupée; au lieu d'attendre, de s'impatienter, d'arriver trop tard au lieu de l'assemblée, on prend son parti; on se coiffe soi-même, et l'on jouit d'y réussir.

En parlant de la conservation des cheveux, j'ai déjà dit qu'il faut éviter d'en passer les boucles au fer : j'en réitère la défense; mais pour pouvoir m'obéir, il faut disposer ses boucles de manière qu'elles frisent aisément et long-temps; pour cela il est nécessaire que les cheveux soient taillés et papillotés convenablement.

A trois pouces environ du front, on partage la chevelure d'une oreille à l'autre. On suit une ligne droite, et l'on rejette derrière la tête, ou devant la figure, tous les cheveux qui dépassent cette ligne ou raie transversale. Ensuite, on trace une nouvelle raie à moitié de celle-ci : cette raie longitudinale se trouve au milieu du front : quelques personnes la placent de

côté; je ne conseille pas de les imiter, car cela est moins élégant que prétentieux. On taille ensuite les cheveux ainsi partagés sur le devant : comme ils seront raccourcis par la frisure, il faut les couper assez longs pour que, non frisés, ils atteignent la moitié de la joue : on sent, du reste, que cette mesure est approximative, et que les cheveux qui tombent du milieu du front, comme ceux qui sont auprès de l'oreille, n'y arrivent pas justement. De plus, ils ne sont pas tous égaux; les boucles devant être placées à deux rangs, le rang supérieur auprès de la raie veut que les cheveux soient un peu plus courts, afin que les boucles ne se confondent pas avec celles du rang inférieur, mais cette différence est très-peu sensible : elle tient spécialement à la manière de mettre les papillotes et de friser.

On ne coupe pas tout simplement ces cheveux de devant, comme on a coutume d'agir pour rafraîchir ceux de derrière. On *appointe* ceux-ci, c'est-à-dire qu'on en prend une mèche entre le pouce et l'index de la main gauche, et que, tenant les ciseaux un peu couchés de la main droite, on les taille obliquement, et pour ainsi dire un à un. De cette manière, le bout de chaque boucle va en diminuant, au lieu que si l'on coupait les cheveux carrément, ce bout serait lourd, et empêcherait la frisure de tenir.

Quand les cheveux de devant sont ainsi taillés à droite et à gauche de la raie du front, on les met en papillotes de cette façon : on coupe du papier un peu ferme et fin, en petits morceaux de la forme des pointes de fichus. On prend une mèche de cheveux, la plus voisine de la raie du front et de la raie transversale, on l'écarte, on la lisse bien, on la passe entre les doigts, puis on la roule jusqu'à la racine en anneaux posés les uns sur les autres. On les retient tous de la main gauche, tandis que la droite va chercher une des papillotes, et en place le biais transversal sous les anneaux réunis. Le papier doit toucher la racine des cheveux : on le rabat à gauche, puis à droite sur les anneaux, et l'on termine par tordre fortement le bout. Pour

qu'une papillote soit bien mise, il faut qu'elle ne cède que lorsqu'on en a détordu l'extrémité. Cette papillote mise, on passe à la mèche de cheveux suivante, en partageant toujours bien les cheveux, de telle sorte qu'on en ait à peu près autant à cette seconde mèche qu'à la première : il est surtout essentiel, en mettant les papillotes de la rangée supérieure, de les bien séparer des cheveux destinés à former les boucles de l'autre rangée. Le raccourcissement des boucles du premier rang dépendant, comme je l'ai dit, bien plus de la frisure que de la différence de longueur, il faudra bien serrer les anneaux de ces premières papillotes, et les élever jusqu'à la racine des cheveux, ce que l'on ne fera pas tout-à-fait pour la seconde.

Voici toutes les papillotes placées ; occupons-nous maintenant des *accroche-cœur*. On donne ce nom à la petite mèche de cheveux qui se trouve tout auprès du pavillon de l'oreille : autrefois on la taillait carrément en la ramenant sur le coin de la joue ; on l'a coupée ensuite en pointe, et à présent on en fait un petit crochet, ou petite boucle à laquelle on met aussi une papillote. Ce crochet, très-joli, est aussi très-difficile à faire friser : les papillotes se placent ordinairement le soir en se couchant, néanmoins, quand on veut se coiffer avec soin pour sortir le soir, il faudra les remettre quelques heures avant ; on peut s'éviter cet ennui, en faisant usage d'un tour roulé, comme je l'ai indiqué au commencement de cet ouvrage. Si vos cheveux avaient des plis, c'est-à-dire que quelques mèches se relevassent désagréablement, il faudrait fixer les papillotes sur le front au moyen d'un ruban un peu large qui servirait de bandeau. On sent que, dans ce cas, le papier des papillotes doit être fin, de peur de faire mal à la tête. En général, on se sert de papier brouillard, ou de tout autre papier non collé et fin. La masse des cheveux rejetés en arrière demande beaucoup moins de soin : on les démêle, on les lisse, mais toujours en les ramenant par-devant ; aussi en se peignant baisse-t-on beaucoup la tête. On doit, autant que possible, pour cette raison, éviter de se peigner

étant lacée, parce que la pression du corset augmente considérablement la congestion momentanée que ce mouvement porte au cerveau. On serre fortement les cheveux en les rassemblant sur le sommet de la tête : là on les tient bien ferme de la main gauche, et si on veut les lier, on prend de la main droite un cordon noir, en fil ou en soie, long d'environ un tiers d'aune ; on en applique un des bouts à droite, le plus près possible de la tête, et l'on retient ce bout entre les troisième et quatrième doigts de la main gauche, en même temps que les autres doigts de cette main tiennent fortement les cheveux. Ensuite, avec l'autre main, on tourne le cordon, de droite à gauche, en serrant le plus possible, et l'on termine par en nouer les deux bouts sur le devant de la tête. On passe après cela le peigne dans les cheveux, pour les égaliser. J'ai recommandé ailleurs de prendre garde à ne pas mêler des cheveux au nœud du cordon. C'est ici le cas d'expliquer ce que j'ai annoncé plus haut sur la possibilité de se coiffer en cheveux, lorsque la chevelure, tombée par accident, et repoussée en partie, peut à peine former une aigrette au-dessus du cordon : on a une natte de cheveux assortis aux siens : à l'extrémité de cette natte où les cheveux sont cousus, un cordon noir est adapté ; ce cordon s'attache au-dessous des cheveux liés, puis on achève la coiffure avec cette fausse natte, avec autant de succès que si l'on opérait avec ses propres cheveux.

Assez communément on ne lie point les cheveux : lorsqu'ils sont rassemblés et tenus bien ferme dans la main gauche, on leur donne un tors avec cette même main, et l'on place tout de suite le peigne pour les tenir. On s'occupe ensuite de faire les *nœuds d'Apollon*. On nomme ainsi ces grosses coques en cheveux que l'on voit sur le sommet de la tête : cette mode est depuis long-temps en vigueur, tout annonce qu'elle durera encore, aussi la décrirai-je fort en détail, mais auparavant je dirai quelques mots sur les coiffures qui l'ont précédée, afin que, dans le cas où l'usage les ramenerait, mes lectrices ne se trouvassent pas embarrassées. Je ne traiterai cependant que

les coiffures modernes ; les échafaudages poudrés, les *pouffes* de nos grand'mamans ne reviendront vraisemblablement plus; j'en ignore les procédés, et du reste il serait impossible d'exécuter soi-même un pareil édifice.

Coiffure à chou. On nommait ainsi le chignon plat entouré de petites nattes que les cheveux formaient sur le haut de la tête: lorsqu'ils étaient liés, on prenait un tampon de crêpe noir bourré de coton ou de crin, on l'attachait devant les cheveux liés sur le sommet de la tête avec deux épingles noires qui prenaient à la fois les côtés du tampon et les cheveux sur lesquels ils s'appuyaient. On prenait ensuite à droite et à gauche de la masse des cheveux, de quoi faire une ou deux petites nattes qu'on laissait tomber sur les épaules jusqu'à nouvel ordre ; cette manœuvre achevée, on rabattait les cheveux sur le tampon, on les écartait doucement en les lissant et les pommadant pour les rendre bien brillans, et on les attachait avec une épingle noire, transversalement au bout du tampon, puis on les ramenait à l'autre bout, au point de réunion des cheveux. Là on les attachait encore, et si les cheveux étaient assez longs pour revenir encore sur le tampon, on les partageait en deux parties que l'on ramenait sur les parois ou côtés du tampon. Une épingle noire en retenait le bout. Alors on revenait vers les petites nattes, et on les tournait et retournait tout autour du tampon, ou plutôt du *chou,* car le tampon recouvert de cheveux se désignait ainsi.

Coiffure à cache-peigne. Cette coiffure avait beaucoup de rapport avec la précédente, seulement le chou était moins plat, et l'on plaçait sur le côté une grande quantité de tire-bouchons qui, retombant sur le devant, cachaient en partie le peigne, circonstance qui avait déterminé le choix de leur nom. Cette mode était on ne peut plus défavorable aux cheveux lorsqu'on faisait les tire-bouchons après les cheveux mêmes, car il fallait nécessairement les passer au fer, mais ordinairement on achetait un cache-peigne assorti à sa chevelure.

Coiffure à la chinoise. Cette mode grotesque faisait relever les cheveux tout-à-fait vers le front ; on les liait bien, on en faisait sept, quelquefois jusqu'à seize ou vingt petites nattes que l'on croisait les unes sur les autres, en les disposant comme des arcades plus ou moins élevées : les premières dépassaient toujours les autres de deux pouces au moins : heureusement que l'on masquait un peu cela par un cache-peigne.

Coiffure en couronne. Une coiffure simple et gracieuse succéda immédiatement à la ridicule mode des Chinois. Les cheveux, liés un peu en arrière, et presque à la grecque, étaient tous nattés à la fois. Cette grosse natte formait une couronne qui venait se joindre par un nœud de ruban au point où les cheveux étaient liés. Le peigne se plaçait au milieu. On faisait aussi des couronnes non tressées, c'est-à-dire avec les cheveux tors.

Coiffure en chignon. Un peu plus tard vint la coiffure en chignon. Les cheveux se liaient encore à peu près sur le sommet de la tête ; on les lissait bien, puis on passait en dessous un large peigne à relever les cheveux : on enfonçait ensuite ce peigne, qui, ainsi recouvert, produisait un gros chignon quand les cheveux étaient épais.

Les modes de coiffure ont aussi varié pour le devant des cheveux. Avec la *coiffure à chou*, on portait sur le front deux touffes de petits crochets crêpés ; au milieu de ces touffes, un peu au-dessus de la raie longitudinale du front, on formait une *aigrette*. C'était un bouquet de mèches de cheveux taillés en forme d'aigrette, très-crêpu, et faisant une multitude de petits crochets. Les touffes de petits crochets sur le front ont survécu long-temps aux aigrettes. Bientôt la mode est venue d'y joindre d'étroits et longs tire-bouchons vers les oreilles : les tire-bouchons ont fini par garnir tout le front.

En même temps, un très-joli genre de coiffure s'établissait pour les jeunes personnes : il consistait à partager les cheveux, de manière que la raie longitudinale du front se trouvait placée tout près de l'oreille gauche : le peu de cheveux qui restait de

ce côté, servait à faire deux tire-bouchons, le reste, lisse et bien uni, traversait le front, et s'arrêtait derrière l'oreille droite en terminant par un tire-bouchon. Il n'y avait point de raie transversale, ou du moins il n'y en avait pas toujours. Le derrière des cheveux était relevé en couronne, ou en torsade.

Coiffure à la Ninon. Voyez ce que j'en ai dit au chapitre de la conservation des cheveux. On donne aussi ce nom aux tire-bouchons placés sur la nuque : quand ils ne sont pas longs, ils garnissent agréablement le derrière du cou; mais cela est tellement prétentieux qu'on l'a abandonné aux femmes entretenues.

Coiffure à nœuds d'Apollon. Nous voici arrivées à la mode actuelle. Les cheveux étant liés, on les peigne et lisse convenablement; on les relève à gauche sur la main couchée, de telle sorte que le petit doigt s'appuie transversalement sur la tête, en avant, et le plus près possible de la partie liée : on fait passer les cheveux sous le petit doigt ainsi couché; le doigt les retient, et le premier nœud est formé. Alors on prend le peigne de la main droite, on l'enfonce par le bout, à gauche au milieu du nœud, et près de la main qui le retient, et qui se dégage doucement à mesure que le peigne avance et reprend sa place. La main ôtée, on relève le nœud, en le tirant légèrement par le haut, et on le lisse avec la paume de la main. Les cheveux se trouvent maintenant tomber par-derrière à droite : on répète de ce côté ce que l'on vient de pratiquer à gauche, et l'on cache le bout des cheveux, soit en l'attachant d'abord au milieu du peigne avec une épingle noire recourbée, et en enfonçant ensuite sous le nœud de gauche; soit en retirant un peu le peigne, et en rentrant le bout des cheveux dessous : quand les cheveux sont longs, on fait un troisième nœud entre les deux autres : de cette façon, on attache les cheveux au-dessous du milieu du peigne avec l'épingle courbée, puis on en reporte le bout par-derrière sur la partie liée, après laquelle on l'attache solidement avec plusieurs épingles noires. Les cheveux demi-longs qui peuvent fournir un nœud forment ce troisième, tandis que la natte

assortie fait les deux autres; après que l'on a arrêté le second nœud au milieu du dessous du peigne, on rabat les petits cheveux liés en arrière, ce qui fait le troisième nœud.

On cache les épingles qui tiennent ce nœud et le cordon qui lie les cheveux avec des coques de ruban-gaze noir, ou assorti aux cheveux; mais le noir me semble plus distingué; et fait le plus joli effet sur des cheveux blonds. Ordinairement, chez soi deux nœuds suffisent, un derrière, et l'autre entre les deux coques de cheveux; mais lorsqu'on veut se coiffer pour sortir, il en faut mettre quatre ou cinq au milieu, et par côté des nœuds d'Apollon. Les fleurs se placent de la même manière en bouquets détachés. Je dirai plus tard, en parlant de la frisure, comment l'on arrange les bouquets sur le front, et comment l'on pose les guirlandes.

Quand on ne lie pas les cheveux pour les disposer en nœuds d'Apollon, on fait ceux-ci de la même manière que je viens de l'indiquer; mais on enfonce davantage le peigne pour qu'il tienne solidement le tors, et on lui fait tenir à la fois le tors, et les deux coques de cheveux (1).

Revenons aux papillotes : on commence quelquefois par les soulever, et les battre légèrement avec le dos du peigne, pour détacher les cheveux du papier : cette opération préliminaire est surtout d'usage quand on a passé le fer : on défait ensuite les papillotes en les détordant, et l'on mêle tous les cheveux en les peignant : on suit leurs contours avec le peigne, que l'on entre et sort rapidement, afin de ne pas les dérouler. On prend ensuite une mèche du haut, comme si on voulait mettre une papillote, puis le peigne à *branche :* c'est un peigne avec des dents demi-fines par un bout, et terminé de l'autre par une sorte de poignée

(1) Plusieurs dames, porteuses de fausses nattes, font le nœud d'Apollon séparément sur le peigne, puis le placent sur la tête; elles attachent les cordons de la natte au milieu du peigne, et terminent comme à l'ordinaire.

longue de même matière que le peigne. On se sert des dents pour crêper légèrement la mèche que l'on tient par le bout entre le troisième et le quatrième doigt de la main gauche : la poignée sert ensuite à rouler la mèche crêpée en anneau long, ou tire-bouchon renflé ; quelquefois la branche sert seulement à relever les tire-bouchons, et à les remettre en place quand ils sont tous frisés, au moyen du quatrième doigt gauche qui l'a remplacée pour friser les tire-bouchons. Quoi qu'il en soit, on procède pour boucler les cheveux comme on a fait pour les papillotes, c'est-à-dire qu'on les met sur deux rangées ; mais on n'arrange pas l'une après l'autre : on commence bien par la mèche supérieure auprès du front ; mais l'on passe immédiatement après à la mèche inférieure, également voisine du front, et ainsi de suite des deux côtés. Quelques coiffeurs laissent auprès de l'oreille une mèche beaucoup plus allongée que les autres, et après l'avoir mise en tire-bouchon, ils la couchent transversalement sur la raie tracée dans le même, et par conséquent au-dessus des frisures longitudinales ; c'est la branche du peigne qui les aide dans cet arrangement, qui est agréable, mais dont on peut se dispenser lorsqu'on veut mettre un chapeau, ou une guirlande en couronne.

Quand toutes les frisures sont terminées, on place à droite et à gauche, auprès des oreilles, les *peignes à papillotes :* ces petits peignes, longs de trois à quatre pouces, sont de très-moderne invention ; ils servent à relever le côté latéral des frisures pour leur faire former une touffe arrondie. Ces peignes sont en écaille brune ou blonde selon la nuance des cheveux. Les personnes dont les frisures manquent de solidité, relèvent sur le front les cheveux avec des peignes semblables ; mais on en aperçoit le dos à travers les boucles, et rien n'est d'un si vilain effet.

Outre les peignes à papillotes, on a encore plus récemment inventé les peignes à mettre derrière le cou : ces petits peignes, de la hauteur des premiers, sont plus ou moins larges, et

cintrés; ils servent à relever les petits cheveux qui se trouvent sous les grands, vers la nuque, et qui salissent beaucoup les fichus : quand la coiffure est terminée, on peigne ces cheveux naissans qui frisent naturellement : on les passe entre les doigts, puis on entre le *peigne du cou* de telle sorte que le dos de ce peigne soit tourné vers la nuque. Alors les petites frisures contenues ne peuvent plus venir jusqu'au cou; mais elles retombent sur le peigne, et garnissent agréablement sans affectation le derrière de la tête.

J'ai dit que l'on met des fleurs dans les frisures. Voici de quelle façon : on attache sur le bord de la raie transversale, ou même sous l'extrémité du nœud qui doit toucher presque les frisures, un petit bouquet pareil à ceux qui garnissent les nœuds d'Apollon. Il n'y a pas de risque que la queue s'en aperçoive, parce qu'on la cache aisément au moyen des feuilles, et des frisures que l'on allonge et courbe à volonté. La fleur attachée se passe au milieu des frisures, ou, pour mieux dire, des papillotes, parce qu'il vaut mieux la placer avant de friser; les boutons colorés viennent jusque sur le bord du sourcil, et se mélangent agréablement avec les boucles de cheveux. On met aussi parfois ces fleurs des deux côtés; mais plus ordinairement d'un seul côté à droite.

Cette année vient de voir naître une nouvelle mode bien lourde, bien désavantageuse; mais, n'importe, il faut en faire mention : A la place des frisures on met deux coques de cheveux semblables aux nœuds d'Apollon. Rien de si facile à faire. C'est la pratique des chignons : On peigne bien les cheveux courts du devant, et on enfonce au bout, en dessous, le peigne à papillote, comme on faisait avec le grand peigne à relever pour les cheveux longs du derrière; on place le petit peigne sur le côté, en dessous, de manière qu'il ne s'aperçoit pas. Cette mode ne convient qu'en négligé. En toilette on met à gauche des tire-bouchons, à droite un nœud d'Apollon de cette sorte, mais sur lequel retombent des boucles de cheveux. Le genre nouveau veut

aussi qu'on enjolive ce gros nœud avec des rangées de petites perles blanches. Cette coiffure à grosses coques se nomme *à l'anglaise.*

Quand on se coiffe avec des biais de gaze, on les dispose en bouillons entre les nœuds d'Apollon et les boucles de cheveux, au moyen d'épingles noires que l'on enfonce de manière qu'elles ne paraissent pas. On arrange aussi de cette façon des fichus de trois quarts en gaze-cachemire; la petite bordure doit se montrer de temps en temps. Les guirlandes se posent en couronne sur le front, au-dessus des boucles, ou autour des nœuds d'Apollon, ou en casque sur le côté, ou bien en demi-cercle d'une oreille à l'autre: les plumes, les ornemens dorés ne se disposent pas autrement.

Examinons à présent comment il faut s'y prendre pour se lacer convenablement, pour faire valoir la taille sans comprimer les formes, sans contraindre les mouvemens ni gêner la circulation.

Soins du Corset.

Avant d'entrer votre corset, commencez par bien écarter les plis de la chemise, afin qu'ils ne vous gênent pas lorsque vous serez lacée. Arrangez bien les épaulettes sur le bord des épaules, détordez-les à l'endroit où elles se joignent au devant, si le corset a été déjà mis; tirez-le en bas par les goussets du ventre, afin qu'il emboîte bien les hanches, sans remonter, et poussez le busc par le bas pour l'empêcher de presser trop la gorge. Tous ces mouvemens s'exécuteront tandis qu'on vous lacera. On doit s'y prendre de cette sorte: Le lacet sera toujours arrêté à droite en bas, au moyen d'une grande boucle mobile. On commencera par le bas, en évitant de serrer à mesure qu'on lacera; aussi le lacet devra-t-il être d'au moins deux aunes et demie de longueur. Quand tous les œillets seront lacés, on serrera un peu lâche par le bas, plus ferme au milieu, et lâche encore vers les épaules: on agit ainsi

afin de rendre la ceinture déliée, les épaules larges et les hanches saillantes; mais, selon moi, avant tout il faut que vous ne soyez pas gênée, et cette manière de serrer fortement par le milieu du corset est ce qui fatigue le plus l'estomac; cependant il est bon que le haut et le bas du corset soient un peu plus lâchés que le reste (1).

On tirera ensuite la chemise, non au milieu, en bas du corset, mais à droite et à gauche vers les manches, afin de n'en rien laisser paraître au-dessus du bord du corset. Vous passerez ensuite votre jupe, et je n'ai rien à observer là, si ce n'est qu'il convient d'enfoncer sous les épaulettes du corset le ruban de fil qui fait les bretelles du jupon; car, lorsqu'elles viennent à tomber sur les bras, elles y causent une douleur insupportable.

Si votre robe est d'étoffe transparente, il faudra mettre une chemisette : c'est un corsage de robe décolleté, en batiste ou perkale fine, à manches courtes; il s'attache par-derrière : le luxe s'exerce à tel point sur ce petit objet, qu'on le brode tout autour, de très-jolis dessins enjolivés de points de dentelle, et que chaque dent un peu large est garnie de points de Malines ou de Valenciennes. La manche est bordée par un poignet brodé : sauf ces ornemens exagérés, que l'on peut remplacer par un gentil tulle de coton à dents, les chemisettes sont très-utiles pour cacher la coulisse de la chemise, le bord du corset, et le haut de la gorge. Cela dispense de garnir le tour-de-gorge des chemises comme on le faisait autrefois. A propos de cela, je conseille très-fort d'avoir toujours sa chemise bordée par le haut d'une coulisse dans laquelle est passé un cordon; car autrement vous ne pourriez guère vous faire lacer sans indécence.

---

(1) Pour vous délacer, vous tirerez la boucle inférieure du lacet, parce qu'en délaçant par le haut vous auriez trop de lacet à repasser dans chaque œillet; de plus, le fer vous frapperait, et pourrait se défaire. Le bas du lacet n'a pas cet inconvénient.

Si vous aviez la peau très-brune, vous pourriez mettre sous les robes et fichus clairs une guimpe couleur de chair.

Il faudra faire une attention spéciale pour entrer la robe sans gâter la coiffure : Pour y parvenir, vous baissez bien la tête, la femme de chambre tient le haut de la robe ouvert sur les deux bras, et vous la passez de manière à ne pas toucher les cheveux. Dès que la robe est entrée, vous la relevez un peu, pour qu'elle ne traîne pas à terre, et vous placez le fichu. Remarquez bien que j'ai fait précéder le fichu par la robe, quoique cela soit contre l'ordre des vêtemens, parce qu'il est important de ne pas froisser la collerette, ce que l'on ne manquerait pas de faire en entrant la robe, si le fichu y était déjà; l'on a bien déjà assez de mal à préserver la coiffure. Toutefois, si le fichu est rabattant, vous pouvez le mettre à l'avance. Quand vous ferez attacher le haut du corsage par votre femme de chambre, il faudra relever le col pour qu'il ne la gêne point et ne soit pas froissé. Vous mettrez une épingle transversalement au milieu de la ceinture sur laquelle votre robe est montée, afin que le devant ne remonte pas. La ceinture ne demande des soins qu'autant qu'elle est à coques : alors il est important, pour l'agrément et la solidité, qu'elle soit placée comme il faut. D'abord elle ne doit former aucun plissement autour de la taille, qu'elle doit ceindre justement(1), mais sans de visibles efforts qui crispent le ruban ; pour cela, il faut qu'il soit attaché uniformément. Quant au nœud, une épingle est d'abord mise entre les coques pour les attacher après la ceinture, et une nouvelle épingle est mise dans chaque coque pour la fixer délicatement après la partie du corsage qui avoisine la ceinture.

Voici le dernier coup qu'il faut, pour ainsi dire, donner à votre toilette :

---

(1) Pour atteindre ce but, quelques couturières font une couture transversale au milieu de la ceinture. Cette couture fixe un pli en biais.

Il s'agit d'une *tournure*, c'est-à-dire d'un mouchoir qu'il faut entrer par le bout dans votre lacet, au niveau de la ceinture ; cela relève les plis de la robe, les fait draper agréablement, et vous dispense en été de mettre plus d'un jupon de mousseline ; en hiver, quand vous aurez deux jupes, vous pourrez peut-être vous en dispenser ; car, il faut bien faire attention à ce que l'addition de ce mouchoir ne soit pas sensible, on pourrait vous soupçonner de porter une de ces machines en toile gommée, qui forment une espèce de cintre, que les femmes ridiculement maigres et plus ridiculement coquettes mettent par-derrière pour se créer l'apparence de l'embonpoint. Cela doit marcher de pair avec les fausses hanches, les gorges postiches, le blanc, le rouge, et tout le pitoyable arsenal de la méprisable coquetterie. Pour achever de vous donner bonne grace, vous tirerez un peu votre robe sur le côté, vous la collerez bien sur les hanches en y passant plusieurs fois le dos de la main, et vous enfoncerez à plusieurs reprises le bout des doigts sur les plis du derrière. Ces plis de la jupe de la robe, sont extrêmement chauds en été. Lorsque les garnitures de la robe sont un peu élevées, qu'elle est en étoffe non transparente, et que la chemise est longue, on pourrait, en mettant un mouchoir en guise de tournure, se passer d'avoir un jupon, ce qui produit une agréable fraîcheur. Mais il est beaucoup mieux d'avoir une jupe de mousseline fortement empesée; cela donne du corps à la robe et vous tient également au frais.

Les petits fichus de gaze doivent se tordre, se nouer, en passant l'un des bouts dans la ceinture. Je ne vois pas que les autres vêtemens demandent des observations particulières ; mais il en est autrement pour le schal : la manière de le poser n'est point du tout indifférente, parce qu'elle donne un air gracieux et distingué si elle est convenable, et que l'effet est tout contraire si elle ne l'est point. Voici comment vous vous y prendrez : Vous mettrez votre schal droit, de manière que la pointe tombe derrière au milieu du corps, et vous rassemble-

rez beaucoup de plis vers le cou. Ces plis feront un rouleau. Vous placerez une épingle sur le devant de chaque épaule; puis vous retournerez, déroulerez le rouleau des plis qui draperont agréablement sur la poitrine jusqu'aux épingles; vous arrangerez bien ensuite votre fichu en dessus du schal.

Quant au chapeau, il n'y a point de règle a donner; mettez-le à l'air de votre visage, en disposant un peu les boucles de vos cheveux, selon qu'il vous paraîtra convenable; mais surtout évitez jusqu'à l'ombre de l'affectation. Quoique la mode le veuille, ne posez jamais votre chapeau de côté, ni trop en arrière, ni trop en avant; que votre mode particulière soit celle du bon goût. On a inventé de nos jours une sorte de demi-cercle en baleine, soutenu d'un petit montant et revêtu de taffetas noir, terminé par un nœud de ruban pareil à la garniture du chapeau; cela s'adapte au derrière du chapeau, en dedans, au bas de la forme, pour forcer le chapeau à se rejeter en avant. Cet appareil est complètement ridicule, et vous ne devez jamais l'adopter, ni rien qui y ressemble. La toilette d'une femme doit être dégagée autant que possible de tous ces accessoires futiles dont le résultat le plus clair est de la faire regarder en pitié.

Soins de la Chaussure.

Nous allons terminer par les soins donnés à la chaussure. La chaussure doit être constamment d'une propreté recherchée; les bas bien blancs et bien fins; les souliers, justes et bien faits, doivent parfaitement dessiner le pied et la jambe; mais, en cela comme en toutes choses, il faut bien se garder de sacrifier l'aisance, l'hygiène, à la grace, parce qu'on s'expose aux accidens les plus fâcheux en allant encore directement contre son but. Des bas à jour en hiver, sans avoir dessous des bas de soie couleur de chair dont je parlerai plus tard, peuvent avoir, à certaines époques, des résultats très-dangereux sur l'ordre na-

turel, et en tout temps sur la poitrine. Des souliers trop étroits et trop courts couvrent les pieds de cors, de durillons, engorgent souvent les jambes, et rendent la démarche contrainte, incertaine et ridicule.

Les détails que j'ai donnés sur la chaussure, dans les chapitres *de la propreté qui doit présider aux soins de la toilette*, et *des habitudes hygiéniques*, me dispensent de m'étendre beaucoup maintenant sur ce sujet; mais, dans ce que j'ai à dire, il est plusieurs conseils bons à suivre; entre autres, celui de ne jamais, autant que possible, porter des souliers de couleur trop claire, si ce n'est en grande parure, et lorsqu'ils y sont assortis, parce que ce genre de couleur contribue à faire paraître le pied gros. Les souliers noirs ou blancs sont les plus distingués. Si vous pouvez dépenser pour votre chaussure sans être obligée de retrancher sur des choses plus utiles, ne portez de souliers de peau noirs que pour sortir l'hiver, parce que des souliers très-justes en peau blessent toujours horriblement le pied dans les premiers temps qu'on les met, et que s'ils sont préparés de façon à ne pas causer cette souffrance, ils s'élargissent et se déforment bientôt après. Les souliers de prunelle sont bien préférables pour la grace et la commodité; mais ils s'usent au moins une fois plus vite. Cependant ils peuvent se recouvrir, ainsi que les chaussons de bal (voyez *Manuel d'Économie domestique*). De cette façon, avec un peu d'adresse, on peut être chaussée élégamment, à bon marché.

Il sera bon d'acheter plusieurs paires de souliers à la fois, à la douzaine per exemple; vous les paierez moins cher; ils dureront davantage parce qu'ils seront bien secs, et vous pourrez les assortir convenablement à votre mise. Sitôt que des souliers se déforment ils doivent être renouvelés. Vous les ferez faire plus ou moins couverts selon la forme de votre pied : s'il était petit, maigre, plat, les souliers seraient découverts; dans le cas contraire, on les couvrirait davantage. Les souliers lacés avec un nœud un peu gros conviendraient alors; les souliers

non lacés, sans nœud, avec des cordons qui dessinent la jambe, conviendraient pour le premier cas. Au reste, c'est là le plus joli genre de chaussure.

Des bas noirs en hiver sont de mauvais ton, à moins que la robe ne soit noire (sans même que l'on soit en deuil), et toujours en soie. On leur substitue des guêtres noires afin de combattre le froid et la boue; les guêtres, si fort à la mode, me semblent une chaussure lourde et sans agrément. Je les conseillerai pourtant dans l'été pour les personnes qui transpirent beaucoup des pieds : la chaleur des bas les incommode et produit très-souvent une odeur infecte qu'il faut éloigner par tous les moyens. Je propose alors de porter des chaussons de toile fine ; puis des guêtres en toile écrue qui monteraient un peu plus haut qu'on ne le fait ordinairement; de cette manière on serait au frais et très-proprement. S'il était nécessaire, on pourrait changer de chaussons deux fois par jour. Cela serait en outre une bonne économie de blanchissage ; car il faut changer de bas chaque jour, et les guêtres peuvent au moins en servir quinze.

Les brodequins ne me paraissent pas une chaussure très-avantageuse : on ne doit en porter, selon moi, que lorsque le bas de la jambe est trop fort; c'est le moyen de dissimuler un peu ce défaut. Mais gardez-vous bien de trop serrer, car la jambe s'engorgerait; la couleur seule du brodequin doit contribuer à la faire paraître plus fine. Quand la jambe est trop grêle, cela est beaucoup moins contrariant; vous releverez en marchant la robe seulement un peu au-dessus de la cheville; alors, comme on ne voit point le haut de la jambe, on la suppose fine, et cela a tout-à-fait bonne façon. Seulement, il faut prendre plus de précaution pour ne pas se crotter.

Il faut faire attention que les bas soient exactement justes : s'ils sont trop longs, on est forcée de rentrer le bout du pied et de le mettre sous la plante du pied, ce qui est extrêmement incommode et contribue à le grossir ; en outre, ils forment

transversalement sur le coude-pied des plis qui lui ôtent toute sa grace et qui se coupent rapidement. Trop courts ou trop étroits, les bas sont encore défavorables et gênans : dans le premier cas, ils compriment les doigts de pied et les font paraître de travers; dans le second, ils fatiguent la peau du coude-pied, la rougissent, la sillonnent de marques qui se voient à travers le tissu à jour ; puis le tissu à son tour se tire à l'excès, se crispe, et ne laisse plus apercevoir son dessin. Il est inutile d'ajouter que les bas qui font ainsi un continuel effort s'usent une fois plus vite que les autres.

Quand le mollet est très-fort et le genou petit, comme il arrive quelquefois, il faut mettre deux paires de jarretières; l'une au-dessous et l'autre au-dessus du genou, afin que le bas soit convenablement tiré. Les jarretières à nœuds coulans seront très-bonnes pour les premières. J'ai connu une élégante dame qui se *jarretait* toujours ainsi.

CHAPITRE X.

DU CHOIX DES VÊTEMENS.

Vêtemens de nuit. — Une femme propre et soignée doit apporter une constante attention et la recherche de l'ordre à ses vêtemens de nuit : ils ne doivent différer des vêtemens du jour que par leur nombre et leur légèreté. Laissons celles qui ne connaissent pas le plaisir d'une propreté exquise, ou qui ne songent pas au réveil de leur époux, s'excuser sur l'obscurité. *Cela ne se voit pas*, n'est pas plus une raison pour une toilette

bien entendue, que pour une conscience délicate. Afin de rendre ce chapitre aussi utile et aussi complet qu'il est possible, j'indiquerai les meilleures formes de vêtemens.

En été, ayez un bonnet sans mentonnière, parce qu'elles tiennent le cou trop chaud : ce bonnet doit être joliment garni à deux rangs; remplacez la chemise ordinaire par une chemise de nuit, qui vous servira à la fois de chemise et de camisole. Ce vêtement réunit tout ce que les chemises d'homme et celles de femme ont de plus commode : jusque vers les manches, c'est une chemise de femme, mais de cette partie, c'est le haut d'une chemise d'homme : manches longues, col, pièces d'épaules, fente longitudinale dans le milieu du devant, tout est comme dans la chemise d'homme; seulement les manches moins larges, surtout vers le poignet, doivent être garnies; le col est rabattant ou montant, comme celui des fichus, et se garnit de même; enfin la fente est boutonnée par trois boutons placés à distance égale l'un de l'autre. J'ajouterai qu'à l'opposé de toutes les boutonnières, celles-ci se font longitudinalement sur l'ourlet, afin qu'on ne soit pas obligée de le marquer très-large, ce qu'il faudrait absolument si les boutonnières étaient transversales. Si la chaleur est peu forte, et que vous trouviez que votre chemise de nuit dessine trop les formes, vous pourrez mettre un fichu de mousseline. Ce fichu doit être un carré en quatre quarts de mousseline demi-commune, que vous plierez comme un schal.

Quand il fera extrêmement chaud, vous aurez la nuit une chemise de jour, alors il faudra prendre le fichu de mousseline; mais lorsqu'il fera froid, la camisole doit le remplacer : elle doit être toujours d'étoffe blanche, garnie ou brodée, à col rabattant ou montant. Les premiers s'usent bien moins vite, mais ils ont le désagrément de se chiffonner beaucoup dans le lit. Si la camisole ne vous garantit pas assez du froid, ajoutez-y, si vous voulez, le schal de mousseline, mais jamais de schal de couleur : je n'aime pas non plus les foulards dont beaucoup

de dames se coiffent la nuit. Ces turbans posés sur une ruche ou garniture moitié gaze et moitié dentelle, sont pourtant élégans et fort avantageux, mais rien n'est joli selon moi, comme une femme entièrement vêtue de blanc dans son lit; cela rappelle des idées de fraîcheur et de modestie. Si j'ai condamné les fichus, les foulards de couleur, on sent que je proscris bien autrement toute camisole d'indienne, guingams, etc.; un vêtement de nuit de ce genre est du plus mauvais goût : on peut avoir des camisoles blanches doublées pour l'hiver.

Ayez l'hiver un serre-tête, et par-dessus un bonnet à mentonnières : ce serre-tête doit être garni devant d'un petit tulle à dents, ou brodé également à dents; cela sied mieux : la coulisse que l'on pratiquait, et que l'on pratique encore quelquefois au derrière des serre-tête, a l'inconvénient de produire, quand les cordons sont serrés, un bourrelet gênant et vilain. Il est bon de la remplacer ainsi : terminez les deux parties du serre-tête en *pointes* à peu près semblables à un gousset pointu de corset, renversé; ourlez ces deux morceaux ainsi échancrés, et cousez au bout de chacun d'eux un ruban de fil de demi-pouce de largeur, et de trois quarts d'aune de longueur, afin de faire le tour de la tête, et de venir se nouer au point d'où il est parti. Ces deux extrémités du serre-tête se croisent l'une sur l'autre sans causer aucun renflement, sans se faire sentir, et sans se déranger pendant la nuit. De plus, s'ils ont une garniture tant soit peu élégante, ils peuvent servir de *bandeau*.

Les bandeaux sont indispensables dans une coiffure de nuit un peu soignée, à moins que les serre-tête ne les remplacent. C'est une bande haute d'un huitième d'aune, et large d'environ un tiers : elle est en percale ou batiste, et s'ourle tout autour avec un ourlet de moyenne largeur, piqué à points-arrière sur le devant du bandeau, que l'on garnit à cette partie d'un tulle à dents, ou d'une petite dentelle sans aucun pli; on peut broder à la place de cette garniture, mais cela sied beaucoup moins

bien : on coud à la moitié des côtés du bandeau un ruban de fil comme celui des serre-tête. Ce bandeau sert à cacher les papillotes, à remplir l'intervalle qu'elles mettent entre le front et la garniture du bonnet de nuit, qu'il accompagne l'un et l'autre avec beaucoup d'agrément.

Vêtemens du matin. — Comme il serait fort incommode et presque ridicule de s'habiller dès le matin telle qu'on doit être tout le jour, il faut prendre en se levant des vêtemens très-simples, communs même, mais toujours propres, parce qu'en aucune circonstance une femme ne peut se dispenser d'ordre et de propreté. Ainsi, le matin, prenez des pantoufles pour n'avoir pas le pied serré, mais des *pantoufles* proprement dites et non pas de mauvais souliers. Ayez toujours un demi-corset ou *ceinture* du matin, dont je parlerai plus tard en traitant de l'art de faire les corsets ; car sans cela vos vêtemens seraient lâches sur le corps, mal tenus, et paraîtraient en désordre : lorsqu'il fait très-chaud, vous pouvez prendre une jupe blanche, et la camisole pareille. Quand ces objets sont bien blancs, brodés, que l'étoffe en est fine, c'est un costume vraiment gentil; mais il faut bien souvent le renouveler, et comme en toute position il est sage d'économiser, je vous conseille d'avoir une redingote d'indienne pour l'été, de mérinos commun pour l'hiver; vous pouvez, dans la chaleur, poser votre bonnet de nuit en quittant le lit, pourvu que, selon mes précédentes instructions, vos cheveux soient convenablement nattés; car, je le répète encore, jamais l'apparence du désordre et du manque de soin ne doit s'apercevoir un instant sur les personnes de notre sexe. Si vous avez l'excellente habitude d'aider aux premiers travaux du ménage, il faut garder la coiffure de nuit en tout temps, afin d'éviter que la poussière ternisse vos cheveux : n'oubliez pas non plus d'avoir des gants pour préserver vos mains des taches, écorchures et durillons.

La chaleur permet aussi de s'envelopper dans un peignoir à manches, mais lors même que vous n'auriez dessous qu'une

longue chemise, n'omettez pas le demi-corset. Le peignoir doit être très-large, afin de croiser beaucoup devant. Il va sans dire qu'il sera garni au moins au col. C'est encore un vêtement très-gracieux, et je vous conseille d'avoir plusieurs peignoirs plus courts, en batiste ou en percale fine; ils vous seront fort utiles quand vous aurez à faire une grande toilette. Lorsqu'on doit se parer le soir, on ne peut rester jusqu'à ce temps en camisole: s'habiller plusieurs fois est extrêmement ennuyeux; d'autre part, une robe parée est gênante à l'excès, et courrait mille risques si vous la mettiez bien avant l'instant de sortir. Un joli peignoir bien fin, bien blanc, bien garni, arrange tout cela. On se lace, on prend la robe de dessous, on endosse le peignoir, et quand vient l'heure de la toilette, on l'achève tranquillement sans être obligée de se presser, sans avoir perdu le temps à se déshabiller plusieurs fois.

Les peignoirs que l'on jette sur les épaules pour se coiffer sont bien différens de ceux-ci. Ils doivent être en toile, calicot, sans manches et non garnis.

Vêtemens de jour ordinaires. — Il faut toujours être vêtue chez soi d'une manière assez propre, assez convenable pour pouvoir sortir, visiter ses amis, sans avoir rien à mettre que ses gants, son schal et son chapeau; mais il ne faut aucune recherche. Si vos vêtemens sont trop ornés, s'ils paraissent apporter de la gêne dans les occupations journalières, ils sont peut-être encore plus ridicules que s'ils étaient trop communs. De jolis souliers de prunelle, des bas de coton bien blancs, une robe de guingams, de belle indienne, de mérinos, suivant la saison, et convenablement garnie; une ceinture sans coques, une collerette ou fichu de lingère, une coiffure en cheveux bien soignée, et enfin, si vous avez beaucoup à faire, un tablier de soie noir, tel est le costume qui convient à une femme dans son intérieur. La robe de soie, de mousseline, et autres semblables, à moins que l'on n'ait une fortune très-considérable, annoncent de la vanité, de la paresse; et, selon moi, la mise

d'une jeune dame doit être un constant témoignage de modestie, d'ordre et d'activité.

Si mes lectrices ont surtout le bonheur d'être mères, je leur recommande le tablier noir, sauf à le quitter quand il arrivera une visite cérémonieuse. Non-seulement ce vêtement préserve la robe, mais il est fort avantageux à la taille, surtout pour les personnes qui ont de l'embonpoint : le taffetas, la levantine noire, et même la très-belle alepine, voilà les seules étoffes dont se peuvent faire les tabliers ; il est bon de les couper en pointes, ou au moins de marquer à droite et à gauche du lé de devant, un biais qui prenne bien la forme des hanches : toute espèce de poches doit être rejetée ; quand le tablier s'agrafe, on met la ceinture dessus ; on la met dessous quand il s'attache par-devant avec de longs rubans ; ce qui est fort joli. Les corsages aux tabliers ne sont bons que pour les enfans, et les bretelles ne conviennent qu'aux femmes de chambre.

Un petit fichu en sautoir, en gaze ou en soie, suivant la mode, un schal de trois quarts, sont convenables à la maison, tandis qu'une écharpe, une longue pèlerine seraient répréhensibles. Si vous portez l'hiver un schal chez vous, il ne doit pas excéder quatre quarts, car rien n'est plus embarrassant. Au surplus, il vaut mieux se couvrir chaudement sous sa robe (quoique sans grossir et charger la taille), que de porter un schal habituellement. Cela voile le buste, gêne les mouvemens, et rend plus accessible aux rhumes.

Quand on est habituée à être coiffée en cheveux, on peut n'avoir d'autre coiffure pendant tout l'hiver, cela donne un air jeune tout-à-fait agréable : on n'aura que trop tôt recours aux bonnets. Les berrets de velours que l'on porte maintenant doivent être préférés à toute autre coiffure, si l'on est obligée de se couvrir la tête. Il faut prendre un berret noir, sans ornemens étrangers, et ne pas l'accompagner de ruches de tulle, comme font plusieurs dames, en cela comme en toutes choses, la recherche et l'affectation doivent être soigneusement évitées.

Occupons-nous à présent, mesdames, des divers genres de parures qu'exigent diverses circonstances, et d'abord de la *manière de s'habiller pour une promenade ordinaire.*

Il semble que j'aie peu d'observations à faire sur cet article, d'après ce que j'ai dit précédemment, qu'il faut être assez bien tenue chez soi pour pouvoir sortir inopinément. Mais sortir n'est pas se promener, et cette dernière action demande communément une mise un peu plus ornée.

Pour les promenades du matin, il est vrai, ce costume, un négligé (*voyez* plus bas), un demi-négligé suffit. Pour celles du soir, en été; de l'après-midi, en hiver, les robes de mousseline, d'étoffes de fantaisie, de gros de Naples, sont en usage dans la belle saison; de mérinos, de levantine et autres belles étoffes de soie dans l'hiver. Beaucoup d'élégantes portent même à ces promenades des toilettes d'assemblée : plumes blanches en saule pleureur, robes de satin, velours, etc., mais je ne pense pas que cela doive être imité : une toilette simplement gracieuse convient mieux pour la promenade que des vêtemens d'apparat.

Manière de s'habiller pour un bal. — Tout ce que la toilette a de grace, de légèreté, de fraîcheur doit briller, préférablement à la richesse, dans cette joyeuse réunion. Si l'on veut toutefois y étaler les signes de l'opulence, que ce soient des bijoux et non des fleurs, des broderies d'or et d'argent. Tout cet appareil de clinquant est de mauvais goût.

Comme le degré d'élégance varie beaucoup dans les habits de bal, nous allons en faire trois divisions : 1° toilette simple; 2° toilette demi-parée; 3° toilette très-parée.

Souliers de prunelle noirs ou blancs, bas de coton à jour; dessous de taffetas blanc, robe de mousseline-gaze, garnie d'un large ruban à bouillons, ou de trois rubans de satin; manches et corsage simples, ce dernier peu décolleté; ceinture à coques ou à agrafe, de la couleur de la garniture; coiffure en cheveux, ornée de nœuds de ruban ou de quelques fleurs; boucles d'oreilles et collier en jais noir ou blanc; pâte de rose, perles

de verres, dites *anglaises ;* gants blancs, écharpe de barège ou de gaze-grenadine, assortie à la couleur dominante, qui est ordinairement rose ou bleu céleste; telle est cette gentille toilette. Comme la robe est toujours un peu plus décolletée qu'à l'ordinaire, cette écharpe, ou tout autre fichu équivalent, se met dans l'intervalle des quadrilles, et se quitte en dansant.

Souliers de soie noire ou assortis à la couleur de la parure; bas de soie à jour; dessous de satin blanc, robe de crêpe blanc ou de couleur, garnie de plusieurs rangées de ruches semblables, de garnitures bouillonnées en crêpe et satin mélangés : le satin découpé en feuillages, roulé en torsade, disposé en dents, rosaces, draperies, sous lesquels la gaze ou le crêpe gonfle en gros bouillons; quelquefois un bouquet de fleurs mélangées ou pareilles relève la garniture sur le genou; bouquet semblable à la ceinture, ou tout autre si la garniture n'en a pas; corsage à draperies, ceinture ordinaire, ou fichu à la duchesse, ou ruban, ou satin assorti à la robe, non garni, ou bordé de tulle ou de gaze; manches enjolivées; coiffure en fleurs ou biais de gaze assortis; parure (bijoux) en perles fausses avec agrafe de brillans, en acier, corail, turquoises, selon la couleur de la garniture. Écharpe de barège-cachemire, de tulle de coton brodé, pointe ou somnambule de tulle semblable : voici la toilette demi-parée.

Chaussure de satin blanc, bas de soie à jour très-beaux, dessous de satin garni d'un ruban de satin blanc; robe de gaze-laine à dessins (comme les voiles), de tulle de coton uni, de tulle de soie uni ou brodé en lame de satin, d'acier ou d'argent; garniture de blonde relevées avec des fleurs ou des ornemens de perles ou d'acier; garnitures formées de plusieurs guirlandes de fleurs relevant par un bouquet sur le genou (dans ce cas, l'ourlet de la robe est caché par un ruban à bouillons ou par le ruban de la robe de dessous); fichu à la duchesse, garni de blonde, ou corsage orné de draperies de blonde, retenu sur les épaules par des ornemens analo-

gues à ceux de la garniture, les fleurs exceptées, car rien n'est d'un plus mauvais goût que des fleurs sur les épaules, comme j'en ai vu à plusieurs dames. Bouquet au côté, coiffure en perles, en marabouts mélangés de fleurs ou d'ornemens semblables à la garniture; parure en améthystes, rubis, topazes, chrysolites, diamans; écharpe ou schal de blonde de soie blanche, c'est là le maximum de la toilette de bal. Les rubans, les bouquets blancs conviennent à cette fastueuse parure.

Je n'ai pas prétendu détailler toutes les espèces de toilettes de bal, la tâche en serait impossible; j'ai seulement voulu donner à mes lectrices une idée de l'assortiment convenable au genre de parure que l'on choisit selon sa fortune ou le degré d'élégance de l'assemblée. Pour une soirée dansante, sans cérémonie, une robe de linon, d'organdi à plis ou à volans suffit, surtout pour les très-jeunes personnes; une robe de barège, de cotpali à manches de gaze-laine fait aussi très-bien. Il serait ridicule d'étaler, dans une réunion modeste, le luxe de la troisième toilette indiquée. Je n'ai pas parlé non plus des turbans, des toques aériennes, que les dames portent souvent dans ces réunions, parce que je m'en occuperai plus tard quand il sera question de la différence de toilette entre les demoiselles et les femmes mariées.

Je ne quitte pourtant pas encore le sujet. Il faut que je dise qu'autrefois (un autrefois très-récent) on portait, avec des jupes de gaze ou de crêpe blanc, des corsages de satin, dits à la *Marie-Stuart,* de la couleur de la garniture; qu'un peu auparavant, la robe de dessous recevait la garniture, ordinairement haute d'un demi-tiers d'aune, et que la robe de dessus, raccourcie de manière à ne tomber que vers la garniture, formait une espèce de tunique, dont le bord, garni d'un ruban semblable à celui qui cachait l'ourlet de la robe de dessous, complétait ainsi la garniture. Bien que j'aie conseillé de rejeter dans les parures de bal tout ce qui ressemble à l'oripeau, je

dois dire que rien n'est à la fois plus riche et plus élégant que des épis d'argent, soit seuls, soit mélangés avec d'autres objets, pour la garniture ou la coiffure : le lamé fait aussi exception. Mais toute broderie en paillettes, tout ruban enjolivé de clinquant ou fleurs à feuilles semblables, me paraît plus convenable dans les ballets d'opéra que dans un bal de société.

Je finirai par quelques réflexions sur la décence qui doit présider à une toilette de bal : l'immodestie des vêtemens y est presque un usage reçu, et si l'on se découvre un peu moins à présent, c'est uniquement parce que la mode le veut. Qu'un si pitoyable motif ne détermine point mes chères lectrices; que la mode le veuille ou ne le veuille pas, elles ne se décolletteront qu'un pouce environ au-dessous du cou et à la naissance des épaules. Si, comme autrefois, il est de rigueur que la robe laisse en partie le dos et la poitrine à découvert, comme faisaient les corsages à *l'enfant*, elles feront parfaitement de n'échancrer leurs robes qu'à la moitié des omoplates, qu'à la naissance du sein, et de mettre un fichu collant sans garniture : leur collier tombant sur le bord de ce fichu le cachera, et de quelques pas il s'apercevra à peine. L'art de plaire bien entendu y gagnera peut-être autant que la décence, car ce léger tissu de tulle ou de gaze blanchit la peau, la fait paraître beaucoup plus belle, et dissimule la sueur et la rougeur qui, presque toujours, en dansant, finissent par sillonner le cou et les épaules. De plus, l'attrait de la pudeur, le plus puissant charme des femmes, fera de ce simple fichu la plus belle partie de vos vêtemens. Mais si votre but principal est de faire servir la pudeur aux calculs de la coquetterie, si vous vous décolletez beaucoup, si vous mettez le fichu trop écarté, trop transparent, vous perdrez en même temps le pudique attrait et l'élégance de la mode. Pour ce qui me resterait à dire sur la parure des bals, je renvoie au chapitre *du Maintien et des Habitudes hygiéniques*. J'ajouterai seulement qu'une danseuse ne porte jamais de sac; elle doit avoir un très-beau mouchoir brodé, et un éventail assorti

au luxe de sa toilette : il est d'usage de mettre plusieurs paires de bracelets sur les gants longs : cette mode bizarre le serait encore bien plus si la mise était simple; les gants mi-longs sont beaucoup plus avantageux à la taille que les gants longs, mais il faut que l'on ait le bras, ou du moins l'avant-bras, joli. (*Voyez* le chapitre *des Rapports des Parures et des Couleurs, etc.*) On danse maintenant avec de grandes manches de gaze-laine en gigot; rien n'est plus laid, et à moins que vous n'ayez le bras rouge et à *chair de poule*, ne vous astreignez pas à suivre une mode aussi désavantageuse. Ayez des manches courtes dont vous garnirez le bord ou poignet avec un rouleau de ruban assorti à la garniture, et en dessous du ruban d'un tulle replié en deux, ou à dents si la mise est simple ou demi-parée, et de blonde s'il s'agit d'une grande toilette.

Manière de s'habiller pour un repas du matin. — Si c'est un déjeuné d'ami, *voyez* l'article *Négligé;* si la cérémonie s'y glisse un peu, ayez recours au *demi-négligé;* si ce repas est qualifié de déjeuné dînatoire, il faudra vous vêtir comme pour un dîné.

Manière de s'habiller pour un repas du soir. — Cela dépend encore du nombre des convives et de la cérémonie qui règle le repas. Un dîné peu nombreux s'accorde fort bien d'un demi-négligé paré ou du costume adopté pour les promenades; mais s'il s'agit d'une grande, et, par parenthèse, d'une ennuyeuse réunion, il faut être soigneusement coiffée en cheveux, avec de nombreuses coques de rubans ou des biais de gaze, ou bien avoir des berrets parés avec ou sans plumes, ou même des toques de salon. La robe doit être de gros de Naples, cotpali, barège, mousseline de l'Inde, popeline, satin, velours, suivant la saison; le fichu, une somnambule de tulle, de blonde, noire ou blanche; des écharpes de même tissu, ou des fichus-pélerines extrêmement élégans : on les assortira aux robes énoncées ci-dessus. On peut aussi avoir le cou un peu découvert. Il va sans dire que les parures de diverses pierreries sont le complément de ces toilettes.

Pour une assemblée proprement dite, — comme une soirée de jeu, un punch, un thé, un concert, la mise est à peu près semblable, mais encore plus riche : si vous y paraissez en blanc, que ce soit en mousseline de l'Inde, garnie ou de sa bordure en or ou de volans brodés ; en robe de tulle, avec des volans à feston mat ; en robe de gaze de coton, brodée en laine de couleur ; tous ces vêtemens avec des dessous de satin : si c'est l'hiver, en robes de soie (bourre, popeline, reibs, velours, crêpe de Chine) garnies de blonde ou de fourrures distinguées, telles que petit-gris, renard doré, martre, chinchina. La coiffure en cheveux y paraîtrait mesquine ; des berrets de blonde, avec fleurs ou marabouts, des toques de velours de couleur, avec des ornemens d'or ou d'acier, des toques à grandes plumes, des turbans à bouquets de plumes d'oiseau de paradis ; des chapeaux à fleurs de la plus grande élégance, et qu'il faut renouveler souvent ; des schals-cachemires, des manteaux de satin ou de drap-cachemire : voici un aperçu du costume de rigueur pour ces ruineuses réunions.

Négligé. — Reposons-nous un peu de cette fastueuse nomenclature, par la description d'un joli négligé : capote de soie, de ruban couleur claire, de gaze-laine ou mousseline-gaze ; redingote de percale, garnie tout autour de mousseline brodée, plissée à tuyaux, ou de broderie à dents sur l'étoffe, ou d'une bande de tulle à dents sans plis ; pèlerine attenante à la robe ; schal de barège, jeté négligemment sur les épaules ; ou bien encore robe de guingams, en redingote, avec ou sans garnitures : voici pour l'été. L'hiver, douillette de taffetas de couleur foncée, non garnie, et attachée devant, du haut en bas, avec des nœuds de rubans pareils, placés à distance égale ; redingote de mérinos, bordée seulement par un liseré de soie semblable à la robe ; schal de mérinos en quatre, ou de bourre de soie, à fond palmé, d'une aune ou cinq quarts. La coiffure est toujours une capote, mais alors de couleur un peu brune.

Demi-négligé. — Avant que le luxe fût monté au point affligeant où nous le voyons de nos jours, le demi-négligé que je vais décrire aurait passé pour une toilette achevée; et quand j'aurai dit de quels objets il se compose, on n'en sera pas étonné. En effet, des robes de belle percale, garnies de rouleaux de mousseline, d'entre-deux de tulle, de volans brodés; des redingotes de mousseline ou linon, doublées de taffetas; des robes de mérinos, de taffetas, convenablement enjolivées; des mousselines peintes, des alepines de couleur et beaucoup d'autres étoffes de fantaisie, sont des vêtemens qui ne conviennent pas précisément à une demi-toilette, d'autant mieux que parmi les robes de percale à volans brodés, il y en a qui s'élèvent souvent à une valeur de 800 fr. Les fichus, les chapeaux répondent aux habits; cols rabattans de tulle de coton, cols garnis de ruches de tulle *idem*, pèlerines en mousseline-gaze et mousseline brodée, schals de barège, crêpe de Chine et bourre de soie; palatines de diverses fourrures; chapeaux de paille d'Italie (à moins qu'ils ne soient ornés de grandes plumes blanches, car alors ce sont des chapeaux de toilette), suisse ou tissu de coton; chapeaux de gros de Naples, satin, velours, etc. Il est vrai qu'en ce genre la forme et les ornemens font beaucoup plus que l'étoffe; mais il n'en est pas moins vrai qu'un demi-négligé semblable pourrait faire une toilette entière au besoin.

Il serait ridicule de porter des pierreries en négligé ou demi-négligé. On ne passe absolument autour du cou que les rubans noirs ou bruns, larges d'un demi-pouce environ, qui servent à suspendre les montres, et les chaînes d'acier ou d'or, au bout desquelles sont également suspendus ces utiles bijoux, ou les lorgnons et binocles (lorgnon double à branches) que l'on porte par nécessité, et que l'on ne devrait jamais avoir autrement. Quelques personnes portent leur montre à la ceinture, et passée dans une chaîne longue seulement d'un demi-pied à peu près, mais composée d'une multitude de rangées. Cet usage est in-

commode et prétentieux. Il est de meilleur goût de ne pas mettre la montre en évidence, et cela est si fondé que lorsque la forme du corsage permet de cacher la montre en dessous, on ne manque jamais de le faire. Puisque nous nous occupons de ce bijou, je dirai que rien n'est puéril et ridicule comme l'habitude d'avoir une quantité de breloques représentant mille objets en or, tels que jouets d'enfans, animaux, figures burlesques, etc. Excepté la clef de la montre, qui peut être plus ou moins riche et variée, et, si l'on veut, un cachet en pierre précieuse, tout cet attirail doit être dédaigné.

Les petits flacons que l'on suspendait au cou, comme les montres, étaient une mode agréable et jolie; mais ces flacons trop exigus ne pouvaient pas servir à grand'chose; il n'est donc pas trop à regretter que l'usage les ait laissés là. Les flacons de poche, surtout quand le second bouchon de métal tient après, au moyen d'une charnière, sont bien préférables à ceux-ci, et je conseille à mes lectrices d'en avoir toujours, remplis de sel de vinaigre, d'eau de Cologne balsamée, ou de toute autre liqueur balsamique (1), pour prévenir les accidens qui pourraient leur arriver, ou pour rendre service dans l'occasion.

Les bourses suspendues au côté, que l'on porte en demi-négligé, me semblent mériter le même reproche que les montres placées de la même façon. Comme dans le genre de costume dont nous nous entretenons il est d'usage d'avoir des sacs, enjolivés plus ou moins selon le degré d'élégance du demi-négligé,

---

(1) Il faut, à ce propos, que j'indique aux dames un moyen d'ouvrir les flacons dont le bouchon résiste opiniâtrément. Plus, ordinairement, on essaie de l'ouvrir, plus il persiste : pour le faire céder au bout de quelques minutes, il suffit de frapper longitudinalement le col du flacon avec l'anneau d'une clef. Ces petits coups répétés ébranlent le bouchon, qui sort ensuite dès qu'on le tire. Faute de ce simple procédé, on est souvent forcée d'abandonner les flacons bouchés de cette manière.

il vaut incomparablement mieux mettre sa bourse dans son sac ; elle y est, surtout à Paris, beaucoup plus en sûreté.

Beaucoup de dames prennent, en demi-négligé, l'habitude que l'on a, en grande toilette, de porter à la main sa bourse sur son mouchoir. Depuis que la mode a ramené les bourses longues, fermées avec des coulans ou anneaux mobiles, elles les tournent autour du doigt; je ne puis encore m'empêcher de trouver cela prétentieux.

J'ai dit que quelques différences dans la forme des objets, semblables d'ailleurs, les classent dans le demi-négligé, ou la toilette proprement dite. En voici plusieurs exemples :

Les voiles de gaze blancs, noirs ou verts, les demi-voiles de tulle et même de blonde, avec une coulisse, sont demi-négligé. Les voiles brodés tout autour, et jetés sur le chapeau, sont toilette.

Les bas de coton à jour sont encore demi-négligé; les bas de soie à jour, blancs, sont le contraire. Noirs, ils sont classés comme les bas de coton. Les bonnets de gaze (de modiste) sont au-dessous du demi-négligé ; les berrets qui leur ressemblent sont parure.

Les spencers des plus riches étoffes, reibs, satin, velours, sont toujours demi-négligé.

Les robes-blouses, à plis sur le lé de devant, sont ordinairement rangées dans cette dernière classe.

CHAPITRE XI.

DU CHOIX DES GARNITURES ET DE LA FORME DES ROBES HABILLÉES OU NON HABILLÉES.

PUISQUE, comme nous venons de le voir précédemment, la forme influe tant sur le fond (ce que dans la société nous savons de reste), je vais entretenir un instant mes jeunes lectrices des moyens d'assortir la forme du corsage et des garnitures selon la qualité de l'étoffe et sa destination.

Une robe commune doit être prise et quittée promptement: elle doit demander le moins d'attirail possible; donc il faut la faire en redingote et montante jusqu'au cou. Quand on s'ennuie d'attacher, d'agrafer ou de boutonner les deux lés du devant l'un sur l'autre du haut en bas, on peut, dans les deux tiers de leur longueur en commençant par le bas, les coudre ensemble l'un sur l'autre, en faisant cette couture à plat, à l'endroit de la robe et justement sur la ligne des points de l'ourlet, afin que cette couture soit inaperçue. On laisse le dernier tiers non cousu, afin d'entrer facilement la redingote, et on continue de l'attacher ou boutonner comme auparavant. Cette méthode, au reste, peut s'appliquer avantageusement sur toute espèce de robes en redingote, d'étoffe grossière ou non: elle empêche les devans de se disjoindre par le bas, ce qu'ils ne manquent jamais de faire quand on les joint par tout autre moyen que celui-ci; elle conserve les devans plus propres, parce que les touchant moins on les froisse moins par conséquent; et ce motif est important pour les douillettes de taffetas et autres redingotes attachées avec des nœuds de rubans. Quand on veut garnir chaque

devant, ou plutôt montrer une double garniture, il faut nécessairement avoir recours à ce procédé; car, si les devans croisés l'un sur l'autre s'écartent souvent, que serait-ce donc s'ils étaient simplement rapprochés? Il faudrait leur mettre près à près une multitude innombrable d'agrafes et de boutons, et ce serait un travail à n'en pas finir chaque fois qu'on s'habillerait. Au lieu de cela, on coud les devans ensemble; on place les deux garnitures en face l'une de l'autre, à une distance relative à leur forme, à leur grandeur, au caractère des nœuds ou boutons, que l'on doit placer ensuite entre elles pour figurer l'*attachage* des devans. La garniture des redingotes est toujours simple, quoique élégante (1).

Les robes demi-habillées, telles que les robes de guingams, mousseline peinte, mérinos, se font ordinairement en *robe ronde* (on nomme ainsi la forme opposée à celle des redingotes). Le corsage est entièrement montant, et nécessairement attaché par-derrière. Il est cependant un moyen d'avoir en même temps un corsage un peu décolleté, attaché par-derrière, et un corsage montant tout-à-fait joint par-devant. Rien n'est plus simple ni plus commode.

La robe se fait comme à l'ordinaire avec le corsage décolleté. Ensuite l'on prépare un corsage de redingote en étoffe pareille; on le fait comme tout autre corsage, seulement on n'y met point de manches ni de mancherons, et l'on garnit l'entournure d'une ganse en passe-poil. Quand on veut s'habiller légèrement on met seulement la robe. Veut-on être plus chaudement, ou désire-t-on varier, on passe le second corsage sur le premier. L'entournure bordée de ganses se trouve autour de celle des manches qui semblent montées après elle; la ceinture sur laquelle est monté le second corsage s'adapte bien sur celle du

---

(1) Quelquefois on brode le devant d'une robe ronde de manière à ce qu'elle figure une redingote.

premier, et l'on ne s'aperçoit en rien que ce corsage n'est pas cousu après la robe (1).

Ce genre de robes ne demande pas trop d'élégance et de hauteur dans les garnitures. Des biais, des plis, des volans leur conviennent, mais simples et non variés dans leur placement. Les modes actuelles semblent taxer ce conseil d'inutilité; mais qu'on veuille bien se reporter à deux années. Les biais formant des dents par leurs zigzags rapprochés, les volans en fille d'honneur, en if, en triple et quadruple, rangés en mille diverses façons, ne justifient-ils pas la précaution ? Au reste, puisqu'en voilà l'occasion, je dirai que rien n'est plus désavantageux que ces garnitures exagérées qui montent jusqu'au genou et le dépassent très-souvent. La robe perd sa grace et sa souplesse : elle paraît lourde et raide, cesse de draper agréablement. Ce sot et prétentieux ornement nuit à toutes les tailles; mais il rend surtout les petites femmes grotesques. La hauteur des garnitures est d'environ huit à dix pouces, encore faut-il que l'on soit au moins d'une taille moyenne. La grande toilette, il est vrai, exige des garnitures un peu élevées, mais non ridicules, et les garnitures qui vont à la naissance des hanches (j'en ai vu beaucoup, surtout aux robes à entre-deux et broderies) méritent complètement cette dénomination.

Ce haut volume de garnitures est encore bien plus insupportable quand les rangées qui le composent sont étroites et très-éloignées l'une de l'autre; cela paraît entièrement l'œuvre de l'indigence et de la vanité. Tout ce qui est de luxe ne doit jamais s'allier à la pénurie.

Les corsages très-décolletés, en draperie, d'étoffe pareille à la robe ou à la garniture; les volans brodés en couleur, les

---

(1) Beaucoup de dames séparent habituellement le corsage du jupon, qui tient par des bretelles : cela ne convient que pour les corsages attachés par-derrière.

vraies ou fausses blondes, les ruches, les torsades de rubans, les rouleaux formant des dessins, les garnitures mêlées de tulle et satin conviennent aux robes de parure.

Tout le monde ne peut avoir des garnitures de blonde véritable, dont le prix est fort élevé; aussi tâche-t-on de les imiter avec des bandes de tulle de soie brodées en soie ou en coton; mais cette garniture, mesquine en tout temps, n'est tout au plus jolie que quelques jours. Le bord dentelé des bandes, simplement découpé, se tire, se resserre et grimace horriblement. Il vaut mieux, lorsque par force ou par sagesse on ne veut pas mettre un prix considérable à une garniture de robe, remplacer les volans de blonde par des ruches doubles en crêpe lisse découpé, blanc ou de couleur, selon la robe; ces ruches sont beaucoup plus élégantes et plus légères que les ruches d'étoffe. On peut les mettre sur toutes sortes d'étoffes de soie. Trois rangées suffisent.

On ne porte jamais de ceinture de rubans moirés, écossais, ou à dessins divers, lorsqu'on est en grande toilette. Les rubans-gaze ou rubans-satin sont les seuls admis.

CHAPITRE XII.

DIFFÉRENCE DE LA TOILETTE ENTRE LES DAMES ET LES DEMOISELLES.

Leur âge, leur position dans le monde, la protection de leur époux, les objets de prix qu'elles ont reçus à l'époque de leur mariage expliquent pourquoi les dames sont plus fastueuses dans leur mise que les demoiselles. Une gracieuse simplicité compose toute la toilette de ces dernières, surtout quand elles

sont très-jeunes; car, lorsqu'elles parviennent à un certain âge sans avoir changé d'état, elles se dédommagent d'être demoiselles en se parant comme les dames. Mais, soit dit en passant, c'est le moyen de le rester toujours. Quoi qu'il en soit, notons la différence.

La coiffure. — Les très-beaux chapeaux de paille d'Italie, les plumes de salon, même les marabouts; les esprits, les toques d'assemblée, les berrets parés, les grands voiles de tulle ou de blonde, brodés tout autour et jetés sur le chapeau, sont le privilége des dames. Toute autre coiffure est du domaine des demoiselles, principalement les larges chapeaux de paille non coupés, garnis de rubans blancs.

Les cachemires vrais ou faux, surtout en six quarts, les grands schals de blonde noire ou blanche, ou seulement de tulle, seraient on ne peut plus déplacés pour les jeunes personnes. Il en faut dire autant des écharpes de tulle, blonde, ou cachemire.

Les robes de satin, velours, crêpe de Chine, tulle uni ou brodé, mousseline de l'Inde, et les garnitures assorties, seraient blâmées avec raison dans la parure d'une demoiselle. *Qu'aura-t-elle pour son mariage?* serait une générale et bien naturelle question.

Enfin, les parures de perles fines brillantes ou pierres précieuses de haut prix leur sont sévèrement interdites. Le jais noir ou blanc, les perles fausses, les coraux, les turquoises, les parures d'acier, leur sont permis.

CHAPITRE XIII.

MANIÈRE DE PORTER LE DEUIL CONVENABLEMENT.

Le jeûne, les macérations, dont se composait le deuil chez presque tous les peuples de l'antiquité, n'auraient guère semblé plus rudes aux élégantes parisiennes que la nécessité de renoncer pendant quelque temps au spectacle, au bal, à la variété des couleurs et des ornemens. Aussi abrégent-elles autant que possible cette cruelle privation. Le deuil de veuve, fixé ordinairement à deux ans en province, est seulement de 13 mois à Paris. Pour la perte des père, mère, aïeul, aïeule, beau-père ou belle-mère, le deuil, communément d'une année, n'est plus que de moitié. Le deuil, pour un oncle ou une tante, un frère ou une sœur, était de six mois; trois mois paraissent suffisans. Le deuil d'un cousin-germain n'est pas obligatoire; cependant, par déférence ou par amitié, on le porte six semaines ou un mois.

Le deuil a trois degrés différens : 1° Le grand deuil : des robes de laine en alepine ou mérinos, sans garniture, schal noir sans bordure, fichu de crêpe noir, bonnet ou capote de crêpe extrêmement simple, voile de crêpe, gants et chaussure noirs : aucun bijou, à moins que ce ne soit en acier bronzé, et seulement pour la boucle de ceinture. 2° Le second deuil : robe de soie avec garnitures, fichu de gaze-laine, chapeau pareil, ou même en soie et velours, perles et pierreries blanches un peu plus tard. 3° Demi-deuil : étoffes mélangées de blanc et de noir, telles que guingams, madras, robe grise et lapis clair imitant le gris, robe blanche avec ceinture et fichu

de ruban noirs ; écharpes et schals de même couleur ; chapeaux de soie gris, chapeaux blancs avec fleurs noires, ou même fleurs grises tirant sur le lapis. Enfin, sur la fin d'un deuil, veut-on, sans le rompre, aller dans une assemblée, paraître à un bal, une robe blanche en gaze ou soie, garnie de satin blanc, d'épis d'argent, de fleurs blanches sans feuilles, comme la tubéreuse, sont des parures de demi-deuil ; ce deuil s'achève avec des brillans ou des perles ; mais ordinairement on porte ce qu'on appelle *parure en fer pour deuil.* Ce sont des plaques de fer bronzé, représentant en relief des têtes antiques, des camées, qui composent le peigne, le collier, les bracelets. Ces parures se fabriquent en Prusse et sont extrêmement distinguées.

Les veuves ne bouclent et ne montrent pas même leurs cheveux pendant tout le temps du grand deuil, qui dure trois ou six mois, suivant qu'elles suivent l'usage de Paris ou de la province ; le demi-deuil se prend ordinairement à la moitié du temps que doit durer le deuil.

Le grand deuil défend d'aller aux spectacles, aux bals, aux assemblées, aux dîners de cérémonie et de plaisir. Pendant les six premières semaines on ne sort pas du tout, on ne reçoit que ses amis intimes, et l'on ne rend de visites qu'après les quarante jours. L'étiquette veut aussi que l'on ne travaille pas à l'aiguille, même avec ses parens et ses amis ; on ne doit ni acheter, ni faire, ni raccommoder ses vêtemens de deuil, parce qu'il est supposé que l'on est trop accablée par la douleur pour pouvoir s'occuper, et surtout de semblables soins. Quand on se marie en cet état, ou qu'on assiste à un mariage, on quitte le deuil ce jour-là et on le reprend le lendemain. Si l'on épouse un homme en deuil, on le porte avec lui jusqu'à ce que le temps en soit expiré. Si, au contraire, l'homme est en deuil pour cause de veuvage, il le quitte le jour des noces, ne le reprend plus, et par conséquent sa nouvelle épouse ne le partage pas.

CHAPITRE XIV.

DES CONVENANCES DES PARURES ET DES COULEURS.

L'AGE, la taille, le caractère de la figure, la teinte des cheveux, mettent une telle différence entre les femmes, qu'il est impossible qu'elles s'habillent toutes exactement de la même façon; et si l'on en voit si peu d'agréables, c'est que très-souvent, jeunes ou vieilles, grandes ou petites, brunes ou blondes, avec des traits romains ou un minois chiffonné, elles adoptent également les mêmes formes de robes, de chapeaux; les mêmes couleurs, les mêmes ornemens, lorsque la mode l'a voulu. La mode est puissante comme la nécessité, je le sais; il faut lui obéir; mais le bon sens et le bon goût peuvent partout modifier un peu ses oracles.

Si vous êtes d'un certain âge, non-seulement il faut abandonner la coiffure en cheveux, les fleurs, mais encore les écharpes, les fichus-pèlerines, tout ce qui dégage la taille, quelque belle tournure que vous ayez d'ailleurs. Pour éviter la chaleur, vous porterez de grands schals de barège, de tulle ou de blonde. Comme tout sied dans la jeunesse, nous nous dispenserons de rien spécifier.

Vos traits sont-ils nobles, graves, même un peu sévères, portez des toques, des berrets ornés de plumes, surtout celles qui retombent en saule pleureur; ayez des boucles d'oreilles un peu longues et très-brillantes; dégagez le front autant que possible, mettez des ornemens d'acier, d'or ou d'argent entre les boucles de vos cheveux, comme la mode l'indiquera; garnissez le cou, surtout s'il est un peu long : des ruches, des collets

montans, un peu ouverts, en très-belle blonde, est ce qui vous conviendra le mieux; votre charme est la dignité. Si votre taille répond à votre figure, c'est-à-dire si elle est élevée, imposante, de longues robes de belles étoffes, avec de hautes garnitures, des schals très-amples qui drapent sur vos épaules, un manteau très-large, des somnambules fort riches et fort grandes, voilà ce que vous devez choisir.

Au contraire, êtes-vous petite, mignonne; la beauté de vos traits consiste-t-elle dans la gentillesse, et celle de votre taille dans la grace, des robes un peu courtes, transparentes, légères, garnies très-bas, des écharpes, de petits fichus-pèlerines, des collets rabattans pas trop grands, surtout de jolies pointes brodées, vous conviennent principalement; que vos schals ne dépassent jamais quatre quarts; n'ayez de manteau que le plus rarement possible, et substituez-y une écharpe en fourrure; ornez vos chapeaux et vos coiffures de fleurs, et de fleurs délicates encore, quand la mode s'y opposerait : la gentillesse de votre physionomie ressortira avec des guirlandes de jasmin, de boutons de rose, de muguet, et vous paraîtriez écrasée sous des bouquets de grosses marguerites, de lys ou de pavots.

Des robes de couleur foncée, des corsages un peu justes avec le moins de plis possible, des fichus légèrement garnis, des chapeaux évasés, c'est ce qu'il faut choisir lorsqu'on est chargée d'embonpoint, parce que tout cela fait paraître plus mince : par la même raison les personnes maigres préféreront le blanc et les couleurs claires, les robes à draperie, les cols à ruches doublées ou triplées, etc.

La nuance des cheveux, le coloris du teint apportent aussi une grande différence dans le choix des couleurs. Un chapeau gros-jaune, une robe de batiste écrue, enfin toutes les espèces possibles de jaune, depuis l'aurore jusqu'à la couleur paille, siéent parfaitement aux brunes : des fleurs jaunes dans leurs cheveux noirs les rendent charmantes, tandis qu'avec tout cela une blonde paraîtrait presque livide; au contraire, les verts ten-

dres, les lilas, les roses, et en même temps le noir, le brun, le violet, le gros bleu, qui font ressortir l'éclat d'une dame blonde, donneraient à une brune l'air sauvage et dur. Les bleus clairs vont, dit-on, mieux aux blondes qu'aux brunes; selon d'autres, aux brunes qu'aux blondes : je partage le premier avis. Les couleurs écossaises, où dominent le rouge et le vert, sont ennemies des brunes et fort amies des blondes.

Les couleurs rouges, depuis le ponceau jusqu'au rose, et le blanc, conviennent à toutes les femmes; cependant une personne dont la peau est un peu brune, ce qui arrive souvent aux porteuses de cheveux noirs-jais, sont très-mal en blanc ou en rouge, et ressemblent beaucoup aux mulâtresses : quant aux brunes claires, c'est différent, presque toutes les couleurs leur sont avantageuses; elles sont surtout bien en bleu céleste.

Par les motifs que nous venons d'exposer, voici le choix que les dames feront dans les pierreries : les brunes prendront des topazes, des turquoises, des rubis; les blondes des chrysolites, des améthystes, des coraux, des perles, des émeraudes : les turquoises leur conviendront aussi. Pour les parures de fantaisie, elles s'abstiendront de colliers d'ambre, qu'elles laisseront aux brunes; mais la pâte de roses, le jais noir et blanc, les grenats, leur siéront au mieux. Il est inutile de parler des brillans, qui embellissent toutes les femmes : les blondes se garderont aussi des parures d'or mat ou soufflé.

Du choix à faire dans les modes, afin de n'en être ni trop près, ni trop loin.

Quand les manches dites *en gigot* commencèrent à paraître, chacun se récria sur la bizarrerie d'une pareille mode, qui non-seulement cache la forme du bras, mais encore le fait paraître beaucoup plus gros que le buste. Des dames qui les premières doublèrent ces manches de bougran pour les rendre gonflantes, semblèrent avoir passé chaque épaule dans un ballon; cepen-

dant le genre de ces manches grotesques est devenu général, alors le ridicule en a disparu : leur grace de convention s'est établie aux yeux mêmes de ceux qui la raillaient d'abord. C'est, par parenthèse, un fait à l'appui du système de M. de la Mennais, *on a cédé à l'autorité du grand nombre*, et maintenant l'on serait ridicule de ne pas suivre une mode qui l'est à l'excès.

C'est là l'histoire de presque toutes les modes, sauf que parfois certaines conventions ne prennent pas, on ne sait pas trop pourquoi : l'empire modiste a ses mystères ; la bizarrerie, la laideur, ne sont pas des motifs de non-succès. Tout n'est-il pas convenable et beau, grace à ce seul mot : *c'est à la mode ;* mais enfin cela ne fait pas fortune, et l'on est forcée de jeter là des objets que le premier coup de la mode a fait payer le double de leur valeur.

Mes lectrices ont déjà vu, dans ce petit récit, quels seront les conseils que je vais leur donner : elles devinent que je leur recommanderai d'attendre, pour adopter de nouvelles modes, qu'elles soient un peu établies, et que les modes précédentes soient tout-à-fait abandonnées; cette précaution est indispensable si l'on ne veut pas dépenser prodigieusement de temps et d'argent pour paraître presque toujours grotesquement accoutrée : elles penseront aussi que je les prierai de faire un choix dans les modes; de ne pas adopter aveuglément les formes, les dessins tellement exagérés ou bizarres, que les étoffes, les bijoux qu'ils gâtent ne pourront plus servir à rien, si peu que la vogue en soit passée, comme, par exemple, *les robes à la Robin des Bois, les écharpes à la Dame du Lac, les boucles d'oreilles à pendans longs de plus de deux pouces.* Les robes rouges de sang avec de grandes raies, des feuillages, des zigzags noirs, que l'on portait l'an passé au mois d'octobre, ont coûté énormément cher, et au bout de cinq à six semaines encombraient les magasins des revendeuses à la toilette : le moyen de porter un pareil costume, quand la mode ne l'excusait plus! Puis ces exagérations, ces formes baroques sont extrêmement désavantageuses ; le

grand charme de la toilette est une élégante simplicité, l'art de faire valoir ses agrémens sans paraître y prétendre, de tout régler dans ses vêtemens par la grace et d'après le genre de grace qui vous est départi, ainsi que je l'ai expliqué plus haut.

Pliez la mode à vos moyens de plaire, et non vos moyens de plaire à la mode. Votre main est-elle sèche, allongée, n'ayez pas de manches à poignets; ne les gardez pas non plus comme elles étaient autrefois, l'usage vous donne un palliatif, un moyen terme; une petite bande de biais, adaptée au bas du poignet, garnit la main, sans se rapprocher de l'ancienne forme : voilà un excellent moyen de corriger la mode et de n'en être à la fois ni trop près ni trop loin. Agissez de même pour les formes disgracieuses du corsage; quoi que veuille la mode, ne le faites jamais court de manière à comprimer la gorge, à mettre la ceinture au niveau des omoplates, comme on le pratiquait autrefois; ne le faites pas non plus allongé, de telle sorte qu'il se rapproche des hanches, surtout si vous avez la taille élancée, car vous exciterez un sourire de raillerie chez la personne la moins disposée à se moquer; gardez-vous aussi de décolleter trop vos robes, et d'en faire tomber les épaulettes, de façon que l'on voie le rond de l'épaule : c'est l'œuvre d'une coquetterie de mauvais goût; élargissez convenablement les épaules en plaçant les épaulettes sur le bord, mais que jamais les manches n'aient l'air de tomber des bras. Quand la robe est en étoffe transparente, décolletée ou sans fichu, ce n'est plus seulement le bon goût qui s'oppose à cette pratique, c'est la décence, ce guide vigilant et délicat de toutes les actions d'une femme.

Les robes trop décolletées ont l'inconvénient de montrer la saillie des omoplates, de nuire à la grace de la gorge, et de faire paraître la ceinture moins svelte; les corsages montans à demi, tels qu'on les porte maintenant sur le bord des clavicules, n'ont pas le moindre agrément; ils sont trop ou pas assez dé-

colletés ; les épaules paraissent rétrécies, la gorge semble resserrée, le cou découvert justement à sa naissance n'a plus ce contour séduisant qu'on lui remarque lorsque la robe est décolletée un peu au-dessus du sein, ou même mieux encore plus bas; mais alors il faut que le tour du corsage ait une garniture quelconque, ou bien que l'on porte un fichu. Ne peut-on pas suivre ces pratiques indiquées par le bon goût, malgré les préceptes de la mode? Quelques modifications de ce genre-là vous feraient très-peu perdre en élégance, et gagner beaucoup en beauté.

L'entassement des ornemens, l'ampleur démesurée des garnitures, la confusion des couleurs, la bizarrerie des formes, les choses désavantageuses relativement au caractère de votre taille, de vos traits, doivent être tous modifiés de la sorte; car autrement la toilette irait diamétralement contre son objet.

La mode veut, pendant quelque temps, que les jupes traînent par terre; immédiatement après, elle exige qu'elles soient au-dessus de la cheville. Dans le premier cas, une femme a l'air empêtrée; la robe se salit, s'use horriblement, embarrasse de même : dans le second, elle ôte tout l'agrément de la taille, rapetisse, vous donne l'aspect d'une sauteuse de corde : est-il donc raisonnable de se réduire à ces deux excès?

CHAPITRE XV.

L'ART D'AVOIR UN MAINTIEN ET DES GESTES CONVENABLES.

Une tenue convenable est non-seulement le complément de la beauté, mais l'annonce d'une bonne éducation, et la preuve

d'un sentiment habituel d'ordre, de modestie et de dignité. Également éloignée de la trivialité et de l'affectation, l'aisance noble et gracieuse du maintien paraît si simple, si naturelle, qu'il semble ridicule au premier abord de vouloir l'ériger en préceptes : il en est cependant, et qui en sont, pour ainsi dire, les conditions matérielles : je vais les indiquer; ce sera ensuite à l'imitation des personnes bien élevées, à l'habitude, aux dispositions morales, aux graces enfin, à leur donner (si l'on peut s'exprimer ainsi), le coloris convenable.

Procédons avec ordre pour procéder avec clarté.

La bonne tenue des pieds influe considérablement sur l'agrément de la taille; assise, tenez-les croisés l'un sur l'autre, le droit placé sur le gauche, posé sur la pointe, et de côté, afin de le faire paraître plus petit et plus gracieux : évitez, en tenant ainsi les pieds, d'appuyer le bas de l'un sur le soulier de l'autre, surtout si le soulier est noir, parce que le bas serait sali en peu d'instans : effacez bien le talon, et baissez la robe sur le pied de manière qu'on n'aperçoive que le bout, ou tout au moins que la moitié. En marchant, posez toujours sur la pointe du pied, mais pas tout-à-fait à l'extrémité, car cela est fatigant, prétentieux, et force souvent à courber le corps.

Si les genoux ne doivent pas être tournés en dedans, ils ne doivent pas non plus l'être en dehors d'une manière trop marquée, c'est par trop masculin. Les croiser l'un sur l'autre est du plus mauvais ton : on en peut dire autant de l'habitude d'embrasser les genoux avec les mains jointes : il faut les laisser simplement l'un auprès de l'autre à peine écartés. La tenue des bras demande un peu plus d'attention; plusieurs manières de les porter sont très-vicieuses; entre autres celle de les appuyer sur les cuisses en se courbant en avant, et surtout de les croiser alors de façon que chaque coude se trouve enfermé dans chaque main : celle d'étendre les mains écartées sur les genoux est presque aussi désagréable; mais la pire de toutes

est de rejeter les bras excessivement en arrière, et de les serrer contre la taille ; une personne spirituellement moqueuse appelait cela se *tenir en sauterelle*, et en effet, les bras ainsi crochus ne ressemblent pas mal aux élytres rapprochées des grosses sauterelles vertes lorsqu'elles sont en repos. C'est, du reste, le trait distinctif de l'affectation, et si j'étais faiseuse de caricatures, je le prêterais constamment à la pruderie, et au bégueulisme. Ne tendez jamais le bras tout raide, mais arrondissez-le élégamment en relevant un peu le coude. Que les doigts aussi ne soient pas tendus avec raideur, mais légèrement courbés, et non moins légèrement écartés.

Le meilleur moyen de porter les bras est de les tenir au niveau de la ceinture, les mains à demi croisées l'une sur l'autre, ou placées l'une dans l'autre : il sera bien de varier cette attitude de temps en temps ; mais non par le frottement répété des doigts ; car cette habitude est le véritable tic des prétentions.

Les épaules et la poitrine seront effacées en même temps, et non aux dépens l'une de l'autre. Vous y parviendrez en redressant naturellement les reins, et en portant le cou bien droit. La tenue de cette partie est de la plus grande importance : elle agit à la fois sur la taille et sur le visage ; un cou penché en avant arrondit le dos, rend le menton pointu, imprime à toute la personne un caractère d'embarras et de stupidité ; penché en arrière, il se gonfle devant comme si on avait un goître, renverse ridiculement la tête, et fatigue le regard de son attitude forcée : complètement droit, il manque de grace. Au lieu de tout cela, penchez-le à peine sur le côté droit, ce mouvement léger, insensible, donne au cou une sorte de moelleux, une expression timide, caressante, pleine de charme ; mais gare l'affectation !

Parlons maintenant de l'accessoire si principal du maintien, c'est-à-dire des gestes. On n'en peut donner les règles qu'en présentant leurs abus. Rappelons donc ces gens qui croient avoir

des gestes spirituels, énergiques, et fatiguent leurs malheureux auditeurs par l'éternelle répétition des tics véhémens et bizarres qu'il leur plait de qualifier ainsi. Allonger fréquemment les bras, frapper l'air comme si l'on ramait, donner de grands coups de poing sur les meubles, battre des mains, secouer rapidement la tête, lever les épaules, se renverser en arrière, remuer les genoux, se tirer les doigts, relever et froncer tour-à-tour les sourcils, se pincer la peau du cou, du visage, des mains, etc. Tout cela est au moins fort importun et fort désagréable; cela toutefois se rencontre souvent chez les personnes vives; aussi doivent-elles apporter *quelque* attention à leurs manières. Je souligne *quelque*, parce que trop d'attention les ferait paraître guindées, et le remède égalerait le mal.

Des gestes rares, point forcés, gracieux, déterminés par l'inspiration, et non exagérés par l'habitude, sont à la fois le complément et la parure du discours : ils ajoutent à l'agrément de la figure, et donnent, pour ainsi dire, une physionomie expressive au maintien.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE XVI.

L'ART DE FAIRE LES CORSETS.

Les ridicules et douloureuses prisons appelées *corps baleinés*, dans lesquelles les femmes s'enfermaient autrefois, étant aussi difficiles à faire que cruelles à porter, formaient un art spécial que l'on n'aurait osé conseiller aux dames. Mais maintenant que des corsets simples, faciles à préparer, remplacent ces pitoyables machines, j'espère, par mes indications, pouvoir mettre mes lectrices à même de faire convenablement tous leurs corsets; elles en retireront plusieurs avantages : l'économie, le bon choix de l'étoffe, que les fabricans de corsets emploient toujours médiocre; la solidité de la bordure, en ruban de coton chez eux, tandis qu'il est indispensable qu'elle soit en ruban de fil, puisque cette partie s'use promptement; enfin, elles éviteront l'ennui de se faire lacer, tourner et regarder par une personne étrangère.

Étoffe des corsets. — Les corsets se font principalement en basin de fil à très-petites raies, dit basin de Troyes; le basin en coton paraît plus beau, mais dure infiniment moins. On se sert aussi pour corsets de coutil blanc fin, de nankin des Indes, de toile écrue. Ces deux dernières étoffes se doublent ordinairement, parce qu'elles manquent de fermeté : la première a le même inconvénient dès qu'elle n'est plus tout-à-fait neuve. On

emploie aussi, mais très-rarement, du taffetas de couleur pour les corsets.

Fournitures des corsets. — Ces fournitures sont, 1° le busc de baleine ou d'acier, petite planchette large de deux pouces environ, et longue de quinze à dix-huit pouces (j'ai enseigné au chapitre des habitudes hygiéniques comment il faut le prendre et le garnir) ; 2° des baleines : d'abord de deux filets de barbe de baleine, larges d'un demi-pouce, et à peu près de la longueur du busc, pour mettre derrière ; puis d'autres morceaux de baleine, au nombre de six ou huit, et d'inégale longueur, que l'on met à la partie supérieure du devant du corset, à droite et à gauche du busc ; 3° un ruban de fil de la largeur du busc pour lui servir de poche, et soutenir à la fois les œillets et renfermer les baleines du derrière ; 4° un ruban de fil étroit pour border le corset tout autour ; 5° des élastiques, quand les corsets n'ont pas de busc.

Diverses espèces de corsets. — Il y a dix sortes de corsets. Les corsets à un seul gousset ; les corsets à goussets doubles ; les corsets à pièces ; les corsets doublés ; les demi-corsets, ou ceintures pour le matin ; les corsets à pates ; les corsets à la paresseuse ; les corsets pour femmes enceintes ; les corsets élastiques et demi-élastiques.

Pièces des corsets. — De quelque espèce que soient les corsets, ils se composent toujours de deux morceaux taillés en long (planche I, *Fig.* 1), appelés derrières ; de deux autres morceaux de même longueur, mais trois ou quatre fois plus larges (*Fig.* 2), nommés devans ; de deux bandes échancrées d'un seul côté (*Fig.* 3), qui sont les épaulettes ; de deux larges goussets pour le bas, taillés comme de petites pointes de robe (*Fig.* 4) ; de plus petits goussets pour le haut (*Fig.* 5) ; d'un morceau de doublure pour tenir les baleines du devant de chaque côté du busc (*Fig.* 6). Nous avons déjà dit que le nombre des goussets varie ; leur forme ne varie pas moins.

Corset à un seul gousset. — Ce genre de corset étant le plus

facile à tailler et à coudre, je commence par sa description, qui, une fois bien comprise, aidera à concevoir la description de tous les autres ; aussi vais-je y donner les soins les plus minutieux.

Ayez environ une demi-aune de fort basin de Troyes ; ayez, d'autre part, le patron du corset que vous voulez faire ; il est facile de vous en procurer un, soit en imitant le corset que vous portez habituellement, soit en recourant à ceux des personnes de votre connaissance, soit même en taillant les principales parties sur un corset un peu différent, tel qu'un corset à goussets doubles, un corset doublé, etc. ; car pour prendre ce patron (ainsi que tout autre), il faut replier les goussets sur eux-mêmes, et en rapprocher les deux coutures l'une de l'autre en les fixant fortement avec une épingle, de manière que l'élargissure que produisait le gousset ne paraisse plus. Cette partie du corset se présentera alors comme si le gousset n'y était pas, et vous pouvez tailler le patron en conséquence, sauf à mettre à cette partie ou à la partie voisine de celle-ci, la largeur du gousset que vous supprimez : par exemple, si le corset de modèle a un gousset au derrière, et que vous supprimiez ce gousset, il faut ajouter à la largeur que la ligne de biais produit au bas du derrière (*Fig. a*), une nouvelle largeur qui puisse remplacer le gousset supprimé. Et si aux goussets de la partie supérieure du haut du corset vous supprimez un gousset, vous ajouterez au gousset unique la moitié de la largeur de ce gousset supprimé, et vous mettrez le reste de la largeur au biais de la couture du busc dont je vais parler, ou au biais de dessous le bras, si vous avez une couture dans cette partie. Ces opérations préalables achevées, vous attacherez un morceau de papier avec des épingles tout autour de la partie du corset dont vous voulez prendre ou *lever* le patron, vous aurez soin de bien appliquer ce papier dans le sens de l'étoffe, de prendre garde que ni l'un ni l'autre ne grimacent, et vous couperez tout autour de cette partie, en laissant quelques lignes de plus au papier pour les plis-rentrés des

coutures. Si le morceau modèle a des goussets repliés (à supprimer ou non), une des coutures rapprochées se trouvera plus courte que l'autre : il faut bien se garder d'imiter cette différence, mais couper au contraire comme l'indiquera la couture la plus longue, sauf à rogner ensuite quelques fils, s'il y a lieu. Dans le cas où le gousset replié doit rester, il faut fendre longitudinalement le papier le long de la couture, jusqu'au point le plus étroit du gousset, car cette fente se commence toujours, soit aux goussets du haut ou du bas, par la partie la plus évasée de ce morceau, parce que le haut de la couture du gousset modèle étant recouvert par le patron, on ne saurait de quel point partir, au lieu que l'on voit très-bien du bas, et qu'on est guidée par la couture à mesure que l'on fend.

Le patron de ce morceau ainsi taillé, vous ôterez les épingles, vous le mettrez à part en le pliant, car les fentes préparées pour recevoir les goussets produisent de petites bandelettes très-faciles à se déchirer. Vous continuerez comme je viens de le décrire, jusqu'à ce que vous ayez le modèle de toutes les parties dont est composé le corset : comme toutes ces parties sont doubles, il vous suffira de prendre le patron de la moitié du corset; il est inutile de dire qu'il faut déplier les goussets pour en lever le patron. Il serait sans doute plus vite fait de placer votre étoffe sur le corset modèle, et de le tailler tout de suite, ainsi que je l'ai enseigné pour le papier; mais si vous commettez des erreurs, elles seront irréparables : l'étendue, la fermeté de votre basin vous embarrasseront beaucoup, et enfin vous vous priverez de l'avantage d'*entrecouper*, c'est-à-dire de placer l'angle saillant d'un morceau dans l'angle rentrant d'un autre, ce qui épargne beaucoup d'étoffe, et que vous exécuterez très-facilement en étendant le basin sur une table, et les différentes parties du patron sur le basin; il faudra encore les attacher avec des épingles, pour éviter qu'elles ne glissent, ne se dérangent et ne vous fassent faire une fausse *coupe*.

Le basin doit être placé en travers, c'est-à-dire de manière

à ce que la lisière de l'étoffe se trouve au haut ou au bas du corset; on le place ordinairement dans le sens contraire, mais une habile faiseuse de corsets prétend que le travers va beaucoup mieux; je n'en ai pas fait l'expérience. Vous taillerez d'abord les devans du corset, puis les derrières, puis les épaulettes et les goussets, comme les figures ci-dessus indiquées, en coupant l'étoffe tout le long du modèle en papier. Vous ferez ensuite, et un peu larges, des plis-rentrés à un devant et un derrière, à tous les endroits destinés aux coutures; puis vous appliquerez ces morceaux sur leurs morceaux pareils, vous les y attacherez avec quelques épingles, et vous rentrerez les bords surabondans de ces seconds morceaux; c'est à la fois le moyen d'avoir un pli-rentré bien égal aux morceaux correspondans, et le remède aux erreurs qui peuvent se glisser dans la coupe.

Vous agirez de même à l'égard des goussets; de plus, il sera bon de tracer avec un crayon l'étendue que vous voulez mettre à la couture rabattue du gousset, ou pour mieux dire à quelle distance de son pli-rentré vous voulez le coudre. Comme les goussets se placent, se bâtissent et se cousent en dessus, cette précaution est nécessaire.

Le biais des devans (*Fig. b*) doit avoir un pli-rentré large d'environ un pouce, parce que ce pli rabattu (sans coudre), de chaque côté de la couture qui lie les devans, sert à soutenir et doubler la poche longitudinale du busc; à cet effet, il est retenu à droite et à gauche par le large ruban de fil qui sera posé plus tard pour faire cette poche.

Le pli-rentré de la partie en droit-fil des derrières (*Fig. cc*) doit être encore bien plus fort; car il doit soutenir à la fois la baleine et la rangée longitudinale d'*œillets* (petits anneaux dans lesquels se passe le lacet); ce pli-rentré ne doit pas avoir moins de deux pouces. Je dirai comment il sera recouvert par un large ruban de fil.

Tous les plis-rentrés préparés, vous bâtirez les plus larges

des devans et des derrières, et vous vous contenterez de marquer les autres en les pressant et repliant fortement entre le pouce et l'index de la main droite. Vous joindrez ensuite les biais des deux devans par un bâtis à petits points, à l'envers. Vous en placerez les droits-fils sur les biais des derrières, et cela à l'endroit pour être piqués. Vous placerez de même les goussets; c'est-à-dire à l'endroit. Les goussets que l'on met au bas du devant, et qu'on nomme goussets du ventre, ont leur droit-fil du côté du biais de ce morceau, et leur biais du côté de son droit-fil. Les goussets du haut, nommés goussets de la poitrine, ont tantôt le biais à gauche, tantôt à droite du busc; tantôt ils n'ont de biais qu'à leur partie inférieure; tantôt ils n'en n'ont aucun : nous donnerons les différentes formes par lesquelles on les varie, quand nous traiterons des corsets à goussets doubles.

Il ne vous reste plus qu'à mettre les épaulettes. Vous en appliquerez, à l'endroit du corset, la partie *d* (*Fig.* 2), sur la partie *e* du devant taillée à cet effet et complétée par la jonction du derrière. Vous ne bâtirez l'épaulette que par ce bout large; le bout étroit restera libre, et vous ne le coudrez sur la partie du devant qui vient immédiatement après l'échancrure de dessous le bras, que lorsque en essayant votre corset vous verrez la longueur qu'il faut lui donner; c'est pourquoi elle est toujours taillée d'un pouce au moins trop longue, afin de l'allonger ou raccourcir à volonté, en la mettant en dessous. Les fabricans de corsets la bâtissent provisoirement pour essayer, et ne la cousent à demeure qu'en livrant le corset.

Quand le corset est ainsi bâti à très-petits points, vous faites les œillets (je les décrirai lorsqu'il s'agira de coudre le corset), afin de le pouvoir faire tenir sur vous, et vous priez une personne adroite de vous l'essayer; il est bien important que l'essayeuse s'y connaisse; car autrement, pour remédier à quelques petits défauts, elle vous conseillera des fautes énormes auxquelles il vous sera impossible de remédier, car votre guide

14.

vous égarera de plus en plus, et que vous ne pourrez juger d'après vous-même. Si vous faites le corset pour une autre personne que vous, ou que par hasard vous ayez une sœur, une parente, une amie, ou même une femme de chambre tout-à-fait de votre taille (ce qui serait un bien grand hasard), essayez vous-même votre ouvrage, rectifiez-en les défauts en repliant avec des épingles les parties trop larges, et lâchant un peu le bâtis pour les parties trop étroites. Si la largeur (surtout aux goussets de la poitrine) est trop peu considérable pour souffrir un pli, faites un trait de crayon à l'endroit où il vous faudra replacer la couture. Au reste, il sera bon de marquer aussi au crayon les endroits repliés avec des épingles quand vous aurez quitté ou ôté le corset, parce qu'en débâtissant, pour replacer la couture plus près, vous pourriez perdre la mesure du pli. Il est vrai que vous pouvez à l'avance passer longitudinalement une épingle sur ce pli; mais le trait de crayon me semble préférable pour toute étoffe à blanchir, parce qu'il est plus commode et plus solide.

S'il y a beaucoup d'erreurs à rectifier au corset, il sera nécessaire de l'essayer de nouveau quand vous y aurez remédié; dans le cas contraire, vous pourrez coudre immédiatement, après avoir, en mesurant, raccommodé ce qu'il y avait d'un peu défectueux. Voici comment vous coudrez votre corset : ces principes de couture sont applicables à toute autre espèce de corsets.

La manière dont vous avez bâti a dû vous annoncer quelles seront les coutures dont vous ferez usage, selon la nature des morceaux. Les biais des deux devans bâtis à l'envers du corset se cousent par une couture à points-arrière très-rapprochés; les goussets bâtis à l'endroit se *piquent* à l'endroit à points-arrière (1). Au point où la fente faite au corset s'écarte à droite

---

(1) Voyez, au commencement du *Manuel des Demoiselles*, la description détaillée de tous ces points.

et à gauche sur le gousset, vous ferez une suite de dix à vingt points de boutonnière selon la largeur que vous aurez donnée à cette partie (ce que vous produisez en coupant un peu à droite et à gauche de la fente); car, lorsque le gousset est grand, cette partie a quelquefois près de deux pouces : cela n'arrive jamais qu'aux goussets inférieurs. Les goussets supérieurs conservent la fente rapprochée, sans qu'il soit nécessaire de l'élargir en la rendant carrée comme je viens de l'expliquer; mais ces goussets veulent également quelques points de boutonnière, parce que le point de départ de la fente ne pouvant fournir d'étoffe au pli-rentré on y verrait les fils transversaux de l'étoffe, effilés. Les goussets doivent avoir tout autour à l'envers, une couture rabattue. Il y a des couturières qui font un point d'épinette au lieu d'un point-côté, à la partie du gousset qui, avoisinant la couture du derrière, rapproche ainsi deux coutures à rabat : cette pratique est fort bonne dans ce cas et dans tous ceux où il s'agit d'aplatir les coutures. La couture qui joint le derrière au devant se pique et se rabat comme les goussets. Il en est de même pour la couture qui joint l'épaulette au derrière et devant réunis.

Occupons-nous maintenant de la manière de placer et de coudre le morceau de doublure qui retient les baleines de chaque côté du busc. Ce morceau, qui a la forme d'un grand A, se partage à moitié dans sa longueur. Cette moitié s'applique à l'envers sur la couture du biais des devans à la partie supérieure du corset; on commence dès-lors à rabattre de chaque côté le large pli-rentré de cette couture. La partie la plus large de ce morceau de doublure se place en haut du corset, de manière que l'A paraisse un V (*Fig.* 6). Ce morceau, qui doit, à sa partie supérieure, présenter deux pouces environ de chaque côté de la poche du busc, doit, à sa partie inférieure, se perdre dans le ruban qui forme cette poche. On le bâtit avec soin pour qu'il ne fasse aucun plissement sur le corset, puis on en coud les parties latérales à points-côtés; ensuite on le fend à

sa moitié longitudinale et jusqu'à sa moitié transversale, ce qui permet de mettre cette doublure en deux morceaux, quand on veut économiser l'étoffe et que cela arrange mieux. Comme le ruban de la poche du busc traverse cette doublure, il cache la jonction de ces morceaux. Il faut, pour cette raison, et surtout pour qu'ils ne présentent aucune saillie sur la poche du busc, se contenter de les bâtir à plat, sans pli-rentré, l'un sur l'autre.

Cette fente que je viens de faire faire au milieu de cette doublure est pour passer les petites baleines qu'elle doit retenir. Il faut leur faire de petites cases. A cet effet, on en prend une, on l'enfonce entre la doublure et le dessus; on l'approche le plus possible de la couture latérale de la doublure, puis on bâtit tout le long de la baleine, en prenant à la fois le dessus et le dessous. La petite case ainsi formée, on tire la baleine, on la replace de la même manière en la rapprochant du bâtis que l'on vient de faire, et on en refait un nouveau. On répète encore cette opération une et même deux ou trois fois, selon le nombre de baleines qui doivent accompagner le busc. Cette manœuvre se fait également, et à pareille distance à droite et à gauche de la couture des devans. Quand les cases sont ainsi bâties à l'envers du corset, on le retourne à l'endroit et l'on pique à très-petits points-arrière sur le bâtis que marquent les cases *g*. Comme ces cases vont en biais, il se trouve toujours une partie vide *h* près de l'extrémité supérieure du busc. On ne met les baleines à demeure que lorsque le corset est achevé, parce que leur raideur gênerait beaucoup en cousant.

Quant aux rubans de fil dont nous avons déjà parlé en nous occupant des fournitures des corsets, le ruban destiné au busc se partage en deux longitudinalement; on fait un pli volant à cette moitié longitudinale, et on l'applique sur la couture du biais des devans, à gauche et à droite de laquelle on a rabattu le large pli-rentré conservé pour la poche du busc. On l'applique également sur le morceau de doublure des baleines,

qu'il semble partager en deux parties. On attache le ruban de place en place avec des épingles, puis on le bâtit à quelques lignes de ses lisières ; on termine par le coudre à points-côtés sur chaque lisière, en piquant bien à la fois le morceau du pli-rentré et le corset. Il faut observer que les effilés du pli-rentré placé en dessous du ruban de fil ne le doivent point dépasser.

Il faudra passer, sans coudre, de chaque côté du ruban à la partie voisine de l'extrémité inférieure des cases des baleines : cette omission servira à leur passage. Plus tard, quand on les aura passées dans leur gîte, on coudra cet endroit du ruban pour les y fixer.

Le ruban de fil qui forme la poche du busc doit être plus long, au moins de trois pouces que le corset, parce qu'on le replie sur lui-même à ses deux extrémités, afin qu'il ait plus de force pour soutenir l'effort des deux bouts du busc. A l'extrémité inférieure on coud la partie repliée en dedans à points-côtés avec un pli-rentré ; puis on pratique au bout, au milieu du ruban, deux œillets, séparés de quelques lignes l'un de l'autre. On en fait autant au corset de chaque côté de la couture des devans qui se trouve sous le ruban de fil. Ces quatre œillets, ainsi placés l'un sur l'autre, serviront à passer le cordon qui retiendra le busc quand on l'aura passé dans la poche.

L'extrémité supérieure du ruban se coud solidement à points-arrière, en même temps que la doublure des baleines : on replie un peu le ruban à cette extrémité, mais sans le coudre après lui-même, comme on fait pour le bas ; la raison de cela c'est que pour bien aller, le corset doit être plus long que le busc. Alors en faisant un solide point-arrière, transversal à la juste mesure du busc, on recoud la partie repliée du ruban. Ce point-arrière se fait toujours à l'endroit du corset. On le rapproche plus ou moins du bord, selon la longueur du busc, le goût des personnes ou la forme du corset. Mais gardez-vous

toujours de faire remonter le busc, cela est non-seulement très-vilain, mais encore très-dangereux (1).

Les rubans de fil qui font la poche des baleines du derrière demandent aussi quelques explications. Ils doivent d'abord n'être pas plus longs que le corset, parce que leur prolongement serait moins un soutien qu'un embarras. Nous avons vu que chaque derrière a un très-large pli-rentré; c'est sur ce pli, rentré à l'envers du corset, qu'il faut apposer le ruban de fil, et le bâtir par la lisière, comme on bâtit un surjet, après la partie d'où part le pli-rentré; cousez-le alors à points de surjet très-près, le surjet fini, appliquez bien le ruban sur le pli-rentré, et cousez-le avec un point-côté par son autre lisière, en évitant que les effilés du pli-rentré paraissent. Ces deux opérations achevées, prenez la baleine du derrière, enfilez-la et bâtissez-la comme j'en ai donné le procédé en parlant des cases des petites baleines; retirez-la et cousez, à l'endroit du corset, à petits points-arrière sur le bâtis, comme je l'ai expliqué. Si vous avez l'intention de mettre deux baleines, recommencez une case nouvelle, mais je ne vous le conseille pas, à moins que vous ne soyez extrêmement grasse. Quoi qu'il en soit, immédiatement après la case de la baleine, il vous faut percer les œillets. Il est bon de laisser quelques lignes depuis la rangée des points-arrière, parce que le lacet agrandit les œillets et les rapproche insensiblement du bord.

Il doit y avoir autant d'œillets d'un côté que de l'autre; mais l'extrémité inférieure du côté gauche (l'envers du corset vis-à-vis de soi) n'a pas d'œillet qui corresponde avec celui qui se trouve au même endroit, au côté droit; en revanche, cet œillet se trouve à l'extrémité supérieure, parce que c'est à gauche qu'on arrête le lacet en finissant : le côté droit a l'œillet en bas, parce que c'est là qu'on commence à lacer.

---

(1) *Voyez*, pour l'arrangement du busc, le Chapitre des *habitudes hygiéniques*.

Je ne m'étendrai pas très-longuement sur la manière de faire les œillets, tout le monde la connaissant, mais j'indiquerai, pour les rendre solides, plusieurs procédés qui sont moins répandus. Je suppose que vous avez mesuré la distance des œillets, que vous avez marqué ces distances avec des épingles, et qu'à chaque épingle vous avez enfoncé deux fois un poinçon, en lui donnant un mouvement de rotation en le retirant, pour que votre œillet soit bien arrondi; quand les œillets sont ainsi préparés, il y a plusieurs couturières qui prennent ces petites boucles métalliques dont on se sert, sous le nom singulier de *portes*, pour agrafer les robes, et qui les cousent par leur double rapport rebouclé auprès de l'œillet, et du côté opposé à la case de la baleine, de sorte que la partie arrondie de la porte se trouve entourer le trou formé précédemment par le poinçon; elles font l'œillet sur cette boucle, et dès-lors il devient impossible que le lacet rompe les œillets. Cette pratique est donc fort bonne, mais pour la rendre telle, il faut prendre garde à bien enfoncer la boucle de laiton dans les parois de l'œillet, autrement le lacet rompant le fil qui la soutient, elle se détache, use le lacet, et finissant par se détacher tout entière de l'œillet, y cause un insupportable embarras.

Ce résultat appartient exclusivement à l'emploi des petits anneaux métalliques que quelques faiseurs de corsets mettent aussi dans les œillets. Comme ils sont tout-à-fait circulaires, et par conséquent privés du soutien que présentent les portes, ils se détachent tout de suite de l'œillet, ou bien leur point de jonction étant peu solide, un des bouts de l'anneau s'élève, perce le rebord de l'œillet, arrête le lacet, et déchire tout ce qu'il attrape.

D'autres personnes mettent une ganse plate ou un ruban de fil étroit sur la ligne où elles percent les œillets. Ce ruban ou cette ganse doivent être solidement fixés avec des épingles, ou plutôt bâtis, afin que la rangée d'œillets soit bien droite. Le poinçon traverse ce soutien sur lequel on fait ensuite l'œillet.

On voit que rien n'est plus simple ; rien n'est aussi plus solide, plus commode, et sujet à moins d'inconvéniens. On met cette ganse à l'envers ou à l'endroit, comme on veut ; l'envers vaudrait mieux, selon moi.

Quand les baleines sont très-minces, on peut en mettre une en faisant une case à points-arrière tout de suite après les œillets ; lorsqu'aussi le corset est fait avec soin, on pique à l'endroit la seconde lisière du ruban de fil, au lieu de le coudre à l'envers avec un point-côté : de cette manière, les œillets se trouvent entre deux lignes de points-arrière, ce qui produit un agréable effet.

Le corset doit être un peu plus long que les baleines, afin qu'elles ne fassent pas une pointe désagréable dans le dos ; mais il faut que ces baleines soient bien tenues ferme à leur mesure par quelques points-arrière solides, parce qu'autrement elles détermineraient transversalement des plissemens au corset, ce qui serait gênant et douloureux.

La bordure du corset est maintenant la seule chose qui nous reste à faire ; c'est la plus facile : il s'agit seulement de placer *à cheval*, au bas, au haut, autour de l'échancrure des épaulettes un ruban de fil d'un demi-pouce environ de largeur. Or, placer *à cheval* est tout simplement plier le ruban en deux longitudinalement, entrer le bord du corset dedans, et coudre à la fois à l'endroit le corset, et les deux parties du ruban : il faut avoir soin de tenir ferme le ruban en bordant, de peur qu'il ne *véle*, c'est-à-dire qu'il ne se tende trop, et plisse désagréablement.

On laissera le ruban non cousu, ou cousu d'un côté seulement, et on évitera de prendre la partie du ruban de fil qui fait la case des baleines du derrière, quand on sera à cet endroit ; au reste, cette précaution ne doit être prise que pour la bordure du bas du corset : cette même bordure veut aussi qu'on fasse attention à ne pas prendre le ruban de la poche du busc, afin de le pouvoir entrer. La bordure du haut n'a rien

qui arrête : on borde d'abord l'épaulette du côté gauche (l'envers du corset étant en face de soi) ; on retourne au bout de cette épaulette ; on en borde l'échancrure ; on suit tout le devant, ainsi de suite : il est bon de remarquer qu'aux rencontres des coutures, il faut passer l'aiguille alternativement dessous et dessus, afin de s'assurer qu'on prend bien le tout : on peut aussi les écraser avec le dé, en les pressant du bout des doigts.

Le corset étant à ce point, on enfile les baleines de chaque côté du busc, puis on les arrête en cousant la partie de la poche qui leur est contiguë : on met celles du derrière qu'on arrête solidement, et l'on achève les deux petits bouts de bordure omis exprès. Les épaulettes se cousent à demeure ; le busc s'enfile dans sa poche, et l'on passe dans les œillets de cette poche un cordon auquel on fait une boucle. On peut encore prendre d'autres précautions ; mais j'en ai parlé en traitant des habitudes hygiéniques. A présent, il s'agit seulement du corset, et le voici entièrement fini.

Corset à goussets doubles. — Ainsi que je l'ai annoncé en commençant, la peine que j'ai prise à décrire le précédent corset va me servir pour celui-ci. En effet, le corset à goussets doubles sera promptement expliqué. On fend le derrière (*Fig.* 1), que l'on a coupé un peu moins large par le bas, et l'on introduit dans cette fente *i*, un long gousset droit-fil peu évasé (*Fig.* 7). Cette opération doit rendre aussi le gousset du devant plus étroit. Il reste à placer le second gousset de la poitrine. Vous savez déjà que l'on fait une fente en haut du corset, à deux pouces ou deux pouces et demi du busc, pour recevoir le gousset. Eh bien, il faut seulement répéter la fente à un demi-pouce d'intervalle. Cela donne une petite bandelette qui séparera les deux goussets que vous placerez comme il a été dit précédemment. On peut aussi laisser l'intervalle, deux, trois ou quatre fois plus grand ; mais je pense qu'il vaut mieux qu'il soit petit ; pour les personnes très-grasses, on met trois

goussets de chaque côté du busc. Il faut toujours faire les goussets de la poitrine longs de cinq pouces au moins. Lorsqu'ils sont plus courts, ils compriment la gorge, et leur moindre inconvénient est de la déformer et la flétrir. Quand la ridicule mode des tailles de robe extrêmement courtes forçait à relever cet organe, on faisait les goussets très-courts, et beaucoup d'accidens en étaient le résultat (*voyez* le chapitre des *habitudes hygiéniques*). Afin que la gorge soit convenablement soutenue, on peut rétrécir les goussets par le bas, mais pas trop : il y a des faiseuses de corsets qui entrent dans les coutures rabattues des goussets de petites baleines plus ou moins souples ; cette pratique ne vaut rien ; ces baleines font une pointe par le haut du gousset, vous piquent souvent par le bas, se courbent d'une manière désagréable et gênante : il n'en faut point mettre d'autres au-devant de votre corset que celles qui accompagnent le busc. La baleine que des couturières placent le long du corset dessous l'épaulette jusqu'au commencement des hanches pour la mieux faire ressortir, doit être laissée aux coquettes, ou aux personnes dont l'excessif embonpoint charge la taille de bourrelets de graisse. Quand les goussets sont un peu éloignés l'un de l'autre, on place encore une baleine dans l'intervalle, et on a tort de l'y placer, à moins que la gorge ne soit très-molle. Au reste, toutes ces baleines s'entrent dans un ruban de fil de leur juste largeur ; on le coud à l'envers du corset par ses deux lisières.

Il y a des faiseuses de corsets qui placent un petit gousset au milieu du dessous de bras, cela est bon pour les personnes qui ont beaucoup d'entournure; mais ce qui vaut vingt fois mieux, ce sont les épaulettes à gousset; ceci exige un peu d'attention.

J'ai dit que l'épaulette est une bande échancrée d'un côté, que l'on adapte au corset ; mais dans ce cas elle est une partie même du corset, car elle forme à elle seule toute l'entournure. Ainsi elle forme un carré échancré et de biais (*Fig.* 8, *m*), d'où

part l'épaulette, qui se trouve sans autre couture que la couture piquée qui la joint au derrière et au devant réunis. On sent qu'il faut prendre la mesure bien exactement; aussi beaucoup de personnes la laissent plus longue, la coupent transversalement, et la croisent à quatre pouces environ du devant pour éviter cette nécessité de mesure exacte que l'on ne peut prendre que sur le bras. Cette sorte d'épaulette va très-bien et ne gêne pas; on taille le corset en conséquence : comme l'entournure est à la pièce de l'épaulette, le devant du corset présente un carré à ce point (*Fig.* 1, *e*). Cette pièce de l'épaulette se bâtit de manière que l'on pique dessus le corset et que la couture soit rabattue avec la pièce. On garnit cette épaulette de ruban de fil à cheval, comme toute autre; cette épaulette est dite *à pièce carrée*, la suivante est une épaulette *à gousset* (*Fig.* 9).

Elle mérite complètement ce nom, car au lieu de sortir d'une pièce carrée, l'épaulette sort d'un gousset semblable à ceux de la poitrine; elle est toute d'un morceau (*Fig.* 9, *m*), à moins qu'on ne veuille la couper transversalement, ainsi que je viens de l'expliquer. Il est inutile de dire que le devant du corset doit être taillé en conséquence; je l'indique toutefois pour plus de clarté (*Fig.* 10, *n*).

On met quelquefois une bande entre le derrière et le devant du corset; c'est en quelque sorte le derrière du devant. On fait alors le devant beaucoup plus étroit (*Fig.* 11); *voyez* le devant *o*, la bande *p*.

Cette variation sert à employer des morceaux d'étoffe entrecoupés, et à donner du biais au dessous de bras, pour remplacer les épaulettes à goussets.

Quand on a au corset d'autres coutures que celles des goussets et de la jonction des morceaux, il faut les faire à surjet et à l'envers, ou mieux avec des points-arrière, bien écraser cette couture, en rabattre les plis-rentrés, et la couvrir d'un ruban de fil étroit, cousu à points-côtés par ses deux lisières : on

sent que la tension de l'étoffe sur le corps rendrait la grosseur des coutures douloureuse, aussi conviendrait-il de garnir toutes les coutures de cette manière, si cela ne demandait beaucoup trop de temps.

Les élégantes fabricantes de corsets cousent une bande de percale brodée après le devant du corset, d'une épaulette à l'autre; cette pratique doit être imitée, elle est à la fois décente et jolie; elle épargne une chemisette que l'on n'a pas toujours le loisir de mettre; mais comme elle doit être cousue à petits points, et qu'elle se salit dix fois plus vite que le corset, il est désagréable de la découdre pour la renouveler, aussi vaut-il mieux appliquer sur les goussets une demi-chemisette, que l'on peut bâtir légèrement. (Voyez *choix des vétemens.*)

Corset à pièce. — Cette troisième façon a pour but d'empêcher le corset de remonter; mais si elle n'est pas traitée convenablement, elle produira l'effet contraire. On sait que les devans de corsets sont taillés en biais, et la propriété du biais étant de se tendre, nécessairement le corset doit remonter. Pour obvier à cet inconvénient, on ne commence les devans qu'un peu au-dessous de la naissance des goussets de la poitrine, et on prolonge ce retranchement jusqu'au milieu de dessous de bras (*Fig.* 12, *q*). Ce retranchement est fait pour placer une pièce en droit-fil, à laquelle on donne exactement la forme de la partie retranchée des devans; on y taille le commencement de l'épaulette (*Fig.* 13, *r*), et l'échancrure de l'entournure à moitié; les deux parties latérales qui bornent cette demi-entournure doivent être un peu de biais pour remplacer l'élargissement des épaulettes à gousset : on place dans cette pièce les fentes des goussets, soit qu'on en mette un ou deux; enfin, cette pièce ressemble en tout aux devans qu'elle remplace, si ce n'est qu'étant en droit-fil, elle doit n'avoir qu'un seul morceau, et que par conséquent elle n'a point de couture sous la poche du busc; on coud les deux devans comme à l'ordinaire, avant de la placer; après quoi on échancre quelque peu au

milieu de la pièce qui correspond à la couture des devans ; puis, après avoir fait un pli-rentré aux deux parties latérales et à la partie inférieure, on place transversalement cette pièce sur le bord des devans réunis : on la pique comme on fait pour les goussets, et on la rabat à l'envers avec un petit point d'épinette ; on pose ensuite les goussets, la doublure pour tenir la baleine, et la poche du busc.

C'est surtout pour ce genre de corsets qu'il importe que les goussets de la poitrine aient une longueur convenable, car autrement cette pièce remonterait sur la gorge, et gênerait horriblement. L'échancrure que j'ai indiquée pour le milieu de la pièce qui se rejoint à la couture des devans, doit être plus ou moins forte, selon l'embonpoint de la personne et la grandeur du corset. Quelquefois cette échancrure se répète à la partie supérieure de la pièce, et alors la ligne des goussets la dépasse un peu. Au reste, cette précaution est en usage, quand on le veut, pour toute autre pièce de corsets, mais je préfère placer le busc un peu plus bas, et laisser environ un pouce au-dessus, ainsi que je l'ai décrit précédemment.

Corsets doublés. — On doit se rappeler que les corsets doublés se font le plus communément en nankin ou en toile écrue ; toutefois il y a beaucoup de corsets en basin fin de Troyes, que l'on double de toile afin d'en prolonger la durée. Les corsets de taffetas se doublent également. Voici comment on procède à ce doublage.

On commence par tailler quadruples toutes les parties du corset, excepté les épaulettes, dans ce sens, que l'on en taille deux doubles, c'est-à-dire que l'on plie en deux une bande d'étoffe, et qu'on l'échancre d'un côté, le droit-fil de la partie supérieure des épaulettes permettant cette opération. On coud les deux devans du dessus et ceux de la doublure, comme si l'on voulait faire deux corsets ; on en rabat bien les plis-rentrés, puis l'on applique ces devans réunis les uns sur les autres, de telle sorte que les coutures se touchent et se cachent mu-

tuellement ; on étend ces devans sur une table, et l'on y passe un fil de bâtis tout autour, et le long de toutes les fentes réservées pour introduire les goussets ; on réunit ensuite les goussets deux à deux l'un sur l'autre ; on les réunit par un fil de bâtis, puis on les coud tous deux à la fois, en les piquant après le dessus, et au lieu d'y faire une couture rabattue avec leur pli-rentré, on les coud à l'envers à points-côtés après la doublure, comme on a fait à points-arrière à l'endroit. Quant à la partie latérale des derrières, on place le ruban de fil entre le dessus et la doublure (beaucoup de gens l'omettent, mais c'est aux dépens de la solidité), et après avoir fait à chaque partie un large pli-rentré, on les coud par un surjet : c'est aussi entre le dessous et le dessus que l'on entre la baleine du derrière. La couture qui joint le devant au derrière se fait de cette façon. Piquez le dessus du devant sur le dessus du derrière, et prenez en même temps la doublure de celui-ci ; rabattez ensuite le dessous du devant, et cousez-la à points-côtés, de manière à cacher les plis-rentrés de ces morceaux.

La poche du busc se fait sans ruban de fil : on mesure la moitié longitudinale du busc, on l'applique sur le corset, à l'endroit de la couture des devans, puis on marque un trait de crayon à droite du busc. Ce trait de crayon sert de guide à un bâtis qui, à son tour, guide une ligne de très-petits points-arrière. Cette ligne est un point d'appui pour le busc, que vous entrez entre le dessous et le dessus des devans ; vous bâtissez le long du busc, vous le retirez, vous faites une nouvelle ligne de points-arrière, et la poche du busc se trouve formée par ces deux lignes.

On voit, sans que j'aie besoin de le dire, qu'il est inutile de mettre un morceau de doublure pour tenir les petites baleines qui accompagnent le busc : leur place est trouvée tout naturellement.

On ne borde pas les corsets doublés avec un ruban de fil à cheval. Pour les border, vous ferez un pli-rentré tout autour

du dessus et tout autour du dessous, vous coudrez ensuite à points-côtés en serrant un peu. A trois ou quatre lignes au-dessous de cette espèce d'ourlet, vous passerez un fil à petits points-devant, ou bien vous ferez une rangée de points-arrière, si vous tenez à ce que votre corset ait bonne façon. Il serait plus court et plus solide d'employer la bordure à ruban de fil à cheval, en rognant préalablement le dessous et le dessus d'une manière égale, afin qu'ils ne fassent pas de grosseur sous le ruban.

Quand les corsets sont doublés parce que l'étoffe est très-fine, il est convenable de mettre un ruban de fil sous la partie du devant qui forme la poche du busc.

Demi-corsets, ou ceintures du matin. — Nous avons vu quel est l'usage de cette espèce de corsets; en voici maintenant la façon :

Taillez le haut d'un corset ordinaire (de quelque genre que ce soit), ne laissez qu'un pouce et demi environ après la naissance des goussets; coupez ensuite deux bandes d'une demi-aune à peu près de longueur, d'un demi-pied au moins de largeur par un bout, et qui, diminuant graduellement, finissent par n'avoir plus qu'un pouce au bout opposé : ces bandes, qui se nomment *pates*, sont destinées à remplacer les œillets et le lacet, aussi se cousent-elles après le derrière, dont souvent elles font partie quand l'étendue de l'étoffe le permet. Les *pates*, croisées l'une sur l'autre, joignent le corset sur le dos, et viennent s'attacher par-devant avec un ruban de fil cousu à leur extrémité; quand le corset est doublé, et que la pate est doublée de même, on la borde comme je viens de l'expliquer relativement à la bordure des corsets précédens, sinon, il est bon de fixer le pli-rentré qu'elle doit avoir tout autour, par un point d'épinette très-serré, parce que la rondeur d'un ourlet blesserait.

On ne met point de busc à ces corsets, mais seulement deux, trois ou quatre baleines un peu fortes : le devant seul

en est garni ; on n'en applique point vers les pates, ou pour mieux dire, on devrait n'en pas appliquer, parce que les pates, en croisant, les courbent et les font entrer dans le dos. Du reste, ces demi-corsets se font absolument comme la partie supérieure des corsets entiers.

Corsets à pates. — Le titre de ces corsets indique leur rapport avec les corsets dont je viens d'entretenir mes lectrices, aussi en ont-ils quelques-uns. Toutefois, ces derniers sont entiers, et ne diffèrent des corsets ordinaires que par les pates qui remplacent les œillets, afin que l'on puisse s'habiller seule. A cet effet, on fait six ou huit pates, selon la grandeur du corset, et la largeur que l'on veut leur donner. On place ces pates contrariées, c'est-à-dire que, lorsque l'on coud l'une de ces pates à la partie supérieure du derrière de droite, la partie correspondante du derrière de gauche n'en a point, et ainsi de suite jusqu'à la fin. Mais comme ces pates contrariées se rejoignent très-mal devant, on a imaginé de les faire passer derrière, les unes sous les autres, au moyen d'une ouverture garnie de baleines, et pratiquée entre le corset et la pate. Ce sont alors ces ouvertures que l'on contrarie, car toutes les parties du derrière sont également garnies de pates ; elles se croisent bien, mais les baleines qui donnent la raideur nécessaire aux ouvertures se tordent, et blessent en peu de temps. Au total, je n'enseigne cette manière de corsets que pour ne rien omettre du tout.

Corsets à la paresseuse. — Voici encore un genre de corsets pour parvenir à se lacer seule ; s'il est passé de mode, il peut revenir, et du reste, il est bon d'avoir un semblable corset pour les momens pressés.

Ces corsets se font comme tout autre, ou, pour mieux dire, on met des lacets *à la paresseuse* à toute espèce de corsets ; il est nécessaire qu'ils soient garnis par-derrière de baleines et d'œillets.

Pour faire *la paresseuse*, commencez par compter le nombre

des œillets du corset, coupez ensuite autant de morceaux de ganse plate en fil bien serré; donnez à ces morceaux environ une demi-aune de longueur; cousez chaque morceau de ganse à chaque œillet, toujours du côté du milieu du corset : cela fait, passez tous les cordons cousus au derrière gauche dans les œillets du derrière droit, et posez-les de nouveau sur le derrière gauche, près à près, et au niveau de chaque œillet; faites-en une gerbe bien égale, répétez cette manœuvre au derrière droit, dont vous passez les ganses dans les œillets du derrière gauche, et que vous posez encore de même sur le derrière droit : rassemblez ensuite tous les cordons de gauche en faisceau par le bout, cousez-les solidement, et emboîtez-les dans un large ruban de fil, long de deux pouces environ, qui, plié transversalement par la moitié, et surjeté de chaque côté par ses lisières, enveloppe bien tous les bouts du faisceau de cordon : on coud ces cordons à points-arrière à l'un des bouts du ruban, et l'on en rabat l'autre bout à points-côtés.

On termine le travail en cousant, au milieu de la partie repliée du ruban, un morceau de ganse long d'à peu près un quart d'aune. Cette ganse s'attache devant le corset avec une ganse semblable qui termine également le faisceau de tous les cordons de droite.

Tous les œillets se trouvent lacés par cette manœuvre. Quand vous voulez mettre votre corset, vous écartez les deux derrières autant que possible et vous l'entrez par la tête. Après avoir passé les épaulettes et arrangé le devant, vous tirez les deux ganses finales à gauche et à droite et vous êtes lacée tout d'un coup. Voilà l'avantage; voici les inconvéniens : ces nombreux cordons se mêlent, s'embrouillent de telle sorte, qu'il faut beaucoup de patience et de temps pour les débrouiller : ils se cassent fort souvent et gênent sur le côté.

Corsets pour femmes enceintes. — Les ceintures ou demi-corsets sont ce qui convient le mieux aux dames qui se trouvent

en cet état, et dans les derniers mois, surtout, elles n'en doivent point porter d'autres; mais au commencement de leur grossesse, elles peuvent avoir un corset ainsi préparé : ce corset, fort évasé par le bas, a les goussets du ventre et de la poitrine fendus longitudinalement par le milieu. Les deux parties de chaque fente sont bordées d'un ruban de fil étroit, à cheval, et garnies d'œillets assez rapprochés (1). On lace ces œillets, et à mesure que la grossesse avance on lâche le lacet. Ces corsets ont aussi le milieu des devans taillé en rond pour prendre la forme du ventre : il est convenable de n'y point mettre de busc, mais de remplacer cet objet par des élastiques dont nous allons donner la description.

Corsets élastiques. — On sait que les *élastiques* sont formés de fils de cuivre extrêmement déliés et disposés en spirale très-serrée qui, retenue dans un espace plus ou moins long, s'étend et se resserre exactement selon la forme de l'objet qu'elle embrasse. C'est la manière la plus délicate de soutenir la taille; aussi en fait-on usage pour les enfans, les dames enceintes et les personnes d'une faible santé. Les corsets sont élastiques en tout ou en partie. Dans le premier cas, le corset est double et on le garnit tout entier de petites cases qui contiennent l'élastique et qui se pratiquent comme les cases des baleines; avec cette différence, toutefois, que l'on ne retire point l'élastique après avoir mesuré la case, parce que la souplesse de cette matière permet de coudre avec facilité, lors même qu'elle est entre les deux étoffes; il faut arrêter l'élastique par les deux bouts, en haut et en bas du corset, le tirer un peu, afin que l'étoffe qu'il tend forme de petits plissemens quand l'élastique se resserrera; sans cette précaution, l'élastique ne trouvant pas

(1) Les personnes qui craignent d'être trop serrées ont des corsets qui se lacent derrière et devant. On arrange le devant de cette manière.

d'élasticité dans l'étoffe qui le contient ne peut s'étendre et demeure raide. Il faut prendre garde aussi de ne pas trop le tirer, car alors la spirale ne se rapprocherait plus et l'élasticité serait également perdue par l'excès opposé. On coud l'élastique à points-devant.

On ne met point d'élastique dans les goussets ni dans les épaulettes. Les corsets entièrement élastiques sont ordinairement en taffetas brun.

Les élastiques partiels s'emploient dans toute espèce de corset ; par exemple, on coud entre deux bandes de percale ou de toile fine cinq à six rangées d'élastiques, et l'on adapte cette bande au bas et tout autour du corset. Cette pratique a pour but d'empêcher les goussets de se relever sur les hanches : elle est fort bonne, mais pour les corsets de toilette.

D'autres élastiques remplacent le busc ; voici comment : On marque une bande de basin de quatre, six ou huit pouces et même plus, selon la largeur que l'on veut lui donner; on la double par un pli volant; on la mesure ensuite d'un tiers au moins plus longue que le corset, parce que le contour des élastiques demande beaucoup d'étoffe. Après cela, on coupe des morceaux d'élastique d'égale longueur et on les place trois par trois, ou quatre par quatre, transversalement dans la bande, en laissant entre chaque *trio* ou *quatuor* l'espace d'un pouce ou deux environ. On commence toujours par arrêter l'élastique par les deux bouts, afin de pouvoir s'en rendre maîtresse. Il faut continuer ainsi jusqu'à la fin de la bande, que l'on place ensuite entre les deux devans du corset à la place de la poche du busc. On met ordinairement deux petites baleines longitudinales à droite et à gauche de la bande ainsi préparée.

Cette bande n'est pas toujours simplement droite. Le plus communément on lui donne la forme d'un A très-allongé par le bas. La partie évasée du V s'applique au haut du corset : on fait cela pour remplacer les petites baleines qui accompagnent ordinairement le busc.

Je ne crois pas qu'il soit possible de rien ajouter de plus sur l'art de faire les corsets ordinaires. Je vais m'occuper à présent de corsets particuliers et mystérieux.

Corsets propres à dissimuler les imperfections de la taille.

Sans être accusée de cette ridicule et condamnable coquetterie qui demande à l'art les formes refusées par la nature, on peut bien, lorsqu'on a le malheur d'être plus ou moins contrefaite, chercher à dissimuler cet état fâcheux. Une femme porteuse d'une gorge postiche, est une sotte ou une coquette méprisable; mais celle qui rembourre un peu son corset pour cacher l'inégalité de sa taille n'est, selon moi, pas plus répréhensible que le malade qui appelle un médecin. Tous les degrés de l'orthopédie ne sont-ils pas une infirmité ?

Prenez un peu de coton en ouate et appliquez-le à l'endroit de votre corset qui répond à l'anomalie de votre taille: faites-en une première couche et piquez-la à petits points; mettez-en d'autres ainsi, et piquez-les de même jusqu'au point nécessaire, en diminuant graduellement leur épaisseur sur les bords; ayez une personne habile et discrète, et priez-la d'essayer ce corset ainsi rembourré; terminez par placer un morceau de toile ou basin sur cette espèce de matelas. Il vaudrait mieux que le corset fût doublé : on pourrait insérer plus facilement le coton entre les deux morceaux, avant d'assembler le corset.

Si, au lieu d'être un enfoncement, la défectuosité de la taille est une grosseur, il faut rembourrer les parties du corset qui l'avoisinent, d'abord à sa hauteur, puis diminuer insensiblement, à mesure que l'on s'en éloigne assez pour que cette doublure puisse être interrompue sans inconvénient. Si la grosseur était très-forte, il faudrait se résigner à rembourrer tout le corset, parce qu'autrement on aurait un des côtés de la taille beaucoup plus élevé. La grosseur se trouvera ainsi comme

dans un étui et fera corps avec le bourré ; on aura un peu chaud, il est vrai ; mais on peut en partie remédier à cela, en remplaçant le coton par de la filasse de chanvre ou de lin.

L'habitude de coudre et surtout de broder au métier, fait que beaucoup de femmes ont l'omoplate droite plus saillante que la gauche. Si vous êtes sujette à ce petit désagrément, ayez un corset un peu colleté, et mettez un peu de coton au niveau des premiers œillets : vous pourrez le recouvrir avec un peu de peau blanche, puis mettre un semblable morceau de peau à l'autre côté : cette précaution semblera avoir pour but d'empêcher les baleines de vous blesser, et vous pourrez, au besoin, laisser apercevoir votre corset sans crainte.

CHAPITRE XVII.

L'ART DE FAIRE ET DE RACCOMMODER LES BRACELETS ET JARRETIÈRES ÉLASTIQUES.

Nous avons déjà, en nous occupant des corsets, vu de quelle façon l'on s'y prend pour placer les élastiques entre deux taffetas et leur conserver leur souplesse. Nous aurons peu de chose à ajouter ici, car c'est toujours la même méthode et les mêmes précautions. Toutefois, il était nécessaire de revenir sur ce sujet ; car la position circulaire des élastiques de bracelets, la peau dont on les revêt, les tapons qui terminent les jarretières, demandent des détails particuliers.

Bracelets. — Les bracelets ont ordinairement deux rangées d'élastiques et paraissent, quand ils sont neufs, presque une fois trop petits pour le bras. Voici comment on les fait : on coupe une petite bande de peau assez longue pour embrasser,

sans les gêner, les deux élastiques, et d'un tiers au moins plus longue que ces objets non tendus. On mesure longitudinalement la bande à moitié; on replie, dans le même sens, l'étoffe d'une de ces moitiés, et l'on passe l'élastique dans ce repli; on l'arrête à l'un et à l'autre bout de la bande; puis on coud, ainsi que je l'ai décrit au chapitre précédent. Cette première couture donne tout le long à l'envers une partie analogue à l'effilé des coutures ordinaires; partie qui, resserrée par les plissemens de l'élastique, présente une suite de petites grosseurs pressées les unes contre les autres. Nous cacherons aisément cela, car, pour placer le second élastique, nous rabattrons la seconde moitié de la bande sur la couture précédente : c'est là qu'il faut apporter beaucoup de soin pour ne pas donner de la raideur au bracelet. Afin de l'éviter, il faut, à chaque point, tirer doucement l'élastique déjà cousu, coudre légèrement à la superficie de la peau, et conserver tous les plis précédens. On fait des bracelets élastiques en taffetas noir et en rubans de couleur (1).

Jarretières. — Les jarretières circulaires se font de même, si ce n'est que l'on rabat au quatrième ou sixième rang, plutôt qu'au second; les autres jarretières agrafées suivent bien à peu près une marche semblable, mais il y a quelque différence entre elles, la voici : après que vous avez taillé une bande assez large pour contenir quatre ou six rangées d'élastiques, vous la faites plus longue qu'il ne faut pour la condition de l'élasticité; le pouce que vous mettez au moins en sus à chaque bout, doit être bourré de coton en ouate, et cousu tout autour à petits points comme une petite pate, quand les élastiques

---

(1) Quand les élastiques sont placés, on prend une poignée, c'est-à-dire une machine semblable au bois des brosses à manche, et l'on en appuie le côté entre les élastiques pour bien appliquer la peau dessus.

seront placés : vous coulez les extrémités des élastiques sur ces pates qui leur servent d'appui, et à la fin vous rabattez la bande; alors les bouts d'élastiques et le coton sont entièrement cachés, la pate va servir maintenant à soutenir l'agrafe avec laquelle la jarretière s'accrochera sur le genou.

Cette agrafe est composée de trois petites mortaises; deux placées sur la partie la plus large sont destinées à recevoir le crochet, la troisième, plus resserrée, fournira le moyen d'assujettir l'agrafe sur la jarretière; on prend une petite lame de peau verte, jaune, mais toujours d'une couleur différente de celle de la jarretière; on la double, on la passe dans la troisième mortaise, et on la fixe sur la pate au moyen d'un piqué à deux rangs : on répète cette manœuvre sur l'autre bout de la jarretière, en y plaçant le crochet qui n'a que la mortaise étroite.

Il faut faire attention que les pates soient assez longues pour croiser sous l'agrafe et le crochet, parce qu'autrement ils déchireraient les bas, les tacheraient de rouille et finiraient par blesser.

Lorsqu'on veut broder les jarretières élastiques, on fait la pate deux fois plus longue, et en satin blanc ou rosé; ce satin brodé au crochet est gonflé par la ouate; les élastiques, nécessairement plus courts, sont entre deux taffetas blancs.

On garnit aussi les jarretières de pluche, ou bien on les coud dans un ruban légèrement plucheux.

D'après ces indications, vous voyez, mesdames, comment vous aurez à procéder quand vos jarretières ou bracelets perdront leur élasticité; il faudra d'abord examiner quelle rangée manque, puis découdre le morceau rabattu et toutes les rangées pendant un demi-pouce seulement, jusqu'à ce que vous soyez parvenues à l'élastique sans mouvement, vous verrez bientôt qu'il est décousu, ou qu'il s'est trop détiré; dans le premier cas, vous le recoudrez simplement; dans le second, vous enfilerez une grosse aiguille de bas dans l'élastique, et,

tenant pendant quelques momens sa spirale très-serrée, vous le verrez reprendre sa première consistance; en le recousant, comme par parenthèse en cousant tous les autres, vous prendrez garde de ne pas seulement l'arrêter par le dernier anneau de la spirale, car c'est la cause qui l'avait fait lâcher : vous arrêterez dans deux ou trois anneaux; vous recoudrez ensuite ce que vous aurez décousu.

Quand la couture longitudinale qui retient et sépare les élastiques se découd, cela n'a pas autant d'inconvéniens; toutefois il ne faudra pas négliger de la recoudre, parce qu'ainsi rapprochés, les élastiques se frottent l'un l'autre, et qu'en peu de temps la jarretière est presque toute décousue.

CHAPITRE XVIII.

L'ART DE COUDRE LES GANTS.

Les gants, une des parties les moins chères de nos vêtemens, sont pourtant un objet de dépense par l'extrême facilité avec laquelle ils se salissent, et principalement les gants blancs; c'est pourtant justement ceux-ci qu'il faut porter le plus souvent. Les toilettes de bal, d'assemblée, de visites tant soit peu cérémonieuses, et généralement toute mise soignée, exigent des gants blancs, et paraissent incomplètes sans eux. Or, les gants de cette couleur ne se mettent guère plus de trois fois, et très-souvent ne peuvent-ils se mettre qu'une. Les gants de couleur fort claire, comme réséda, paille, rose, qui les remplacent au besoin quand on n'est pas en grande parure, ne se fanent guère moins promptement; outre cela, ces gants, toujours *glacés*, se déchirent aussi facilement qu'ils se ternissent;

les gants *non glacés*, que l'on porte en négligé et demi-toilette, surtout pendant l'hiver, ne sont pas sujets à ce dernier inconvénient, mais ils se salissent encore plus vite que les autres. On peut, il est vrai, les nettoyer, ainsi que je l'ai indiqué (*voyez* le chapitre *de l'ordre et de la propreté*, etc.); mais ils ne tardent pas à redevenir malpropres, et ce nettoyage n'a guère d'efficacité une seconde ou une troisième fois. De tous ces détails il faut conclure que, lorsqu'on va souvent dans le monde, on doit presque journellement renouveler ses gants; l'économie en ce genre est impossible, car elle serait de la malpropreté.

Je vais cependant en proposer une sans être en contradiction avec mes conseils, car elle n'a point pour objet d'épargner le nombre de gants, mais seulement leur prix. Je crois d'abord qu'il est important de les acheter à la douzaine chez les marchands de gants en gros; ils sont assortis, fort beaux, et coûtent beaucoup moins qu'en détail chez les mercières. Ce n'est pas tout, il faut encore les acheter non cousus; les mêmes marchands les vendent ainsi tout découpés à moitié au moins du prix ordinaire : je vais vous montrer à les coudre, et vous voyez combien ils vous reviendront à bon marché.

Le corps du gant découpé n'a point de pouce (on le découpe séparément) non plus que la rondeur des doigts; il présente deux faces semblables (*fig.* 28), terminées chacune par quatre languettes; celles qui se trouvent au-dessus de l'échancrure du pouce tiennent ensemble, parce que le gant se doublant là, ces languettes non séparées forment l'index. Vous commencerez à coudre le gant par le pouce; pour cela, le petit gousset pointu comme une languette, qui se trouve au bas de ce doigt, sera d'abord placé entre la fente pointue que l'on voit au-dessus de l'échancrure du pouce; vous enfilerez une aiguille de soie fine, plate, de la couleur du gant, et vous prendrez solidement le bord du pouce et de l'échancrure, à points de surjet un peu couchés, peu mordus, parfaitement égaux, de manière qu'ils pré-

sentent une petite spirale de soie; comme cette couture se fait à l'endroit, elle doit être une sorte d'ornement; vous coudrez du côté du pouce, en faisant une égale attention à ne pas le resserrer ni *l'emboire;* vous coudrez ainsi tout autour en conservant bien le gousset de biais de l'échancrure, qui doit donner la souplesse convenable au pouce; vous terminerez par la partie supérieure de ce doigt, que vous arrondirez au bout : le pouce est le plus difficile à placer.

Vous passerez ensuite à l'index; pour cela vous prendrez deux languettes qui sont préparées à part avec le gant; les languettes dites de côté sont environ un tiers moins larges que celles du milieu des doigts, qui sont après le corps du gant; vous en cousez les pointes inférieures, de manière qu'elles présentent un V (1) (*Fig.* 28, auprès du gant découpé), et vous placez la pointe de ce V dans l'angle produit par la double languette de l'index et par la suivante, sur le dessus du gant; vous l'essaierez sur votre main pour ne point vous tromper. Vous cousez l'une des languettes de côté après la languette de l'index du dessus du gant, et l'autre après la languette du milieu qui l'avoisine. Parvenue au bout des languettes, vous taillez celles du côté bien pointues, et un peu plus courtes que celles du milieu. Prenez ensuite un petit morceau de peau, coupez-le en losange, et placez ce losange, une pointe dans le haut du V, l'autre vis-à-vis, à l'angle de la paume du gant, et les deux autres à droite et à gauche des languettes de côté; ce losange s'appelle l'entre-doigt; vous acheverez ensuite de coudre la languette de côté jointe à l'index, après ce doigt; vous l'arrondirez un peu par le bout, et il sera terminé. Vous répéterez cette opération

---

(1) La couture du milieu de ce V, qui se forme en joignant les petites pointes, se fait en dessous. Assez ordinairement les languettes de côté présentent ce V à leur base taillé comme un gousset. Cela, au reste, est tellement indifférent, qu'au même gant il y a des V ou une couture, et d'autres tout d'un morceau.

au doigt suivant (le *medius*) ; vous placerez ensuite dans l'angle qui se trouve de l'autre côté de ce doigt un V, un entre-doigt, et vous acheverez le *medius* en le joignant après une des languettes du V; ainsi de suite jusqu'à la fin des doigts; le dernier, ou petit doigt, ne présentant pas d'angle à la fin du gant, vous attendrez, pour le réunir, que vous fassiez la couture longitudinale qui joindra les deux morceaux du gant; le petit doigt sera alors achevé.

Ainsi chaque doigt est composé de deux languettes du milieu, de deux languettes de côté, qui forment un V, puis d'un entre-doigt ; l'index et le petit doigt n'ayant qu'un seul angle, n'ont qu'une languette de côté. Ordinairement les découpeurs de gants font les doigts d'une longueur démesurée ; il faudra les rogner à la mesure de vos doigts, mais les laisser beaucoup plus longs, parce qu'en se tendant pour bien embrasser la main, la peau prend partout sur la longueur, et que les doigts taillés justes se trouveraient ensuite trop courts.

Nous allons voir maintenant la façon de *broder* le dessus du gant ; cette broderie se compose de trois raies qui partent des trois angles remplis par les trois V, l'angle de l'index, l'angle du milieu et l'angle du petit doigt. Le premier et le dernier de ces angles ont une raie simple, l'autre veut une raie double; les raies descendent, moins deux lignes à peu près, au niveau du bas du pouce; on les marque par un cordonnet serré, par un point de chaînette ou par un cordonnet un peu plus élargi, mais dont les points sont en biais comme la broderie au passé. Le plus souvent on emploie le cordonnet serré, et ce cordonnet se fait avec le point dont on coud les gants, mais plus droit et plus rapproché : on met fréquemment la raie de l'angle du milieu en points de chaînette, entre les deux autres raies de cordonnet; alors, dans ce cas, la raie du milieu n'est point doublée. Les raies sont souvent aussi doubles à tous les angles, soit à cordonnet, soit à point de chaînette; elles sont plus rapprochées en bas du gant que vers les angles des doigts.

Un demi-pouce environ après les raies, on fait quelquefois tout autour du gant une sorte de demi-point d'épinette très-allongé. Ce point devient plus rare de jour en jour.

Nous n'avons plus à travailler que le bord de poignet du gant. Ce poignet est garni, ou non garni, à gants de blouse, ou à gants ordinaires. Pour ces derniers, le poignet est circulaire, simplement ourlé, et on l'ourle avec un seul pli, et à très-grands points. Pour les gants de blouse, on pratique une petite fente d'environ un pouce et demi, au milieu de la paume du gant, et à partir du bord. On ourle légèrement cette fente, dont un côté a un bouton de soie pareil au gant, et l'autre une boutonnière; l'un et l'autre très-près du bord. Quant au bord du poignet, on le plie à l'envers comme si on voulait l'ourler, puis au lieu de cela, on rabat cet ourlet marqué, et à l'endroit, et on y fait un surjet très-près, à la place des points-côtés ordinaires des ourlets. On le redresse ensuite, et cela produit une sorte de passe-poil. Enfin, les gants garnis sont découpés à petites dents au bord du poignet. On se sert communément d'un emporte-pièce, ou plutôt on achète les gants ainsi dentelés.

La mode des manches à poignet, dites manches de blouses, qui a fait inventer les gants garnis, a produit aussi les gants élastiques; ces gants sont extrêmement commodes. On sait qu'en entrant et sortant les gants, on élargit le poignet de telle sorte qu'il *bâille* autour de la main. Cela n'avait nul inconvénient quand les bouts de manches descendaient sur les gants; mais à présent que les gants vont au contraire sur les manches, cela est on ne peut plus laid. Le bouton que l'on met pour prévenir ce désagrément est bientôt une ressource insuffisante, parce que le gant ne tarde pas à s'élargir, malgré la fente dont nous avons parlé; mais les gants élastiques conservent toujours leur fermeté, et on le conçoit aisément. Voici comment vous les confectionnerez :

Vous prendrez deux morceaux d'élastiques, comme si vous vouliez faire des bracelets, puis vous les placerez autour du

gant demeuré circulaire. Ces élastiques doivent être à six ou sept lignes de l'extrémité inférieure des raies; un seul pourrait suffire : il faut qu'ils soient très-minces. Il est nécessaire que la peau du gant soit parfaitement souple; car autrement l'élastique ne jouerait pas.

Les gants longs se préparent de la même manière que les gants courts. Quand la main est cousue, on fait la couture du bras. J'observerai que le haut du bras reçoit un très-long gousset, qui, au lieu d'être cousu en dessus comme on fait toujours, a la couture en dessous. Sans doute on la met ainsi à l'envers pour figurer le gant tout d'une pièce. Les points en sont plus allongés, et plus couchés qu'à l'ordinaire. Les gants longs ont par le haut une petite coulisse, dans laquelle, en cousant, on passe une faveur. Quelquefois aussi cette coulisse est remplacée par une faveur à cheval, qui sert à soutenir l'autre. Les gants mi-longs, c'est-à-dire qui ne vont qu'au coude, ne sont ni ourlés ni brodés. On les coupe tout simplement sur le bord.

Dans les parures du très-grand genre, on garnit le haut des gants blancs longs avec des ruches de blonde, et des guirlandes de coques de rubans. Cela convient surtout aux dames présentées.

CHAPITRE XIX.

MANIÈRE DE CONSERVER SES FOURRURES, DE LES RACCOMMODER, DE LES DOUBLER, ET D'EN CHANGER LA FAÇON POUR LES REMETTRE A LA MODE.

Les procédés les plus simples sont bien souvent les meilleurs; cela est surtout applicable à la conservation des fourrures. Plu-

16..

sieurs personnes y mettent du poivre, de la menthe, de l'essence de térébenthine, du camphre, de la sauge, etc., et presque toujours les teignes exercent leurs ravages sur les fourrures ainsi infectées. Lorsqu'il serait certain qu'elles craignissent ces substances, on aurait toujours le désagrément de porter pendant un certain temps des vêtemens propres à donner des migraines continuelles. Je ne mets rien de tout cela dans mes fourrures, et les conserve intactes : il faut bien que les fourreurs imitent mon procédé; car lorsqu'on met des pelleteries en pension chez eux (1), ils vous les rendent sans qu'elles exhalent la moindre odeur, et sans avoir fixé une époque déterminée. Au reste, la plupart des conseils que je vais donner sur cette matière sont, d'après ma méthode constante d'imiter les fabricans, l'imitation des habitudes des fourreurs; les autres sont constatés par l'expérience.

Dès le commencement du printemps, il faut battre les fourrures à l'envers avec une petite baguette, et les peigner comme de coutume; car il est bon de les passer au peigne de temps en temps, surtout si le poil en est long : s'il est ras, une brosse légère convient mieux; vous les envelopperez ensuite dans un linge bien blanc, ou même vous les laisserez simplement dans la commode, pourvu que ce meuble ferme hermétiquement. Vous n'y toucherez pas jusqu'au temps de la ponte des teignes, et vous n'ouvrirez pas du tout les tiroirs qui les renferment tant que vous verrez voler ces petits papillons jaunes-blancs qui vont se brûler à la chandelle; car ce sont ces papillons qui sont les mortels ennemis des fourrures. Ils y déposent leurs œufs, qui, se développant, deviennent larves, et se nourrissent de la partie la plus fine et la plus délicate des fourrures, l'endroit

(1) Les fourreurs prennent en dépôt, pendant l'été, les fourrures à bas prix. On paie 3 fr. pour une palatine, 4 pour une garniture de robe; mais il vaut toujours mieux économiser cet argent, puisqu'on peut arriver gratis au même résultat.

où le poil tient à la peau. Ces papillons ont ordinairement terminé leur ponte à la mi-juin environ. Alors vous sortez les fourrures, vous les secouez bien dans un jardin, ou seulement à la fenêtre; vous les battez et peignez. Cette opération a le double avantage de maintenir le poil égal, brillant, et de vous montrer si quelques œufs ne se sont point glissés dans les fourrures; vous les étendez ensuite au grand jour, et les laissez-là pendant vingt-quatre heures : dès que le soir arrive, vous les secouez, et les rangez bien; car les papillons qui, par hasard, n'auraient pas encore pondu, ne manqueraient pas, dès l'obscurité, de venir déposer leurs œufs dans vos effets. Quoique ces insectes se brûlent en cherchant la lumière, ils aiment tant l'obscurité, qu'ils se logent ordinairement sous les coussins de fauteuils et d'ottomanes. Cela me fait penser à vous dire qu'il faut bien vous garder d'étaler vos fourrures dans un appartement garni de ces meubles, parce que rien n'est plus dangereux. Vous recommencerez tous les quinze jours ou trois semaines l'opération que je viens d'indiquer, et vous conserverez vos fourrures sans la moindre altération.

Si les teignes avaient antérieurement rongé vos palatines, ou que quelque accident en eût usé le poil il faudrait les raccommoder de la manière qui suit. Les fourrures sont composées d'une petite lanière large au plus de trois lignes, et cousue à surjet allongé par les deux bords après un mince ruban de soie ou faveur, jaune clair, bleu, ou blanc, la couleur n'y fait rien, puisque les poils le cachent en se rapprochant : cette inspection vous indique ce que vous avez à faire. Vous voyez qu'il faut découdre la lanière dont le poil est rongé, et y en substituer une nouvelle, que vous coudrez longitudinalement comme la précédente, et transversalement par quelques points aux deux bouts qu'elle a laissés, après que vous l'aurez coupée pour mettre la nouvelle; la réparation sera complète et tout-à-fait inaperçue.

Les palatines, ou pèlerines de fourrures sont doublées en

taffetas rose ou blanc (ce dernier est plus distingué); par conséquent, cette doublure se fane aisément, et veut fréquemment être renouvelée : cette doublure est facile à faire, et fort onéreuse quand on en charge les marchands de pelleteries : double raison pour la faire soi-même. Voici de quelle façon vous procéderez :

Vous enleverez d'abord la doublure salie, et vous en taillerez une neuve dessus : vous appliquerez cette neuve sur la ouate dont votre palatine est doublée, et vous la bâtirez d'un côté après avoir marqué un large pli-rentré : vous la *glacerez* (Voyez *Manuel des Demoiselles, au doublage des robes*), et quand le glacé sera fini, vous la bâtirez de l'autre côté, après avoir également fait un large pli-rentré. Vous coudrez ensuite à points-côtés tout autour de la palatine, en rentrant bien les bouts des lanières, et la ouate ainsi que la laine, qui font le dessous; cette espèce d'ourlet étant achevé, vous passez à petits points-devant un fil à un pouce environ du bord (1); cela figure l'ourlet, et surtout empêche la ouate de former un bourrelet sur le bord. Il est superflu de dire qu'il convient d'étaler la palatine sur une table pour la glacer, la bâtir, et même pour passer le fil. Quand la doublure est fanée à l'endroit, on peut la retourner à l'envers après qu'on l'aura repassée; il faut seulement ne la point trop salir.

Il s'agit maintenant de changer la façon des fourrures pour les remettre à la mode. L'explication que j'ai donnée de la manière de les raccommoder fait pressentir celle-ci. En effet, on coud les fourrures ainsi qu'on les raccommode; c'est un ouvrage facile, quoique minutieux. C'est peut-être celui de tous qui apporte le plus d'économie.

Je suppose que vous vouliez, avec de larges bandes de fourrures, composer une palatine : vous étalerez le patron de celle-ci

---

(1) On peut s'en dispenser si l'on veut.

sur une table, puis vous poserez une bande sur ce patron, de manière que le poil touche le papier. Comme le patron va en s'arrondissant, il vous faudra *perdre* des lanières, c'est-à-dire les couper à la partie du biais; et, par quelques points, les coudre après la lanière suivante, ce que l'on ne fait jamais, car chaque lanière doit être entre deux rubans; mais ceci est une exception. Vous continuerez ainsi selon la coupe du patron, et vous terminerez par une lanière. Quand on veut rétrécir une garniture ou une palatine, on ne coupe jamais, on descend le ruban qui se trouve à la partie destinée à être retouchée : on place toujours le poil dans le même sens, et en conservant bien les dessins naturels des fourrures (1).

CHAPITRE XX.

L'ART DE REMETTRE A LA MODE LES OBJETS QU'ELLE N'ADMET PLUS.

Sous peine d'être ridicule, ou de dépenser en façon l'argent qui servirait à avoir de nouveaux vêtemens, une femme doit savoir changer la forme de ses robes, leur remettre de nouvelles manches, de nouveaux corsages; y tailler d'autres pièces d'habillement, quand tout autre changement, ou toute autre réparation est impossible. Pour parler avec plus de clarté, et obtenir plus de confiance, je crois qu'il vaut mieux raconter que

(1) J'ajouterai à cette instruction sur les fourrures, que, lorsqu'elles sont mouillées, il ne faut point les essuyer, mais avoir soin de les secouer tout de suite, et les peigner délicatement quand le poil en est séché.

conseiller; aussi vais-je tout simplement dire à mes lectrices ce que je fais à ce sujet.

Distinguons d'abord les étoffes et les diverses parties des vêtemens. Une robe de percale à refaire ne m'embarrasse nullement : si le corsage est complètement passé de mode, je le découds, et je tâche de couper un bonnet dans ses différens morceaux. Il y aurait bien du malheur, si en mélangeant ces morceaux de percale avec de la mousseline, comme on a coutume de faire pour les bonnets de nuit ou du matin, je ne parvenais pas à faire servir mon corsage. Comme j'assortis la percale à volonté, je fais un nouveau corsage à la mode, et ma robe paraît toute neuve.

Les robes d'indienne, guingam, mousseline peinte, causent plus d'ennui à cause de la difficulté de les assortir : je ne le tente même pas, car ce serait vraisemblablement du temps perdu : je fais alors le corsage le plus simple possible, parce que tout ornement passé de mode n'est plus supportable, et sur ma robe dont le corsage ressemble à une chemisette, je porte un canezou-pèlerine, ou fichu-canezou qui le cache complètement; si l'étoffe de la robe est parée (comme une mousseline peinte), je remplace les manches par de nouvelles manches en gaze ou en linon.

Si la robe est d'indienne ordinaire, je ne puis user du remède précédent; ce fichu-canezou, ces manches claires, trop élégantes pour l'étoffe, auraient trop l'air d'un raccommodage, et d'un raccommodage de mauvais goût. Mais si la mode le permet, cette robe peut se porter avec un spencer, ou enfin, au pis-aller, faire une doublure; car une femme un peu soignée ne saurait en faire un jupon. (*Voyez*, dans le *Manuel d'Économie domestique*, quel parti on peut tirer d'une robe d'indienne sans corsage, ou dont le devant est usé.)

Autant il est difficile de tirer parti des robes d'indienne, autant on a de facilité relativement aux robes de mousseline. Outre qu'elles s'assortissent aisément, on peut en employer

jusqu'au dernier morceau. J'ai eu plusieurs robes de cette espèce, qui ont usé jusqu'à quatre corsages différens. Quand définitivement la jupe a été usée dans le devant, j'ai coupé les coutures des lés, car il était inutile de perdre le temps à découdre, et j'ai placé sur ces lés le patron d'un canezou : non-seulement les parties usées se sont trouvées surabondantes, mais encore j'ai obtenu différens morceaux très-bons qui ont fait des cols rabattans, et des garnitures de bonnets de nuit : on peut donc de ces robes faire toutes sortes de fichus et de garnitures pour camisoles, chemises de nuit, toiles d'oreiller, etc.

Les garnitures offrent plusieurs moyens de se renouveler. J'avais une robe garnie de larges bouillons tenus des deux bords par une ganse à passe-poil. La mode des grands volans est venue : j'ai décousu les bouillons par le bas, je les ai ourlés, et ils sont devenus des volans tout-à-fait dans le genre. J'avais également une robe garnie de cinq petits volans posés de cette façon : trois l'un sur l'autre, en bas sur l'ourlet, et après un intervalle de deux pouces et demi, deux autres près à près ; j'ai décousu d'abord les deux qui se trouvaient le plus près de l'ourlet, j'en ai mis un à part, j'ai bien déroulé le froncé de l'autre, puis j'ai coupé l'ourlet du troisième, demeurant après la robe ; ensuite, assortissant bien les carreaux (la robe était de guingain), j'ai réuni ces deux volans par un surjet bien près, que j'ai repassé ensuite ; j'ai décousu après cela le quatrième volant, et j'ai joint de la même manière au cinquième, ce qui m'a donné deux larges volans à la mode. Je dois ajouter que ces coutures au milieu du volant conviennent seulement aux robes de couleur, et de couleur un peu foncée ; elles seraient insupportables sur le blanc.

Quand les volans sont grands, et qu'on vient à les porter petits, je les partage, et les place comme le veut le nouveau genre.

Une de mes robes de percale avait une broderie à grandes

dents, qui, au bout de quelques années (la mode des broderies dure plus long-temps que d'autres) parut extrêmement antique; je la coupai, et en garnis des toiles d'oreiller en l'adaptant autour de la toile par un cordon au plumetis. (Voyez *Manuel des Demoiselles*, chapitre de la *broderie.*) Ma robe était fort courte alors, mais cela m'embarrassait peu; je l'allongeai en la garnissant avec des entre-deux de tulle, et des bandes de percale. (Voyez encore le Manuel cité, chapitre *garnitures.*) J'aurais pu également mettre tout simplement une allonge en percale, que j'eusse cachée ensuite par toute espèce de garnitures, plis, rouleaux, volans à la fille d'honneur, etc.

Quand les grands plis dont on garnit maintenant les robes ne seront plus en usage, on les défera aisément, mais alors, après avoir coupé la partie surabondante qu'ils donneront, il faudra cacher celle où ils auront été décousus, parce que la marque de ces plis ne s'efface jamais, et que cela paraîtrait misérable : ce sera la chose du monde la plus facile que de poser dessus une nouvelle garniture; cette opération a déjà eu lieu il y a environ quinze ans.

La garniture en *coquilles*, en *agrafes*, c'est-à-dire en bandes arrêtées transversalement de place en place sur la robe, très-près pour les unes, et plus loin pour les autres, fait très-bien des volans, des ruches, des plis même. Je n'ai eu pour cela, après avoir décousu la bande, qu'à la repasser, la plier longitudinalement en deux, et réunir ses deux bords par une ganse plate de couleur, qui m'a servi à cacher la couture que j'ai faite pour placer ce pli à plat sur la robe. Cela avait exactement l'apparence d'un pli fait à la robe, sur lequel on met une ganse pour l'enjoliver. Quoique les bandes d'agrafes, de coquilles se prêtent à ce changement, il vaut mieux prendre des bandes de rouleaux, ou de volans, parce que les points, qui dans les premiers se trouvent au milieu de la bande, et les plis que ces points formaient, laissent, malgré le repassage, une empreinte désagréable, surtout si l'étoffe ne se blanchit pas. Au reste,

avant de les employer, on verra, après les avoir fait repasser ou laver, si l'empreinte demeure, et si elle paraît à l'endroit du pli.

On peut très-bien faire des rouleaux à bouillons ou froncés avec des ruches ; il ne s'agit que de découdre celles-ci, les repasser, en couper ou découdre les bords ; pour les garnitures à très-petits plis, à ganse placée dans la robe, ce serait un très-long et très-inutile travail que de les découdre, puisque l'empreinte de ces petits objets demeurant invariablement, on serait forcée de couper l'étoffe ; il vaut mieux placer une nouvelle garniture dessus, ou mieux encore, s'ils mettent de la raideur à la robe, la couper, et placer une allonge que la garniture cachera.

Selon la forme du corsage, les bandes de garnitures, qui ne s'usent jamais, peuvent servir à le remplacer ; par exemple, un corsage traversé en long, en large, ou en biais, par des ganses ou des entre-deux de mousseline, comme on les portait il y a quatre ans. De cette manière, on peut renouveler, sans inconvénient, le corsage d'une robe d'indienne ou toile peinte, parce que les volans, ayant pâli comme le reste de la robe, ne produisent pas la désagréable différence qu'a toujours un corsage neuf.

Afin de pouvoir remettre un corsage et des manches, beaucoup de personnes achètent toujours une aune ou une aune et demie d'étoffe en sus de l'aunage de la robe. Cette pratique est excellente pour les indiennes ou mousselines peintes bon teint ; mais, quelle que soit la solidité des couleurs, il n'en sera pas moins nécessaire de faire débouillir plusieurs fois l'étoffe neuve, afin d'en affaiblir les couleurs, qui, sans cela, trancheraient toujours un peu avec le reste de la robe.

Les robes de taffetas ont rarement besoin de ces réparations ; parce que, lorsqu'elles sont salies, on en fait des doublures. Quand le corsage et les manches d'une robe de cette étoffe sont usés, on peut la mettre en jupe de dessous ou en tablier, pourvu toutefois que le taffetas soit d'une couleur foncée.

Les robes de bourre de soie, ainsi que celles de mérinos, peuvent se refaire entièrement. Pour cela, il suffit d'acheter l'étoffe nécessaire au renouvellement du corsage, des manches, des garnitures s'il y a lieu, et de faire teindre à la fois la robe et cette étoffe. Quand on peut trouver à assortir, on se dispense de la teinture; mais cet assortiment est la pierre philosophale. On prend autant que possible une nuance semblable à celle de la robe, afin de n'avoir pas un changement dans la teinte. On taille et coud ensuite la robe, qui paraît complètement neuve. Ce remède peut se renouveler plusieurs fois sur le même vêtement. La bourre et la levantine sont les seules étoffes de soie pour lesquelles je conseille de l'employer, parce qu'elles seules ont assez de souplesse dans le tissu pour supporter la teinture; encore la seconde ne s'y prête-t-elle qu'imparfaitement.

Quand une mode est par trop bizarre, ridicule ou désavantageuse, vous attendrez, comme nous l'avons vu, qu'elle soit devenue générale pour l'adopter; mais, en attendant, si vous avez occasion de faire une robe, il faut, autant que possible, vous ménager les moyens de mettre cette robe à la mode nouvelle, si vous étiez forcée de la suivre. Ainsi, par exemple, quand l'usage des plis ou *fronces* au lé du devant des robes est venu, je répugnai à m'y soumettre, et me promis de ne le faire que lorsqu'il ne serait plus possible d'agir autrement. Cependant j'eus à m'acheter une robe de taffetas, et prévoyant le cas où peut-être il faudrait y mettre les désagréables plis, je ne taillai pas le lé du devant en pointe par le haut. Je me contentai de coudre sur la ligne de biais, en laissant au-dessus de la couture de chaque côté du lé la partie surabondante que j'appliquai sur le haut des pointes en montant la robe. La mode des plis désignés n'étant pas devenue générale, je n'ai pas eu besoin de recourir aux morceaux que j'avais ainsi mis en réserve. Mais l'on sent que, dans le cas prévu, il m'aurait été bien facile de coudre le haut de mes coutures, de remplacer la ligne de biais par le droit-fil réservé, et de froncer au milieu du lé l'ampleur

que m'aurait procurée ce droit-fil. Il va sans dire que cette précaution ne peut avoir lieu sur une robe d'étoffe transparente (1).

Certaines modes présentent parfois des moyens de propreté et d'économie qu'il faut saisir. Par exemple, quand les manches étaient (ce qu'elles ont été si long-temps) composées de longues manches collantes et de mancherons, il était très-bon d'avoir deux paires de manches pour chaque robe, surtout pour celle dont l'étoffe se blanchit. Comme les manches se salissent deux fois au moins plus vite que la robe et qu'elles vous forcent souvent de donner celle-ci à laver lorsque vous pourriez la porter encore, on remplaçait les manches salies par les manches propres. A cet effet, les manches, ourlées par le haut, étaient montées seulement par un bâtis en manière de surjet; bâtis que cachait parfaitement le mancheron. On défaisait et refaisait ce bâtis en quelques minutes, et l'on avait non-seulement l'agrément d'avoir toujours des manches propres, mais encore d'éviter (pour indiennes, mousselines peintes, etc.) l'affaiblissement des couleurs qui est ordinaire dans cette partie.

---

(1) Je ferai observer à ce sujet que plusieurs couturières mettent ce conseil en œuvre, mais dans un autre but. Comme les robes se tachent principalement sur le haut du lé de devant, elles laissent ainsi ce lé non échancré de biais afin de le pouvoir découdre et renverser en cas d'accident : les taches se cachent facilement dans le bas : mais on a le désagrément des marques des points; quand l'étoffe est un peu forte, cela grossit la taille sur le côté. J'indique; au reste on balancera les avantages et les inconvéniens.

CHAPITRE XXI.

L'ART DE LA MERCIÈRE, PASSEMENTIÈRE, OU L'ART DE PRÉPARER LES CEINTURES, FICHUS, BONNETS PARÉS, etc.

Cet art qui, à Paris, est celui de la mercière, marchande de nouveautés (telle qu'on en voit dans toute la rue aux Fers), se confond en province avec celui de la modiste : leurs rapports, en effet, sont très-nombreux, car certaines façons de bonnets, certaines garnitures de fichus demandent une main aussi exercée que celle des faiseuses de modes. Toutefois, parmi les opérations de la mercière, il en est de fort simples : bien loin de les omettre, nous commencerons par celles-ci.

Manière de préparer les jarretières de laine à nœuds coulans.

Prenez une grosse pelote de laine blanche à tricoter les jupons ; tirez-en une aiguillée de la longueur d'une aune, une aune un quart environ ; étendez cette aiguillée sur une table, et doublez, redoublez-la jusqu'à ce qu'elle forme un cordon plat, d'un pouce quelques lignes de largeur ; faites attention à ce qu'aucune partie de la laine ne se resserre. Coupez ensuite cette laine blanche, et mettez-la à part ; ayez ensuite une petite pelote ou écheveau de laine de couleur, ou bleue, ou rouge, ou verte ; prenez-en un bout, et servez-vous-en pour lier l'extrémité de votre cordon ; faites ensuite un nœud coulant dans cette laine de couleur, et passez votre cordon dans ce nœud, que vous ne serrerez qu'autant qu'il le faut pour em-

brasser le cordon sans le faire grimacer : ce nœud coulant a dû être fait très-près du bout du cordon ; mais, dorénavant, il faut le répéter à une distance de deux pouces environ, et cela jusqu'à la fin du cordon, que l'on termine ainsi qu'on l'a commencé. La jarretière est finie alors, et l'on en fait une autre semblable.

Ces jarretières ont l'avantage de tenir les bas sans serrer la jambe. Quand on a la mauvaise habitude de mettre la jarretière au-dessous du genou, et que l'on veut s'en défaire, il faut pendant quelque temps porter des jarretières de cette façon, au-dessus et au-dessous du genou. (*Voyez* le chapitre *des Habitudes hygiéniques*.)

Manière de ferrer les lacets.

Les lacets sont des morceaux de ganse plate en soie, en filoselle ou en fil, que l'on ferre par un ou par les deux bouts ; en voici la façon : ayez une petite lame de cuivre longue d'un pouce, et large de quatre à cinq lignes : on vend ces lames toutes préparées ; étendez cette lame sur le bout d'une table commune, ou sur le bord d'une tablette de fenêtre ; roulez le bout de la ganse, placez-la en long sur la lame, de telle sorte que celle-ci dépasse un peu. Repliez à gauche la lame longitudinalement sur la ganse, au moyen d'un marteau dont vous frapperez légèrement ; repliez ensuite à droite de la même façon, et le bout du lacet sera solidement enfermé dans cette sorte d'étui. Si quelques fils de la ganse s'échappent au milieu *du fer*, on nomme ainsi cette lame, vous les couperez avec les ciseaux. Le fer doit être pointu par le bout, et un peu plus large par le haut, où il présente un sillon assez fort, produit par le rapprochement des deux parties de la lame. Les deux parties sont roulées l'une sur l'autre à l'extrémité du fer.

Quand un lacet se déferre, c'est-à-dire qu'il quitte le fer, on peut aisément y remédier. Pour cela, on écarte légèrement

la partie plus large avec une petite pince ; on entre le bout du lacet roulé aussi avant qu'on le peut, sans dérouler le bout pointu du fer, puis on replie le fer sur la ganse avec un marteau, ainsi qu'il vient d'être expliqué.

On peut toujours déferrer le lacet en écartant le fer avec une pince.

Manière de découper les ruches et volans de gros de Naples, de crêpe lisse ou gaufré.

Les bandes qui forment ces garnitures ne se découpent point avec les ciseaux, car les dents en seraient inégales, et l'on y perdrait beaucoup de temps : agissez autrement. Étendez sur une table propre, mais grossière, l'étoffe que voulez partager en bandes. Mesurez la hauteur convenue de la bande, appliquez une règle à cette mesure, et suivez légèrement la règle avec un crayon ; ayez ensuite un emporte-pièce qui représente la dent que vous avez à découper, et appliquez-le sur la ligne droite que vous venez de tracer au crayon (l'extrémité de chaque dent sur la ligne) ; quand vous l'enleverez, vous trouverez découpés à la fois la bande que vous venez de mesurer et le bord de l'étoffe sur laquelle vous allez en mesurer une nouvelle ; les parties concaves des dents se trouvant d'un côté, et les parties convexes de l'autre, les deux bandes sont semblables, et il n'y a pas un fil de perdu. Si les bandes doivent être découpées des deux bords, vous répéterez tout de suite l'opération que je viens de décrire ; si, au contraire, la bande n'est découpée que d'un côté, vous mesurerez la hauteur convenable depuis le bord découpé de l'étoffe, et vous taillerez en droit-fil au point final de cette mesure. Il sera prudent de mesurer de place en place transversalement la bande, afin d'être bien assurée que l'on ne coupe pas plus haut ou plus bas ; vous replacerez ensuite l'emporte-pièce comme je l'ai indiqué en commençant, jusqu'à ce que vous ayez obtenu toutes les bandes nécessaires. A mesure que vous leverez les bandes, vous les plierez sur

elles-mêmes, et les rangerez dans un carton ou dans un large papier. Quand les bandes doivent être en biais, il faut placer la règle et l'emporte-pièce dans ce sens.

Si les dents étaient grandes, et qu'on n'eût point d'emporte-pièce, on pourrait remplacer cet instrument par une bande de papier un peu ferme, sur laquelle on aurait tracé et découpé ces dents; on placerait cette bande de papier sur la ligne de crayon, absolument de la même manière que l'on mettrait l'emporte-pièce; on attacherait cette bande de place en place avec des épingles, pour qu'elle ne se dérangeât pas, puis l'on suivrait légèrement les ondes des dents avec un crayon; on les découperait ensuite avec des ciseaux après avoir ôté le papier. Pour éviter de tracer au crayon, on découpe quelquefois tout de suite le long du papier; mais la raideur de ce papier est gênante, et le découpage n'est pas aussi net.

Manière de préparer les voiles à coulisses et à glands.

Parmi les faciles opérations de la mercière, il faut ranger la préparation des voiles de gaze blanche, verte ou noire, nommée très-improprement *gaze de laine*, puisqu'elle est en soie; ces voiles sont des morceaux de gaze carrés, auxquels la coulisse est marquée par une rainure et un effilé transversal opposés à la bordure: il faut replier cet effilé sur la rainure, passer une *faveur* (petit ruban à deux sous l'aune) sous le pli que l'on vient de former, et coudre à petits points-devant, un peu au-dessus de l'effilé et sur la rainure; comme l'étoffe est claire, on voit aisément si l'on pique l'aiguille dans le ruban, ce qu'il faut bien éviter, puisque le ruban doit couler. Il est très-facile de prendre la lisière du ruban sans s'en apercevoir, aussi est-il bon de le tirer de temps en temps pour reconnaître s'il n'est point arrêté; on pourrait bien faire la coulisse à l'avance et enfiler ensuite la *faveur* au moyen d'un passe-lâcet, mais cette opération froisse et ternit la gaze. Il

faut mettre une aune et demie environ de faveur, afin que les deux bouts reviennent s'attacher sur le devant de la tête.

On fait aussi des voiles à glands pour les mariées; vous vous y prendrez de la sorte : vous taillerez un carré de tulle ou de gaze (cinq quarts environ en tous sens), vous y ferez tout autour un ourlet bâti seulement, et vous placerez sur le bord de cet ourlet une grosse ganse ronde en soie blanche, ou un rouleau de biais de satin (*voyez* plus bas, même chapitre, page 221, la manière de préparer ce rouleau); après cela vous aurez quatre gros glands en soie blanche, de l'espèce dite *glands à œuf;* vous enfilerez une petite ganse en soie ronde blanche dans un passe-lacet, et passant ce passe-lacet dans l'effilé du gland, vous tacherez de le faire sortir par le trou qui en traverse la tête : votre passe-lacet tiré, vous ferez un nœud solide au bout de la ganse, vous la tirerez jusqu'au nœud et la laisserez sortir de la tête du gland d'une longueur d'environ un pouce et demi. Cette ganse est en quelque sorte la queue du gland, et sert à lui donner de la grace; car, sans elle, il serait raide et lourd. Terminez par coudre le bout de cette ganse à l'un des coins du voile, sous le rouleau de satin ou la grosse ganse, afin que l'on n'en aperçoive pas les points : agissez de même pour les trois autres glands.

Manière de préparer les Nœuds, Ceintures et Fichus de ruban.

Les nœuds de ruban sont simples, ou doubles, ou triples, ou quadruples; on appelle *coques* les boucles dont ils sont formés, et ces coques se font, ou sur les doigts, ou avec l'aiguille, avec un anneau et un soutien, selon leur nombre, leur grandeur et la fermeté du ruban.

Les nœuds à deux coques se font sur les doigts d'une manière particulière. Prenez un morceau de ruban plus ou moins long, selon sa largeur et la grandeur que vous voulez mettre à vos coques; pliez-le en deux, et tirez un peu plus le mor-

ceau replié à gauche; priez ensuite quelqu'un d'étendre les deux index, en pliant les autres doigts, et de tenir ces deux doigts ferme, à une distance relative à la grandeur de votre nœud; mettez le milieu du ruban sur ces deux index, en le laissant tomber un peu plus à gauche; prenez ensuite le bout gauche, passez-le sous le bout droit, et portez-le bien au milieu du ruban placé entre les deux doigts; repassez-le en dessous et nouez-le bien serré avec le bout de droite; le nœud est formé et vous pouvez l'ôter de dessus les doigts qui se trouvent soutenir chacun une coque. Vous concevez pourquoi j'ai dit qu'il faut donner plus de longueur au bout gauche du ruban; comme il fait tous les tours et retours, il serait à la fin beaucoup plus court que l'autre sans cette précaution.

Quand les nœuds sont petits et en ruban étroit, on n'ôte point, d'après la pièce ou la quantité de ruban que l'on a, le morceau que l'on doit employer pour les faire; on se contente de prendre le bout du ruban, de le replier au milieu dans le sens longitudinal, et appliquant seulement le pouce gauche sur ce pli, en laissant pendre le bout du ruban long de deux pouces ou deux pouces et demi. Vous prenez après cela le bout opposé du ruban, et le repliez comme je viens de l'expliquer, mais avec le pouce et l'index droit, et le joignez à la partie repliée du premier bout que le pouce gauche tient toujours: ce pouce et l'index de la main gauche tiennent alors également ce nouveau pli que vous avez fait après environ un huitième d'aune, selon la grandeur de la boucle qui est formée; au reste cela ne se mesure pas, l'œil suffit pour apprécier l'étendue et la justesse des nœuds quand ils sont de petite ou moyenne dimension. Cette coque ou boucle achevée, vous en produisez une nouvelle en repliant encore le ruban à une distance égale à celle de la première coque, et en ramenant ce nouveau pli entre le pouce et l'index gauche, et sous le nœud que ces doigts soutiennent déjà; prenez ensuite de la main droite une aiguillée de bon fil, et tournez-la à plusieurs reprises autour du

nœud, entre les coques, et justement au point que presse le pouce gauche; serrez fortement et nouez les deux bouts de l'aiguille; lâchez alors le nœud, car il est fait, et il ne vous reste plus qu'à le détacher de la pièce du ruban, en coupant à la mesure du premier bout qui tombe du nœud. Plus le fil sera serré, plus les coques se releveront avec grace et fermeté.

Les nœuds à plusieurs autres coques se font exactement de même; on replie le ruban quatre, six et même huit fois, au lieu de le replier deux; on observe seulement de faire graduellement les boucles un peu plus grandes, afin que les coques soient étagées, autrement elles se confondraient les unes avec les autres, et n'auraient aucun agrément.

Quand le ruban est large et le nœud grand, il faut mesurer la première boucle; on peut encore la faire par approximation, mais il est indispensable de mesurer les suivantes sur celle-ci. Cette manière de mesurer est si facile, que la personne qui voit faire le nœud ne s'aperçoit pas qu'on le mesure: en effet, il s'agit seulement de relever le ruban au niveau de la première boucle, de le soutenir un instant avec l'index gauche, dont alors le troisième doigt de la même main fait rapidement l'office en tenant la première coque, puis de former le second pli parallèlement au premier; il n'est même pas besoin, à la rigueur, de déplacer l'index. Au reste, le troisième doigt le remplace avec la plus grande facilité, même dès la première coque, que l'on peut, si l'on veut ou si l'on emploie du ruban-gaze, soutenir dès-lors avec l'index.

Pour bien fixer solidement ces gros nœuds, il convient d'enfiler une aiguille, de tordre et de coudre alternativement: quelques personnes leur appliquent en dessous, au point de la jonction des coques, un petit morceau doublé de paille à garnir la monture des chapeaux, ou même un petit soutien de carton. Cette pratique est fort bonne pour les nœuds de large ruban de gros de Naples, et pour tous les rubans très-forts: hors ceux-là, elle est inutile.

Les gros nœuds qui ont un *soutien*, ont aussi ordinairement un *anneau :* cet anneau est un morceau d'un pouce du ruban employé à faire le nœud : on replie ce morceau en trois, on le bâtit en dessous, sans que les points paraissent en dessus, et on le fait embrasser le point de jonction des coques après qu'elles sont solidement fixées. Quand le ruban a une certaine raideur, il n'est pas nécessaire de bâtir l'anneau.

Les nœuds à une seule coque ou demi-noués, se commencent comme tous les autres nœuds ; mais, dès que la boucle est retenue entre le pouce et l'index gauche, plutôt d'en faire une nouvelle à droite, on tourne encore plus cette coque à gauche, on prend le bout du ruban qui tient à la pièce, on en enveloppe le bout de l'index gauche, puis le coupant un peu près, on l'entre dans la petite boucle arrondie que l'index, enveloppé, a laissée en se retirant : on serre bien, et la coque est tenue par un véritable nœud, qui n'a pas besoin qu'on le soutienne avec du fil.

En parlant de ce nœud simple, après les nœuds composés, je parais intervertir l'ordre que j'ai suivi jusqu'ici ; mais, sans cela, j'aurais eu beaucoup de peine à me faire comprendre ; et, du reste, ces nœuds à une seule coque sont venus à peu près les derniers, car ils ne sont en usage que depuis quelque temps pour mettre sur les coiffures en cheveux, ou parmi les garnitures de bonnets.

Sauf les coques redoublées, qui veulent une mesure à part, voici la mesure ordinaire des nœuds de ruban : pour un petit nœud, un quart ; pour un nœud moyen, un tiers ; pour un très-grand nœud, une demi-aune. Les demi-nœuds veulent un quart. On effile quelquefois les nœuds par les bouts : nous expliquerons cela en parlant des ceintures.

Ceintures.

Les ceintures se font de plusieurs façons : 1° ceintures attachées par-derrière avec nœud à plusieurs coques ; 2° ceintures

à *chou* (cette mode passée peut revenir); 3° ceintures à coques cousues, sans nœud et sans bouts; 4° ceintures doublées en taffetas, gaze, avec ou sans toile gommée; ou bougran; 5° ceintures à boucles d'acier, ou de tout autre métal; 6° ceintures à épaulette (jolie mode déjà revenue plusieurs fois); 7° ceintures bordées de ganse à passe-poil; 8° ceintures élastiques.

Les ceintures attachées par-derrière se composent d'un devant (ruban de taille) et du nœud, car on ne fait point le devant de ruban aussi large que le nœud : comme il faudrait le replier devant sur lui-même, cela serait une dépense inutile : ensuite le nœud doit être fait à l'avance, parce que si l'on bouclait et débouclait le ruban chaque fois qu'on s'habille et se déshabille, il serait promptement froissé et terni. Outre ce désagrément, le nœud n'aurait jamais autant de grace et d'élégance.

La largeur du ruban qui ceint la taille est n°s 7 et 9, et celle du ruban du nœud est n°s 12 et 16. Il faut ordinairement une demi-aune et un huitième de ruban pour le tour de la taille, parce qu'il est convenable d'en croiser un peu les deux bouts l'un sur l'autre. Au reste, cela dépend de la grosseur de la personne. Quant au nœud, on met trois quarts (d'aune), mais la mode fait beaucoup varier la mesure de ce nœud; quelquefois les bouts ont une longueur de près d'une aune. Ces nœuds se placent parfois devant la taille, ce qui est fort gracieux, mais qu'ils soient placés derrière ou devant, toutes les fois que les bouts en sont allongés, il est élégant de les effiler. Voici comment vous y parviendrez :

Vous couperez d'abord, longitudinalement, les deux lisières de votre ruban, l'espace environ de deux à trois pouces, selon la grandeur que vous voudrez mettre à l'effilé : si vous vous disposez à faire un effilé simple, deux pouces ou deux pouces et demi suffisent; si vous projetez de le disposer en frange, trois pouces et demi ne seront pas trop. Quoi qu'il en soit de la grandeur convenue, quand vos lisières seront retranchées, prenez

une forte épingle, et tirez les fils transversaux de la soie, tantôt à droite, tantôt à gauche, pour éviter de faire grimacer le ruban. L'opération est d'abord extrêmement facile, mais à mesure que vous avancerez vous éprouverez plus de difficulté, parce que la sortie du fil transversal se trouve gênée par la longueur des fils longitudinaux effilés; il faudra alors, non-seulement tirer le fil à droite et à gauche avec l'épingle, mais encore au milieu, et cela plusieurs fois, si le ruban a beaucoup de largeur. Quand l'effilé sera fini, vous l'éplucherez et l'égaliserez, soit avec l'épingle, soit avec la pointe des ciseaux, et vous en couperez transversalement l'extrémité, afin qu'aucun fil ne dépasse. Voici l'effilé simple :

Si l'effilé est double, vous partagerez les fils en plusieurs parties, et vous les nouerez sur un moule à filet, de manière à former une maille; vous en ferez une ou plusieurs rangées à votre goût; mais deux rangs sont bien assez. Vous laisserez tomber les bouts très-longs pour faire l'effilé de cette sorte de frange.

Lorsque le ruban est tout d'une même couleur, on peut y assortir une frange de soie, et l'adapter au bout du ruban par un très-petit surjet. Toutefois je ne le conseille pas; l'effet de cette frange rapportée n'étant pas à moitié aussi joli que celui de la précédente.

Les ceintures attachées par-derrière ont quelquefois le nœud cousu sur l'un des bouts du ruban de la taille. Cette pratique a plus de solidité que d'agrément, parce qu'en attachant la ceinture, il faut forcément manier et froisser le nœud. Il vaut mieux commencer à mettre le ruban de taille, et placer ensuite le nœud; j'ai dit comment. (*Voyez Manière de s'habiller.*)

Les ceintures à chou ne se font plus; mais probablement elles se feront; occupons-nous-en donc un instant. On taillait, comme d'ordinaire, un ruban pour ceindre la taille, ou plutôt on prenait une bande d'étoffe en travers que l'on pliait en deux, et dont on cousait les deux bords ensemble à points-devant, ou

points-côtés; ensuite on prenait un petit carré d'étoffe semblable, ou de large ruban; on l'arrondissait en l'échancrant un peu à droite et à gauche, haut et bas; mais principalement en haut. Ce morceau ainsi préparé devait avoir cinq à six pouces de largeur, un huitième d'aune à peu près de hauteur au milieu, et un seizième à ses bords. On le fronçait tout autour à l'envers de l'étoffe, ou du ruban; puis transversalement, en laissant le tiers du chou (ainsi se nommait ce morceau échancré), depuis le bas; on fronçait de nouveau (voyez *Fig.* 14, *s*); on posait ensuite le bas du chou à la moitié ou au tiers du ruban de taille, selon qu'on voulait attacher ce ruban devant la poitrine, ou dessous le bras. On préférait ordinairement ce dernier parti. Le chou se mesurait à moitié, et cette moitié s'attachait avec une épingle à la mesure adoptée du ruban de taille. On cousait le chou à l'envers à l'un des bords du ruban, à l'endroit, et cela par un surjet, en rapprochant les plis du chou vers l'épingle, qui en marquait la moitié. Cette couture achevée, on relevait le chou sur le ruban, et l'on cousait à plat le second froncé transversal de la manière dont on pose la garniture à rouleau, c'est-à-dire en le faisant bouillonner sur le ruban, et en égalisant les plis de cette seconde couture, parallèlement à ceux de la première. Enfin, on terminait par coudre le haut du chou, en dessous à l'envers du ruban, en égalisant toujours les plis, et en faisant bouillonner. Comme cette partie du chou se trouvait fort arrondie, les deux parties latérales s'étendaient en rond sur le ruban, tandis que bien peu en était cousu en dessous. Les parties latérales devaient, autant que possible, se coudre en dedans, avant que la partie supérieure fût cousue en dessous. Quand le chou était trop petit, on cousait ces parties latérales à travers le ruban, et en piquant en dessous. On le relevait ensuite avec le bout des doigts.

Venons *aux ceintures à coques cousues, sans nœud et sans bouts*. Cette mode est maintenant en vigueur, et quoiqu'elle ait l'inconvénient (surtout quand les coques sont grandes et nom-

breuses) de faire paraître la taille arrondie, il faut en entretenir mes lectrices. Pour ce genre de ceinture, comme pour les premières dont nous avons parlé, on mesure le ruban de taille, puis on dispose à droite et à gauche, soit sur le bout de droite de ce ruban ou sur un soutien, les coques que l'on coud à mesure en serrant bien le point où on les coud. Cela regarde surtout les ceintures de satin.

Nous aurons encore à parler d'une autre espèce de ceintures à coques; mais comme elles sont également à boucles métalliques, et qu'il nous faut préalablement décrire cette dernière forme pour nous faire comprendre plus commodément, nous renvoyons cette explication un peu plus bas, et nous passons immédiatement aux *ceintures doublées*.

La doublure des ceintures est tantôt en gaze; dans ce cas, c'est le ruban-satin que l'on soutient ainsi par une bande de gaze gommée, cousue à points-devant, longs à l'envers, extrêmement petits à l'endroit, et que l'on pique invariablement sur la lisière du ruban. Cette doublure est aussi en taffetas, et alors elle se pose derrière un ruban-gaze, soit blanc uni, soit blanc avec des raies de couleur, ou tout autre : quoi qu'il en soit, le taffetas est toujours de la couleur du fond. Plus souvent aussi ces deux doublures se trouvent réunies sur la même ceinture, pour concourir à faire une espèce de doublage que voici.

Afin de procurer une certaine consistance aux rubans-gaze, satin, ou taffetas dont la ceinture est composée, on taille une bande en toile empesée, ou en bougran, de la largeur et longueur du ruban de taille. On double cette bande d'une bande de taffetas, que l'on bâtit en dedans de la toile, de sorte que les points ne soient pas visibles sur le taffetas; cela fait, on pose tout de suite le ruban de taille (s'il n'est pas transparent) sur la toile, et on coud le ruban par les lisières après cette doublure, ainsi que je viens de l'expliquer; mais s'il est de gaze, on applique une bande de gaze de Chambéry, ou d'Italie sur la toile,

ou bougran, du côté opposé au taffetas, afin qu'on n'aperçoive pas la toile à travers le tissu du ruban.

Les ceintures à boucle métallique n'ont pas besoin de doublure, parce qu'elles se font en fort ruban moiré : il leur faut pourtant deux petites doublures partielles; voici de quelle façon :

La boucle s'adapte à la ceinture au moyen d'une double branche qui passe longitudinalement dans une boutonnière transversale. Pour qu'elle y soit solidement tenue, il faut replier le bout du ruban sur lui-même, à peu près un pouce et demi, et faire la boutonnière à la moitié transversale de cette doublure. Le ruban replié doit être cousu à points-côtés, pour que les deux parties qui suivraient la boutonnière ne vous embarrassent pas en mettant la boucle. C'est la première petite doublure. La boutonnière faite, vous ceignez la taille avec le ruban et vous marquez l'endroit où doivent entrer les ardillons de la boucle. Comme ces ardillons ne manqueront pas, au bout d'un certain temps, de déchirer le ruban, il est bon de placer en dessous, à cet endroit, un morceau de taffetas d'une couleur analogue à celle de votre ceinture. Il est inutile de coudre cette seconde doublure verticalement sur le ruban, parce que les points se verraient et seraient d'un vilain effet; il suffit d'y faire de chaque côté un large pli-rentré, et de coudre cette doublure à petits points-devant sur la lisière du ruban. Comme en se serrant avec force, la boucle s'étend, il convient de mettre ce morceau de doublure un peu en arrière du point que l'on a mesuré.

Cette ceinture doit dépasser d'un huitième d'aune au moins le tour de la taille, afin de pouvoir aisément entrer le ruban dans la boucle et le replier une, deux ou trois fois sous la boucle, ce qui donne des coques plates à droite de cet ornement.

Voulez-vous également avoir des coques plates à gauche de la boucle, mettez d'abord un quart ou un tiers d'aune de plus que la mesure de la toile, selon le nombre de coques que vous

désirez ; puis, cousez-les solidement l'une sur l'autre, en commençant par la plus grande et les diminuant graduellement ; cousez-les, dis-je, au point précis où le ruban de taille joint la boucle. Serrez-vous bien pour obtenir cette mesure, parce que la boucle, serrant toujours plus que vous, votre ceinture serait trop lâche. Les ardillons doivent passer immédiatement auprès de la dernière coque ; celles que l'on fera ensuite avec le bout du ruban à droite de la boucle, doivent être en même nombre et de même grandeur qu'à gauche. On sent que le morceau de doublure à mettre pour soutenir l'effort des ardillons doit être bien étroit, si même alors il est nécessaire d'en mettre un.

Ceintures à épaulettes. — Ce genre de ceinture est le plus joli et le plus avantageux à la taille : il a long-temps été de mode, principalement pour les bals. La façon diffère un peu de celle des ceintures que nous avons vues jusqu'ici.

Prenez du ruban de satin nº 12, et mieux encore du satin à la pièce, parce qu'il faut tailler le ruban, qui, devant être large seulement par un des bouts, vous coûterait cher en pure perte. Un quart ou un tiers au plus de satin suffit pour faire une ceinture. Taillez dans la largeur du satin deux bandes de la hauteur d'un ruban de taille ordinaire, mais terminées comme l'indique la *Figure* 15, *t* : ce sont les devans. Taillez également deux épaulettes semblables en partie aux épaulettes de corset ; mais en différant beaucoup par la partie inférieure (*Fig.* 15, *u*) ; placez les deux échancrures de l'épaulette sur les deux échancrures du devant, bâtissez-les ; coupez ensuite une doublure parfaitement semblable et appliquez-la sur ces deux parties en bâtissant dans toute la longueur (il vaut mieux les appliquer avant de bâtir, mais on le peut encore après). Piquez à très-petits points le long du bâtis en prenant la doublure que vous aurez aussi bâtie en dessous en y faisant un pli-rentré. Si les points n'ont pas percé le tout, vous rabattrez légèrement en dessous à points-côtés. Vous coudrez ensuite tout autour de

l'épaulette, et du devant, les deux bords du dessus et du dessous auxquels vous avez fait préalablement un pli-rentré. Les points-côtés qui servent à faire ce faux-ourlet seront cachés par une ganse de soie, que vous coudrez tout autour de la ceinture, au bord, et à l'endroit. Il faudra prendre les points dans le retord de la ganse en dessous, pour qu'elle semble en quelque sorte collée.

Cette moitié de la ceinture achevée, vous ferez l'autre exactement de même. Avant d'achever la ceinture, dès qu'elle sera bâtie, il sera bon de l'essayer, à moins que vous n'ayez la mesure juste de l'épaulette. Il va sans dire que la longueur de l'épaulette varie suivant l'entournure du bras. On passe le bras dans l'épaulette, de manière que le devant auquel elle est attachée se trouve par-derrière. Ce devant traverse le dos et va s'attacher devant la poitrine; l'autre devant se place de même; en sorte que le devant qui tient à l'épaulette du bras gauche passe sous le bras droit, et celle qui tient au bras droit passe sous le bras gauche : cette pratique croise agréablement les deux morceaux que l'on fixe au bas du dos, à la ceinture, l'un sur l'autre, par une épingle.

Lorsque l'on veut enjoliver ces ceintures, on y met des dessus de manches, assortis à la garniture de la robe. Ces dessus de manches se nomment *épaulettes* ou *mancherons*.

Les ceintures bordées de ganse à passe-poil sont tout-à-fait modernes : on les emploie maintenant toutes les fois que la ceinture est d'étoffe pareille à la robe, ce qui est bien plus distingué qu'un ruban. On coupe une bande pour remplacer le ruban de taille; on taille ensuite de petites bandes en biais, nommées *passe-poil;* on enveloppe une ganse de coton dans ce biais; puis, renversant cette ganse ainsi enveloppée sur la bande de la taille, on la coud à points-arrière en la serrant bien dans le passe-poil (*Voyez*, à ce sujet, le *Manuel des Demoiselles*, chapitre *des Garnitures*). Quand la bande de taille est garnie de ce passe-poil tout le long de ses deux parties trans-

versales, on rabat les deux morceaux surabondans qui tombent après la ganse recouverte, et l'on applique dessus la bande doublure de la ceinture, que l'on coud tout autour après le *passe-poil* à points-côtés. Si on veut que la ceinture ait de la raideur, on place la bande de bougran en même temps que la doublure qui la recouvre, ainsi qu'il a été expliqué plus haut. On fait, comme nous l'avons vu, une couture à la moitié, pour prendre bien le contour de la taille.

On opère de même pour le nœud ou les coques sans bouts (1).

Les ceintures élastiques le sont en tout ou en partie. On les forme avec des élastiques que l'on coud entre deux rubans; tantôt de taille dans toute la largeur et dans toute la longueur de la ceinture; tantôt seulement sous la gorge, en laissant un intervalle au milieu du devant; nous n'en dirons pas davantage, parce que la manière de coudre les élastiques étant toujours la même, nous ne voulons pas répéter ce qui a été complètement détaillé aux chapitres *des bracelets, ceintures et jarretières élastiques.*

Écharpes et fichus de rubans.

Les rubans disposés en fichus, que l'on porte maintenant, viennent à l'appui de ce que j'ai déjà eu souvent l'occasion de répéter, que les modes redeviennent nouvelles lorsqu'elles sont bien vieillies, car il y a bien dix-huit ans que ces fichus de rubans étaient en usage. Il n'y a de nouveau que ce qui est oublié.

Rien de plus simple à faire, et même à décrire, ce qui ne va pas toujours de pair : on prend une partie de large ruban, plus

(1) Cette façon de ceinture est du ressort de la couturière, mais je n'ai pas voulu l'omettre, ni en faire un article à part.

ou moins longue, selon l'étendue que l'on veut mettre par-devant, et l'on partage ce ruban à moitié. Parvenue à cette moitié, et tenant le ruban replié en deux à l'envers, on fait, avec un pli volant, une ligne de biais qui commence au point où les deux lisières sont placées l'une sur l'autre par le repli de la moitié; on passe un fil sur cette ligne, puis on coud à points-arrière le long de ce fil : cette opération donne à l'endroit, au ruban, une forme conique, que l'on appelle point de fichu (*Fig.* 16, *v*).

Le derrière de tous les fichus de ce genre est travaillé ainsi; mais le devant varie beaucoup. Les uns ont un nœud devant au niveau du cou, tels que les *séducteurs;* les autres ont de longs bouts qui, croisés, tombent jusqu'aux genoux, ou se mettent comme une étole, comme les écharpes. D'autres ont une nouvelle *pointe de fichu* à droite et à gauche au niveau de chaque épaule, ou bien le ruban qui passe plat sur l'épaule est garni à cette partie de petits nœuds ou de petites dents de ruban, qui se produisent le plus souvent en coupant un bout de ruban long d'environ trois pouces, en en repliant les deux bouts de lisière en diagonale ou biais à l'une des extrémités, de telle sorte que ce bout présente une *dent de harpie :* l'autre extrémité du bout se fronce et se coud sous le ruban du fichu. On met trois ou cinq de ces dents ainsi préparées : cela dépend de la manière dont on serre ou lâche les plis du froncé, et encore plus de la largeur du ruban. La ceinture doit être toujours assortie au ruban du fichu.

Je n'ai rien à dire relativement aux *séducteurs,* puisque j'ai précédemment décrit avec détail toute espèce de nœuds. J'ajouterai seulement qu'il est bon, dans ce cas, de faire le nœud à l'avance d'un côté du ruban, et d'attacher les deux bouts du fichu (celui qui tient le nœud, et l'autre qui n'a qu'un des bouts) avec une agrafe de laiton et une boucle, dite *porte:* cette pratique est très-bonne aussi pour les mentonnières de chapeau ou de bonnet, parce qu'elle conserve le ruban; mais

il faut éviter de partager le nœud; c'est-à-dire de mettre une boucle ou coque et un bout à l'une des mentonnières, et une coque suivie de son bout à l'autre, parce qu'on voit aisément l'agrafe et le partage du nœud, ce qui est tout-à-fait sans grace. Je n'ai pas conseillé l'emploi de l'agrafe pour les nœuds de ceinture, parce que le ruban de taille devant être bien tendu, il faut qu'il soit entièrement libre.

On porte depuis le carnaval passé une espèce de fichu très-élégant, qui est aussi du ressort de la mercière, marchande de nouveautés. Il s'agit du fichu ou *ceinture à la duchesse*. C'est une large bande de satin ou de gaze de couleur claire, en biais, qui part de la ceinture au milieu du dos, s'arrête en pointe sur l'épaule, et va faire une nouvelle pointe à la ceinture, au milieu de la poitrine : il va sans dire qu'une bande semblable répète cela de l'autre côté. Cette bande doit former trois ou quatre gros plis fixés l'un sur l'autre par des points-devant; comme les points de chaque pli sont cachés par le suivant, on ne les aperçoit pas (*Fig.* 17). A l'endroit d'où part le fichu derrière et devant, ainsi que sur chaque épaule, il doit y avoir un nœud ou bouillon de gaze; si le fichu est en satin, on le garnit tout autour d'une blonde à dents, ou d'un tulle uni plié longitudinalement en deux. Ce fichu s'exécute aussi tout simplement en large ruban que l'on fait aller à plat de la ceinture aux épaules; on y place des nœuds, et l'on met toujours la ceinture pareille. Le ruban-gaze, comme le plus élégant, est le plus convenable à ce genre de parure. On fait parfois tomber près du genou le bout de ce fichu.

Les fichus de ruban d'autrefois étaient des *séducteurs* non bouclés, que l'on garnissait tout autour d'un petit tulle à dents.

Manière de faire les fichus parés.

Les fichus parés se composent de gaze *de laine*, de crêpe lisse ou gaufré, de tulle de soie uni ou brodé, de rouleaux de

satin blanc, de ganse de soie blanche, de boutons semblables et de blonde : ils ont souvent la même forme que les fichus de percale et de mousseline; mais tandis que les lingères s'occupent de ceux-ci, les élégantes mercières font seules les premiers.

Mon dessein n'est pas de donner toutes les façons possibles de fichus, je veux seulement, en indiquant les principales formes et les principaux ornemens, mettre les jeunes dames dans le cas de suivre sans effort tous les caprices de la mode.

Ainsi les fichus sont garnis de ruches simples, doubles, de plis creux en coquilles, de blondes avec rouleaux de satin; ils sont formés de bouillons, de plis, d'entre-deux, de collets montans ou rabattans. Ces derniers sont simples, doubles, triples; ronds, carrés; à dents de plusieurs façons. Tout cela varie à l'infini, mais ne doit nullement effrayer : une fois que l'on connaît la *coupe* des fichus, les principes des garnitures, la manière de couper les cols ou de les étager, on n'a plus qu'à regarder les modes nouvelles, ou s'en procurer des modèles pour les imiter aisément, puisque l'on connaît leurs bases invariables. Commençons par la *coupe* des fichus.

Un fichu est toujours composé d'un derrière et de deux devans (*Fig.* 18, *ibid.*), à moins que ce ne soit une guimpe, car alors il y a au contraire un seul devant et deux derrières (*Fig.* 19). Quand la guimpe est dite *à la Vierge* (cette mode ancienne revient maintenant), elle est beaucoup plus décolletée, et n'a point de col. Quelquefois on joint les devans et le derrière d'un fichu, sous le bras, comme un corsage de robe : cette pratique, qui demande plus d'étoffe, n'est bien nécessaire que pour les fichus destinés à être mis par-dessus la robe : nous parlerons plus tard de ceux-ci, qui sont beaucoup en usage à présent. Occupons-nous, pour le moment, des fichus qui se portent en dessous; c'est le plus grand nombre.

Quand vous aurez taillé votre fichu sur un patron semblable en grand à la figure, vous ferez un pli-rentré aux biais trans-

versaux du derrière, qu'on appelle *biais de l'épaule :* ce pli-rentré doit être marqué à l'endroit : nous allons voir pourquoi. Vous ferez ensuite un pli-rentré, mais à l'envers, au biais d'épaule des devans, et vous appliquerez ce pli-rentré sur celui du derrière; de cette manière, la couture que vous allez faire de ces deux morceaux se trouvera toute rabattue à l'envers et sans aucun effilé; vous bâtirez ces deux morceaux; puis vous piquerez le long du bâtis (quand le fichu est en percale ou en mousseline, on pique à deux rangs); s'il était en gaze très-légère, ou tulle de soie qui ne doit pas se blanchir, vous pourriez vous contenter de faire cette couture au moyen d'un point d'épinette très-près, à l'envers. Le fichu étant assemblé, c'est-à-dire les deux devans joints de cette façon au derrière, vous ourlez leurs parties latérales *x x* et celles de devant *y y ;* vous faites ensuite une coulisse au bas des devans et du derrière, pour y passer un ruban de fil qui attachera le fichu autour de la taille; cette pratique est bonne; la suivante est meilleure encore : ne mettez de coulisse qu'au derrière, ou bien piquez-le, en fronçant, après un large ruban de fil, long de deux pouces à deux pouces et demi; passez dans la coulisse un ruban de fil étroit ou une ganse d'une aune et demie environ, ou bien coupez cette ganse en deux parties, et cousez-les aux deux bouts du large ruban après lequel vous avez cousu le bas du derrière; cela fait, ourlez le bas des deux devans, qui doivent être au moins deux pouces plus longs que si vous y faisiez une coulisse ordinaire. La raison de cette augmentation, c'est que, lorsque vous mettez le fichu sur vous, vous croisez les deux devans sur la poitrine, et vous les y fixez au moyen de la ganse ou ruban de fil étroit qui part du derrière; vous sentez que si les devans ne sont pas allongés de manière à dépasser de deux à trois pouces le ruban qui les retient, ils manqueront au moindre mouvement que vous ferez. Cette façon est préférable à la première, en ce qu'elle permet de croiser les devans, et qu'elle donne ainsi meilleure grace au col; en outre, on n'est pas

obligée de mettre d'épingle pour empêcher les devans de s'ouvrir, ce qui arrive continuellement aux fichus à coulisse, et cela évite beaucoup de petits accrocs.

Il est souvent en usage de placer des boutons au devant; mais ces boutons sont plutôt là pour l'agrément que pour l'utilité, car on aurait trop d'ouvrage à faire une boutonnière, ou un arrêt pour les entrer tous (ils doivent être mis fort près); on se contente d'en boutonner un en haut du fichu, un ou deux au milieu, et autant au bas. Le plus souvent même, on n'en boutonne aucun, et l'on préfère croiser le fichu comme je viens de l'expliquer.

Il faut ensuite s'occuper de placer le col du fichu : ce col est ou montant ou rabattant; occupons-nous d'abord du premier, dont la mode a toujours été plus générale.

Les cols montans sont simples, doubles, ronds, carrés, attachés par-derrière ou par-devant; la première espèce se voit rarement; cependant il est des mercières qui coupent leur col (*Fig.* 20) en un seul morceau, et les garnissent tout autour en bas et en haut, d'une petite bande de paille de bois dont les modistes se servent pour appliquer le laiton sur la forme des chapeaux; le plus souvent on ne garnit que le haut. La mercière pose le bord du col sur la paille, les coud ensemble à points-devant, puis cache la paille avec un rouleau de satin blanc. Voici la manière de placer le rouleau. Je prie mes lectrices d'y faire un peu attention, parce qu'il doit souvent revenir.

Coupez une petite bande de satin blanc, en biais, à peu près d'une largeur de dix lignes à un pouce, ce sera selon la grosseur que vous voudrez mettre au rouleau : plus il est rond et petit, plus il est joli; cousez ensuite, à points-arrière cette bande que vous poserez sur le col, à l'endroit et sur le bord de la paille qui se trouve le plus éloigné du bord du col. Quand cette couture sera achevée, vous rabattrez votre bande, de manière qu'elle enveloppe à la fois le bord du collet et la paille; vous la roulerez bien; vous l'attacherez de place en place avec

de fines épingles nommées *cantions*, puis vous la coudrez de cette façon. Vous releverez autant que possible le bord du roulé; vous coucherez l'aiguille enfilée dessous; vous la piquerez dans le bord de la paille et dans la partie du rouleau qui se trouvera dessus, puis vous la repiquerez dans la paille pour la ressortir. Cette espèce de couture demande d'abord beaucoup de soin, mais l'on s'y habitue aisément, et on l'exécute ensuite avec facilité. Au reste, il sera bon de mettre en dedans du col, c'est-à-dire du côté qui doit toucher le cou, l'endroit où vous avez commencé par coudre le rouleau, en dedans; comme ce côté du rouleau est toujours le plus joli, il vaut mieux qu'il soit en vue; l'autre sera suffisamment caché par la garniture.

Quand on garnit le tour du collet avec un mince laiton, on peut y placer un rouleau de satin roulé d'avance; ce rouleau, qui est fort employé pour cacher toute espèce de coutures, pour faire des ornemens aux fichus parés, est aussi du ressort de la modiste : en voici le procédé :

Taillez une petite bande de satin ainsi que je l'ai expliqué relativement au premier rouleau, roulez-la sur elle-même, en rentrant un des bords; terminez par coudre le dernier bord par-dessous le rouleau, après la partie correspondante à ce bord. Cousez à points-devant en piquant en même temps l'aiguille dans ce bord, et dans la partie correspondante, mais jamais dans le dessus du rouleau, parce qu'il faut indispensablement qu'on n'aperçoive aucun point quand le rouleau est appliqué sur l'étoffe; il doit avoir l'air d'être collé; quand le rouleau est achevé, on le pose sur la partie qu'il doit recouvrir, puis on le coud en dessous en piquant légèrement pour que les points soient perdus. Quand on veut mettre un rouleau de cette espèce au bord d'un col garni de laiton, il est bon de poser auparavant une faveur bien étroite à cheval sur le bord, pour prévenir le cas où le rouleau laisserait voir le laiton.

On remplace aussi la bande de paille et le laiton par une

petite baleine blanche très-souple : si l'on veut éviter de mettre un rouleau de satin, ainsi que la paille, le laiton ou la baleine, on peut entourer le col de ces jolis laitons garnis d'une soie blanche en spirale très-serrée; ils se vendent 4 à 5 sous l'aune, et c'est tout ce qu'il y a de mieux. On se sert aussi, pour donner une certaine raideur aux cols, d'une espèce de ruban de mousseline dans lequel sont tissus de très-légers fils métalliques.

Les cols montans doubles diffèrent très-peu des simples; on coupe deux morceaux de col au lieu d'un; on les bâtit ensemble par le milieu, et l'on interpose la paille, la baleine ou le laiton entre les deux bords; pour tout le reste on agit comme pour les cols simples.

Quand les cols montans sont carrés, on y fait aux deux parties latérales, au milieu et à moitié, entre le milieu et ces parties, une case à petites baleines blanches, que l'on entre dans la case, après l'avoir enveloppée par le bout d'une petite houppe de coton en ouate, pour empêcher qu'elle ne perce la gaze, et ne vienne à piquer le cou; il faudra également mettre du coton avant de fermer la case, en arrêtant la baleine à l'endroit où le col est joint au fichu. Cela s'appelle des *soutiens;* on en met aussi aux cols ronds quand le crêpe ou la gaze dont ils sont formés manque de consistance; on peut les faire en paille, recouverte dessus et dessous le col, avec un très-petit rouleau de satin. Cela arrive rarement, parce que l'étoffe du col se tient ordinairement d'elle-même; mais ces soutiens deviennent nécessaires quand le fichu a été porté quelques fois. Au reste, la forme de ces cols défend de placer des soutiens au devant.

Il faut éviter de faire les cols montans trop évasés; cela aurait un air commun et prétentieux; il faut également éviter de les resserrer trop, parce qu'alors ils manquent de grace, et que la garniture ne produit point d'effet.

Les cols montans s'attachent par-derrière pour les guimpes, et par-devant pour les fichus. Dans le premier cas, on les joint par de petites agrafes ou de légers boutons. La manière de les

couper est toujours la même ; il faut seulement les partager à moitié, et faire leur partie échancrée quelques lignes plus longue afin de croiser par-devant les deux bouts échancrés. Quand on veut que le col retombe quelque peu sur lui-même, on le fait un peu haut, et on n'y met ni *soutiens* ni paille par le bas.

Quand le point de réunion des cols est par-devant, on n'y met absolument rien pour les attacher, parce que le fichu en rapproche assez les deux parties latérales, en se croisant sur la poitrine, comme je l'ai décrit plus haut.

Les cols montans se garnissent de ruches ou de bandes à plis creux de diverses façons. Nous en parlerons plus tard en nous occupant de la garniture des fichus. Songeons maintenant aux *cols rabattans*.

Ces cols sont de *petites pèlerines* carrées, rondes, à dents, que l'on garnit de mille manières : nous en décrirons une certaine quantité à l'article des *garnitures*. Pour le moment, nous dirons que ces cols se montent à l'endroit du fichu, au moyen d'une couture à ourlet faite à points-devant. Cette couture se fait à l'endroit, parce que le col la cache en se rabattant, et qu'elle paraîtrait autour du cou si on la cousait à l'envers. Les cols montans se montent en posant le fichu sur leur bord inférieur, et en revêtant quelquefois cette couture d'un petit rouleau de satin. Quand ce rouleau manque, on fait la couture en dedans ; c'est-à-dire que l'on coud à la fois le bas des deux parties du col avec le fichu ; puis, que l'on redresse ces parties, et que la couture se trouve ainsi cachée ; mais, dans ce cas, il ne faut préparer le col avec la paille et le satin que lorsqu'il est monté. Cette pratique, excellente d'ailleurs, est peu en usage pour les fichus de crêpe, tulle ou gaze : on se contente de monter le col à l'endroit, sauf à cacher ensuite la couture avec la dernière garniture.

Garnitures des fichus. — Ces garnitures se composent de ruches simples, doubles, triples, à coquilles, en bande simple ou repliée (ces sortes de garnitures sont communes aux cols

montans et rabattans) ; les plis, les rouleaux de gaze, les rouleaux de satin disposés à dents, les bouillons gaufrés, les bouillons unis ou partagés de rouleaux et de bandes d'entre-deux en tulle ou blonde, ne conviennent qu'aux collets rabattans.

Les *ruches* sont des bandes d'étoffe claire, telle que blondes, gaze, tulles, que l'on dispose à plis creux. On les fait ordinairement sur un ruban de coton très-étroit, ou une petite ganse de soie plate, blanche, ou même, et le plus communément, sur la lisière repliée d'un morceau de gaze. On chiffonnerait trop la partie du fichu sur laquelle on coudrait ces plis. Il vaut mieux coudre légèrement le milieu de la ruche après le fichu, lorsqu'elle est achevée. Cette pratique, au surplus, convient à toute espèce de garnitures à plis. Mais venons à la manière de poser celles à plis creux, qu'on nomme *ruches* ou chicorées.

Pliez en deux parties égales le morceau de ganse qui doit être de la longueur de l'objet à garnir ; pliez également la bande, et attachez la moitié de l'un à la moitié de l'autre ; posez la ganse sur vos genoux, et la bande (je la suppose de blonde) au milieu longitudinal sur la ganse. Vous ferez un pli à droite à la blonde ; vous fixerez ce pli par un point ; puis, vous ferez un pli à gauche, et le fixerez également. Voici le *pli creux* formé par ce double pli : vous en recommencerez un autre tout auprès, en prenant bien garde de ne le faire ni plus ni moins creux ; ainsi de suite. Plus les plis sont creux, plus les deux bords de la bande se rapprochent et sont d'un agréable effet.

Voilà une ruche simple. Pour une ruche double, vous prendrez une bande pareille à celle que vous venez de disposer en ruche ; vous releverez un des côtés de cette ruche, et vous placerez la nouvelle bande sur le bord de la ganse qui supporte déjà la ruche. Cette ganse doit être alors choisie, d'abord un peu plus large, mais tout au plus de plusieurs fils, parce qu'il est nécessaire que la ruche double n'écarte point ; cette seconde bande doit être absolument posée comme la première. Il faut

agir délicatement pour ne pas froisser les plis précédens. La ruche triple s'obtient en posant une demi-bande entre les deux doubles.

Les plis creux se redoublent deux, trois, quatre et même cinq fois, de chaque côté, cela donne alors un très-gros pli qui se relève et frise tellement, qu'on les appelle *plis creux en coquilles*. Les ruches formées par ces derniers plis sont toujours à un seul rang : ces garnitures se sont portées en tout temps; on les nommait autrefois *fraises* ou *chicorées*. Mais une espèce de ruche qui date seulement de nos jours, c'est celle que l'on fait avec des bandes de gaze dite de laine, en biais, que l'on plie longitudinalement en deux, et que l'on pose à plis creux en cousant à la fois les deux bords de la bande, de manière que la partie repliée soit le bord de la garniture; on sent que ces bandes ne peuvent pas se poser au milieu. Quand on veut avoir ce bord replié de deux côtés, il faut nécessairement mettre une nouvelle bande à l'endroit même où l'on a cousu la précédente, et en diriger les plis vis-à-vis: on coupe ensuite bien près les petits effilés qui peuvent rester le long de la couture des plis creux; mais cette précaution est communément superflue, attendu que ces plis qui se rejoignent en se redressant, cachent complètement le milieu de la ruche où l'on a cousu. Au reste, on ne pose guère ces bandes vis-à-vis l'une de l'autre qu'aux bonnets; on les étage l'une sur l'autre aux fichus, au nombre de trois, cinq ou six rangées, selon la grosseur des tuyaux, la hauteur des bandes et du col. La couture que l'on fait en bas de chaque bande pour poser les plis creux, est cachée par le haut de la bande suivante; on pose sur le bas de la dernière une petite ganse de soie blanche, un petit rouleau de satin, ou mieux encore on garnit séparément le col, puis on le monte en dedans du fichu; on fait aussi souvent ces cols garnis sans les mettre après un fichu; il faut alors toujours leur mettre une paille en bas, et les border d'une faveur blanche satinée, en taffetas, posée à cheval; ces cols s'atta-

chent avec des épingles après les cols des robes montantes, ou se bâtissent après un fichu de mousseline, ce qui vaut infiniment mieux.

Les cols montans garnis de cette façon (en bandes de gaze doublées en noir), sont des fichus de deuil très-élégans. On garnit à plis creux les cols montans de blondes de soie unie, à dents, de tulle de soie, de coton même; les cols montans des fichus de lingère, qui sont en percale, mousseline, gaze de coton, doivent être toujours garnis avec un froncé, leurs garnitures se composant de mousseline et de mousseline-gaze, de tulle accroché après une petite bande de gaze; cependant les fichus de gaze de coton, garnis de tulle aussi en coton, doivent avoir des ruches en plis creux.

Les collets rabattans des fichus de mercière ont été, dans ces derniers temps, variés à l'infini, aussi ne décrirai-je que les principaux. Ils sont carrés (voyez *Fig. z*, 21; arrondis, *Fig.* 22; à dents, *b*; doubles, *c*). On prend le patron en papier du col dont on a fait choix (il suffit d'avoir la figure de la moitié du col); on replie l'étoffe en biais ou en droit-fil, selon l'indication du modèle (c'est presque toujours dans ce dernier sens); on attache le patron dessus avec des épingles, et l'on coupe tout autour; si le col est composé tout entier de bouillons traversés par des entre-deux de blonde ou des rouleaux de satin, il faudra agir autrement. Le patron entier, non plus la moitié du col, doit être étendu sur la table devant laquelle on travaille; à mesure que l'on fronce, on plisse à petits plis creux la bande qui doit faire un bouillon, on l'applique sur le patron en l'y fixant en bas, en haut et au milieu avec des camions, pour qu'elle ne se dérange pas; on fait ensuite un nouveau bouillon que l'on pose auprès du précédent, de la même manière, en laissant entre eux l'espace nécessaire pour recevoir l'entre-deux (si les bouillons étaient seulement partagés par un rouleau, on opérerait encore bien différemment). Quand le patron est recouvert entièrement par une suite de bouillons et d'entre-deux placés alternative-

ment, on les attache légèrement ensemble avec les camions; on ôte le modèle en papier, puis on coud à l'envers.

J'ai fait pressentir que l'on ne partage point l'étoffe pour faire les bouillons avec rouleaux de satin, et c'est en effet cela. On prend un morceau carré qui ait un peu moins du double du modèle, soit en largeur ou en longueur, et on sépare les bouillons par un froncé seulement, en commençant par le milieu du col; on taille ensuite le morceau par-devant, comme il convient, et on applique le rouleau de satin sur chaque froncé. Ces deux sortes de cols se garnissent ensuite d'une blonde ou d'un tulle de soie à dents que l'on se contente de *faire jouer*, c'est-à-dire que l'on fronce sans les plisser beaucoup; on les pose à plat, à points-devant sur le bord du col, auquel on a marqué un pli-rentré à l'endroit; un rouleau de satin cache à la fois ce pli-rentré, la couture et la lisière froncée du tulle ou de la blonde.

Quand les cols rabattans parés sont unis, et tout d'un morceau, on les ourle à l'envers, toujours à petits points-devant, car les étoffes légères dont ils sont composés, telles que gaze, crêpe, tulle de soie, ne se blanchissant pas, il est inutile d'y mettre des points plus solides, nuisibles, du reste, à la grace et à la fraîcheur de ces objets, qui doivent rester le moins possible entre les doigts, et n'avoir pas l'air d'être touchés : on les garnit ensuite, soit avec une ruche de tulle, de blonde, ou de bandes de gaze repliées; soit avec des bandes également repliées, en crêpe lisse, gaufré, mais placées, en jouant un peu, à la manière des biais de garnitures de robes. Ces bandes doivent être larges, un peu gonflantes, et prendre très-bien le tour du col : on pose sur la couture qui joint et coud leurs deux bords une ganse ou un petit rouleau : on en met ordinairement deux rangées, près à près, ou séparées par un ou plusieurs rouleaux de satin; alors, dans ce dernier cas, les bandes sont un peu moins larges. Comme ce crêpe a de la consistance, le dessus replié de la bande laisse naturellement entre le dessous et lui un petit et

gracieux intervalle, qu'il est important de conserver en cousant. On place également des biais de cette façon en gaze de laine, mais ces biais et les précédens ne garnissent jamais que des cols ronds ou carrés; il serait trop difficile de les faire tourner convenablement sur les contours des cols dentelés : ces derniers ont une garniture qui leur est en quelque sorte particulière, quoiqu'on l'emploie quelquefois à garnir des cols carrés : je vais la décrire, après avoir averti que les façons de fichus que je viens d'expliquer se font aussi en gaze-laine noire, et crêpe lisse noir pour deuil.

Le col dentelé reçoit tout autour (à la partie rabattante, car il n'est jamais question, dans tous ces cols, de la partie échancrée; on le monte après le fichu) un fort pli-rentré à l'endroit. Ce col en crêpe lisse, non gaufré, ou en gaze-laine, doit être garni d'étoffe pareille. Coupez plusieurs petites bandes en biais, d'une largeur de deux pouces environ, et faites-en des rouleaux plats, cousus en dessous, à la manière des rouleaux de satin (*voyez* plus haut, même chapitre). Le rouleau achevé, vous le posez au bord du col, en l'attachant, de place en place, avec des camions, et lui faisant bien suivre les dentelures; vous tournez ensuite le col à l'envers pour coudre le rouleau de ce côté : l'étoffe étant claire, vous voyez le point de jonction des deux bords du rouleau cousus en dessous, et c'est après cette couture qu'il faut coudre, en évitant de piquer l'aiguille dans le dessus du rouleau, ce qui se fera sans difficulté : le rouleau cousu de cette façon, vous en placez quatre, six, sept autres même (mais ce dernier nombre me semble exagéré) près à près, ne laissant entre eux qu'un intervalle de quelques lignes, à moins que vous ne mettiez un très-petit rouleau de satin entre chaque rouleau de gaze, ce qui, nécessairement, exige que vous les écartiez un peu plus et que vous diminuiez le nombre des rangées : quoi que vous choisissiez, quand vos rouleaux sont placés, vous prenez des boutons plats en soie blanche bien brillante, et vous les appliquez sur chacun des rouleaux de gaze, au point où les dente-

lures sont à moitié de leur convexité, ce qui produira plusieurs rangées longitudinales de boutons, d'un blanc argenté, sur les rangées transversales des rouleaux de gaze d'un blanc mat. On garnit aussi les cols dentelés, d'abord avec une blonde à dents, sans plis, puis avec cinq, sept ou neuf rangées de rouleaux de satin blanc, qui suivent, près à près, les contours des dents.

Les cols rabattans doubles se composent, 1° d'un grand col, puis d'un col plus petit, retombant sur le premier : ces cols se garnissent comme tout autre, si ce n'est que les garnitures n'en doivent pas être trop larges, puisqu'elles sont nécessairement doublées : une ruche simple en tulle ou blonde unie, une blonde à dents, jouant seulement, est ce qui leur convient le mieux. On bâtit ces deux cols l'un sur l'autre, et on les monte à la fois après le fichu. On passe ordinairement entre ces deux cols un ruban-gaze assorti à la toilette, et on en fait un nœud par-devant.

Quand on trouve que les cols rabattans laissent le cou trop à découvert, on peut les surmonter d'une ruche de tulle; mais cette ruche, très-avantageuse pour les cols plats, devient lourde et désagréable sur les cols à bouillons ou doubles, ou dont les garnitures sont trop étendues.

J'ai parlé, à la rigueur, de tous les fichus parés que prépare la mercière; cependant, afin de ne rien laisser à désirer, j'empiéterai un peu sur le terrain de la lingère-couturière, pour que mes lectrices puissent faire à leur choix toute espèce de fichus:

Les fichus-pointes ou pointes seulement. — Rien de si simple que ces fichus, et pourtant rien de plus gracieux lorsqu'ils sont en étoffe bien claire. Prenez un carré de gaze-laine ou de très-beau linon, doublez-le comme un schal, et placez-le de même en l'attachant devant, voilà les pointes doubles; les pointes simples sont les deux parties d'une pointe double coupée diagonalement en deux; quand la pointe simple est en gaze-laine, il faut à peine l'ourler; quand elle est en linon ou en organdi,

elle doit être garnie d'un tulle à dents. En tulle de coton brodé, en plein ou seulement autour, c'est un fichu à la fois simple et élégant.

Les canezous ou fichus-canezous. — Les canezous proprement dits ayant de longues manches, sont de véritables spencers d'étoffe transparente, et je n'en parlerai pas; mais les canezous sans manches sont des fichus à mettre sur les robes, et par conséquent de mon ressort; ils diffèrent des fichus ordinaires par trois choses, 1° ils sont plus larges et plus longs; 2° ils se cousent sous le bras et ont une emmanchure comme les corsages de robes; 3° ils se montent sur une ceinture comme les robes : de plus, ils ont des mancherons garnis, une gerbe de plis devant; c'est absolument un corsage sans jupe ni manches; du reste le col est comme pour les fichus. Les canezous se font en tulle avec ruches pareilles, en gaze-linon, organdi, mousseline empesée, toujours avec des garnitures fort élégantes : les mercières s'en occupent rarement.

Les somnambules et schals de blonde ou de tulle. — Les *somnambules*, ainsi nommées d'après le fichu qui joue un rôle important dans la jolie pièce de ce nom, sont des pèlerines doubles et à longs devans, tombant quelquefois jusqu'aux genoux; il y en a de petites, ce sont celles-là que je vous conseille de faire en tulle de coton, que vous pourrez aisément broder (1), ou bien en gaze, organdi ou linon. Ces petites somnambules sont, à proprement parler, des *fichus-pèlerines*. Les grandes somnambules, toujours en tulle ou en blonde de soie blanche ou noire, se fabriquent au métier; vous pouvez cependant broder les premières, ainsi que les schals de tulle, qui ne sont rien autre qu'un voile brodé tout autour, avec une guirlande un peu élevée. Il va sans dire que ces voiles n'ont pas de coulisses, et qu'on les replie comme un schal.

---

(1) Voyez *Manuel des Demoiselles*.

Le travail des fichus étant plus qu'achevé, occupons-nous maintenant des bonnets parés.

Manière de faire les cornettes et bonnets parés.

Les bonnets qui sont du domaine de la mercière, quoiqu'en étoffes élégantes, comme gaze-laine, tulle de soie, crêpe lisse ou gaufré, sont peut-être les plus simples de tous, parce que les bonnets enjolivés de rubans et de garnitures, autres que celles du tour du bonnet, appartiennent aux lingères, et que les modistes préparent les bonnets montés; les mercières ne font donc à peu près que ces jolies cornettes que l'on met sous les chapeaux, ou le matin. Je vais les décrire avec précision, puis j'y joindrai quelques détails sur la manière dont les élégantes lingères de Paris enjolivent les coiffures qui sortent de leurs mains.

Les cornettes sont ordinairement en gaze-laine, coupées à trois pièces comme les bonnets d'enfant; ou à deux pièces. Cette façon, nommée *bonnet à casque*, est seulement les deux parties latérales d'un bonnet à trois pièces, assez agrandies pour remplacer la pièce du milieu (*Fig.* 23); les cornettes sont encore dites *à la folle* ou *à la jolie femme*, et se taillent alors dans un morceau carré, d'un tiers d'aune en tout sens, dont les échancrures sont disposées pour faire des mentonnières, auxquelles on ajoute de longues bandes semblables au bonnet (*Fig.* 24, *d*). Pour que ce morceau ainsi taillé soit fixé sur la tête, on y fait une coulisse circulaire *e*, à deux pouces et demi environ du bord qui forme la garniture *s*. Voilà la manière accoutumée de tailler ces cornettes; voyons maintenant comment on les coud et comment on les garnit.

Le bonnet à trois pièces se coud et se garnit ainsi : Faites un pli-rentré à l'endroit autour de la partie arrondie des deux pièces latérales; posez dessus, à plat, les bords longitudinaux de la pièce du milieu; appliquez un rouleau de satin blanc sur cette couture, en la cousant à l'envers, après l'avoir attaché

à l'endroit avec des camions, et faites attention à ce que le milieu de la troisième pièce soit un peu plissé, mais insensiblement. Si vous voulez placer un entre-deux de blonde entre vos pièces, vous les borderez d'une petite ganse à passe-poil en satin blanc, puis vous placerez après l'entre-deux à l'envers; vous plisserez la troisième pièce comme je viens de le dire, en la garnissant du *passe-poil*. Selon le degré de largeur de l'entre-deux, vous aurez soin de diminuer la largeur de vos pièces. Cela fait, vous mettez une coulisse circulaire au bonnet, à deux pouces et demi du bord, au moyen d'un ruban de taffetas blanc, large de huit lignes environ, que vous coudrez à l'envers du bonnet, et vous passerez une ganse ou ruban étroit dans cette coulisse; cette ganse doit sortir derrière à moitié de la partie inférieure de la troisième pièce; vous placerez un joli petit nœud de ruban de satin blanc au-dessus des œillets d'où sortira la ganse, qui sera cachée par les bouts de ce nœud. On pourrait bien placer, au besoin, un ruban replié dans la coulisse, et le nouer derrière; mais vous savez que nous mettons toujours les nœuds à demeure pour ménager la fraîcheur du ruban.

Vous garnirez ce bonnet, ou d'une blonde à dents, ou d'une ruche de tulle de soie, ou d'une ruche à *coquilles* faite de gaze-laine repliée, comme je l'ai expliqué pour les garnitures de fichus : il y a encore un autre genre de garniture propre à ces cornettes. Le voici :

On met beaucoup plus d'ampleur que de coutume au bonnet, et on le fait un peu plus long. On le découpe ensuite tout autour en dents ondées peu profondes, et l'on fait autour de ces dents un petit roulé semblable à celui d'un froncé. On prend ensuite, ou de la blonde à très-petites dents, ou une petite bande de tulle en soie de la hauteur d'un demi-pouce, et l'on place cette petite bandelette sur le bord à plis creux simples, près à près tout autour des dents; on place ensuite, si l'on veut, une très-petite ganse ronde en soie blanche sur la couture des plis creux. Je dis si l'on veut, parce que cette ganse n'est pas de rigueur.

La coulisse circulaire serrant autour de la tête, le bonnet en fait jouer les bords, qui, ondés et garnis délicatement comme je viens de l'expliquer, accompagnent le visage beaucoup plus agréablement que les ruches volumineuses.

En expliquant ces premiers bonnets, j'ai presque achevé ma besogne; d'abord, quant aux cornettes à casque, on en assemble absolument les morceaux comme j'ai dit que l'on coud les bonnets à trois pièces. On n'y fait point de coulisse circulaire au milieu du fond; on la place tout autour du bonnet; mais on le garnit, sur le bord de cette coulisse, d'une ruche à volonté.

Les bonnets *à la folle* se garnissent spécialement avec la gentille garniture que je viens d'indiquer en parlant des cornettes à trois pièces, et même c'est à eux qu'on en doit la mode; car leur bord évasé, leur coulisse circulaire en ont d'abord donné l'idée. Plusieurs personnes mettent la petite demi-ruche autour du bonnet sans lui faire préalablement décrire des ondes; mais on ne doit guère, selon moi, les imiter : cette garniture devient alors trop mesquine.

Tous ces bonnets ont des mentonnières de rubans blancs, ou des barbes (bandes de huit à neuf pouces de longueur, et de trois à quatre de largeur) garnies d'une blonde sans pli, et pareille à la garniture du bonnet; quand le bonnet est garni de gaze-laine, il vaut mieux avoir des mentonnières de ruban, parce qu'on ne saurait, en ce cas, comment garnir les barbes. Les rubans sont, ou noués, ou cousus à chaque mentonnière du bonnet, sans être coupés; s'ils sont noués, vous ferez bien de faire le nœud à l'avance d'un côté, et de l'agrafer comme je l'ai détaillé dans l'article des nœuds de ruban. La mercière fait aussi des bonnets en gaze-laine, ou tulle de soie dont la garniture est un biais replié, et sans aucun pli sur le devant. On relève ce biais par de gros nœuds de ruban; mais comme cela est principalement du ressort de la modiste, j'en traiterai plus en détail quand je parlerai de modes.

Ma tâche est accomplie relativement au travail de la mercière : il ne me reste plus qu'à donner les instructions que j'ai promises en commençant à parler des bonnets. On en reconnaîtra l'utilité lorsque, après avoir fait blanchir ses bonnets de gaze, mousseline brodée, tulle de coton, on voudra s'occuper de les regarnir de rubans.

Les lingères mettent ordinairement deux garnitures au-devant des bonnets. Ces garnitures cousues à froncé forment d'assez gros tuyaux un peu écrasés ; entre ces deux garnitures il faut intercaler des rubans de couleur, mais non pas en nœuds ordinaires, cela serait extrêmement commun. Il faut couper le ruban en morceaux assez longs pour faire une coque ordinaire, et l'attacher en dedans, par chaque bout, dessus et dessous la deuxième garniture : cela n'est indiqué qu'en gros ; passons aux détails. Vous coupez trois coques pareilles, et deux autres morceaux de ruban qui puissent faire la coque et un bout de nœud : ces morceaux sont destinés à être mis sur les côtés du bonnet. Voici comment on dispose le tout : on place une coque à bout à droite, en laissant tomber le bout du côté de la mentonnière. Ce bout est attaché sous la garniture, et la coque, couchée un peu de biais, s'attache en dessus. La coque suivante commence à s'attacher en dessous, puis en dessus ; cependant comme on a répété cette manœuvre à gauche, on se trouve avoir au milieu du bonnet deux coques en dessus ; alors on les croise délicatement l'une sur l'autre, ou plutôt on découd quelques points de la garniture, et on passe le bout d'une coque dessous, tandis qu'on maintient l'autre en dessus. Cette manière de poser le ruban semble le faire serpenter autour de la garniture. On sent combien il est joli de voir tourner une spirale bleu-céleste ou rosé autour d'un tulle bien clair et bien blanc.

Quand le bonnet a un fond à étoile, dont les rayons descendent en dents garnies sur le devant, il faut placer un demi-nœud de ruban dans la partie convexe de ces dents ; ces demi-nœuds ou nœuds simples sont beaucoup plus distingués que les

nœuds entiers. Il faut surtout n'employer que du ruban-gaze un peu large, le ruban satin étant devenu commun.

Une très-jolie façon de poser le ruban est de lui faire former à gauche du devant du bonnet, entre les deux garnitures, une suite de coques pressées l'une sur l'autre (quatre, six ou huit, suivant le goût), ensuite de le rouler en torsade lâche, et de répéter à droite la petite masse de coques. Une autre fois, vous pouvez varier la garniture de ruban, en faisant un double demi-cercle en manière de couronne au-dessus de la ruche du bonnet; à cet effet, vous commencez à faire tomber un bout de ruban vers la mentonnière, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, et vous formez à gauche le demi-cercle en question avec des coques couchées les unes sur les autres et tournant leur repli à droite. Vous arrivez ainsi au milieu du bonnet, à la partie du front. Vous vous arrêtez là, et prenant le bout opposé de votre ruban, vous répétez la même manœuvre à droite, en tournant le repli des coques à gauche, de manière qu'elles regardent les précédentes. Parvenue sur le front du bonnet, vous rejoignez votre autre demi-cercle par un nœud dont les bouts s'étendent sur la garniture. Si vous ne voulez pas mettre des mentonnières de ruban séparées à votre bonnet, vous pourrez prendre vos mesures de telle sorte que les mentonnières tomberont immédiatement de chaque côté des demi-cercles; vous replierez le ruban par le milieu, en laissant voir les deux lisières, et l'étendrez le long de la mentonnière du bonnet. On peut très-bien remplacer ces demi-cercles de coques par des demi-cercles de torsade, seulement le nœud du front doit être un peu gros.

Quand on pare le bonnet de nœuds, il est convenable de les mettre entre les garnitures, deux à deux, avec un demi-nœud au-dessous, ou trois à trois sans demi-nœud. On place aussi fort souvent des nœuds sous les garnitures, de manière à ce qu'ils touchent les cheveux. Cette pratique a le double inconvénient de salir très-vite le ruban, et de paraître prétentieuse.

Il est très-gracieux d'environner le bonnet d'une torsade, qui vient boucler sur le côté à droite; il est fort joli aussi de joindre les nœuds placés entre la garniture par des torsades de cette façon : nœud sur la première garniture à gauche; torsade placée en biais partant de ce nœud, passant sur la garniture, s'attachant au nœud du dessous, placé un peu plus à droite; intervalle de quelques lignes; répétition de la torsade et des deux nœuds. Nœud double au milieu du bonnet, sur le front; deux autres nœuds-torsades.

Les rubans que l'on passe dans les coulisses, produisant un rouleau coloré, à cause de la transparence de l'étoffe, sont encore un ornement : aussi dispose-t-on souvent des coulisses transversales près à près, mais jamais circulaires, pour parer seulement le bonnet, car ces coulisses se font très-difficilement. On fait aussi des bonnets dont le fond est bouillonné : les bouillons en sont séparés par des entre-deux de tulle ou de blonde, ou des ganses, ou des coulisses. Ces bouillons sont placés transversalement ou longitudinalement. Dans le second cas, ils sont terminés en cône sur le sommet de la tête par un gros nœud de ruban.

Quand les bonnets sont simples, on se contente de passer sous le cou un ruban replié, qui va former un nœud sur le sommet de la tête. Ce nœud doit être en très-beau et très-large ruban, et fait à l'avance. On met aussi sur ces bonnets une petite pointe arrondie par-derrière, ou *marmotte*, garnie tout autour d'un tulle, d'une blonde ou d'une broderie à dents : cette marmotte sera toujours d'étoffe très-légère. On la porte aussi seulement sur les cheveux; alors elle est toujours en tulle ou gaze-laine garnie de blonde étroite à petits plis creux, ou froncée : cette mode est avantageuse et fort élégante, mais elle annonce des prétentions.

De quelque manière que vous placiez les rubans à vos bonnets, il faut toujours mettre derrière un nœud qui figure le ruban noué des coulisses.

Pour ne rien omettre, je dirai qu'on doit attacher et orner les bonnets de percale avec des bandes et nœuds d'étoffe semblable ou de mousseline ourlées. Il est bon aussi d'attacher de même les fichus de négligé.

CHAPITRE XXII.

L'ART DE LA MODISTE, OU MANIÈRE DE FAIRE LES CHAPEAUX, TOQUES, BONNETS, ETC.

Ce que j'ai dit dans ma préface sur cet art me dispensant d'en faire précéder la description de quelques réflexions préliminaires, j'entre tout de suite en matière, en faisant observer seulement à mes lectrices, que de tous les ouvrages de femmes, celui-ci est le plus agréable et le moins minutieux. La nature des objets qu'on emploie, la rapidité avec laquelle s'en obtiennent les résultats, la facilité de juger de son travail au premier coup d'œil, la grace, la variété qui distinguent cet art, tout en même temps amuse et captive l'attention. Je compose ordinairement en travaillant à l'aiguille; mais, dès que je touche un chapeau, ma pensée est presque toute à mon travail. C'est donc une distraction : c'est aussi une économie; car s'il n'est pas exactement possible que vous fassiez tous vos chapeaux, vous pouvez du moins retourner, changer ceux que vous avez (et les réparations de cette espèce sont ce qu'il y a de plus cher). Vous pouvez refaire ceux qui se blanchissent; vous pouvez enfin faire ceux qui servent aux négligés et aux demi-toilettes. Si vous êtes adroite, patiente, au bout de quelque temps d'exercice vous pourrez préparer également tous vos chapeaux.

Les coiffures que confectionne la modiste sont au nombre de

six ; savoir : 1° Les chapeaux ; 2° les capotes ; 3° les toques ; 4° les bonnets ; 5° les berrets ; 6° les turbans : elle emploie pour cela, la marqueterie, le marly, le gros tulle de soie, la toile fortement gommée, le laiton, les bandes de paille ou tissu de bois ; voilà pour construire les chapeaux. Le satin et toutes sortes d'étoffes de soie solides, le tulle, le crêpe et toutes les étoffes de soie légères ; la gaze, le tulle de coton ; voilà pour les recouvrir : les rubans, les bandes de tulle, de blonde, les plumes, les fleurs, les fruits artificiels, les perles, les ganses de toute espèce en coton, soie, paille (la ficelle même), le laiton satiné, les baleines souples, les glands, les effilés de soie, les agrafes, les losanges métalliques ; voilà pour les embellir. Une grande quantité de fines et petites épingles nommées *camions*, de moyennes épingles noires pour les chapeaux de cette couleur, des têtes en plâtre moulé pour essayer les coiffures à mesure qu'on les fait, de très-hauts champignons de bois pour les poser quand elles sont faites ; enfin, de grands cartons pour les ranger, voilà leurs instrumens.

Je n'ai pas compris dans cette nomenclature les chapeaux de bois, dits paille de riz ; de sparterie ; de paille d'Italie, suisse, monaco ; de paille cousue, de tissu de coton ou de soie, de *gaze-tissu-paille*, *de Marly enjolivé* (je décrirai ces deux derniers articles à part), parce que ces objets se suffisant à eux-mêmes, ne demandent point la construction ordinaire qui se prépare toujours pour les autres chapeaux.

Forme des Chapeaux.

Les chapeaux sont d'abord composés de la forme et de la passe, sur lesquelles on pose ensuite les ornemens. Nous allons commencer par expliquer comment on coupe et consolide cette première partie, que l'on pourrait nommer la charpente du chapeau.

On prend un patron de passe, selon la mode reçue alors

(voyez *Fig.* 24). Ce modèle varie pour la hauteur ou la largeur ; mais la coupe est toujours la même. Ce patron en papier un peu fort, et dont les deux bouts ne sont point réunis, est posé sur un lé, ou morceau de toile fortement gommée, ou sur de la marqueterie serrée (la marqueterie est un tissu de bois). La toile est préférable en ce qu'elle ne se brise pas. La passe est ordinairement trop évasée pour que la largeur de l'étoffe lui suffise ; aussi allonge-t-on la partie échancrée qui fait le derrière de la passe avec les rognures que donne la partie arrondie du devant. Cette opération terminée, on s'occupe de tailler la forme : elle se coupe, ronde ou carrée. Dans le premier cas, on taille une bande large d'une demi-aune, et haute d'environ sept pouces ; puis, on coupe un rond de trois ou quatre pouces en tout sens, cela dépend du plus ou moins de hauteur de la bande; ensuite, on coud cette bande à gros plis autour du rond, en dessous, de manière que les bords du rond soient à plat à l'endroit, sur les plis dont les bords sont à l'envers. On réunit ensuite les deux bouts de la bande, en montant, par une couture diagonale qui traverse le biais, ou même simplement par une couture longitudinale ; mais la première vaut beaucoup mieux, en ce qu'elle contribue à la solidité du chapeau. Les plis du montant, en s'écartant autour du rond, l'élargissent à la mesure de la tête.

Le rond des formes carrées ne pouvant recevoir cette élargissure, on lui donne tout de suite la grandeur relative à la grandeur du haut de la tête, et par conséquent on taille le montant de deux pouces environ plus bas. Il n'est pas nécessaire alors d'y faire des plis, puisqu'il se trouve justement aussi large que le rond. Il sera bon de couper ce montant de deux pouces plus large qu'il ne le faut pour embrasser la grosseur de la tête, parce que d'abord il ne faut point s'exposer à y mettre une allonge, s'il ne pouvait bien entourer facilement le rond, et qu'ensuite il est indispensable de croiser les deux bouts du montant l'un sur l'autre, en répétant la couture sur l'une et

sur l'autre partie latérale de ces deux bouts. Ces formes, ainsi préparées, tant rondes que carrées, servent à faire toutes sortes de capotes et de chapeaux.

La passe exige un peu plus de soin pour sa couture ou préparation. On la borde à plat tout autour, à points-devant, d'une paille (bande très-étroite de paille), au milieu de laquelle on pose ensuite un laiton que l'on fixe en piquant et ressortant alternativement l'aiguille par-dessus et par-dessous la passe. On se sert toujours de gros fil pour coudre les formes et les passes, ainsi que pour les monter. On joint les deux bouts de la passe dès qu'elle est garnie de paille. D'autres la joignent après avoir placé le dessous. On verra, en essayant sur la tête en plâtre, si la passe a bonne façon.

Si on a l'intention de faire un chapeau, on coupe, sur le patron de la passe, une nouvelle passe dans l'étoffe qui doit le couvrir; car la passe des chapeaux, sans exception, est toujours unie, et on l'enjolive avec des ornemens étrangers à sa coupe, au lieu que dans la plupart des capotes l'étoffe de la passe sert à faire les embellissemens. On coupe aussi la doublure de la capote ou du chapeau sur le patron de la passe. La doublure et le dessus doivent être de quelques lignes plus larges que le patron, afin de pouvoir prendre les rebords.

Occupons-nous maintenant de la manière de recouvrir la passe en marqueterie, avec le dessus, que nous supposerons de velours, et le dessous de satin. Il est plusieurs manières de le faire: nous commencerons par les plus simples.

On étend d'abord le dessous à l'envers de la passe, en mettant avec soin l'une sur l'autre les parties correspondantes de la passe et du satin. On les fixe provisoirement ensemble avec quatre ou cinq camions attachés de place en place, où ils semblent le plus utiles; puis l'on rabat le bord du satin sur la paille qui garnit le tour de la partie évasée de la passe. On coud à points-devant un peu allongés sur la paille de bordure seulement; car aucun point ne doit paraître. Cela terminé, on étend

bien de nouveau le satin en le tirant convenablement, ni trop, ni trop peu; car, dans le premier cas, la passe boursouflerait; dans le second, le dessous grimacerait horriblement. On borde ensuite autour de la partie resserrée où la passe se joindra à la forme, ainsi que l'on a fait à la partie évasée. Quand le dessus est ainsi cousu, il produit à la partie resserrée un rebord un peu large qui, à raison du biais, tire désagréablement; aussi ne manque-t-on pas de taillader ce rebord à coups de ciseaux, tout autour, de demi-pouce en demi-pouce à peu près (1). On songe ensuite à poser le dessus; on l'applique à l'endroit de la passe, avec les précautions indiquées pour le dessous; on y fait un pli-rentré tout autour de la partie évasée, au-devant, et on coud à quelques lignes de ce pli-rentré, que l'on pose sur le bord qu'a formé le repli du dessous. On prend bien garde que les points ne paraissent point en dessous; le dessus importe moins, parce que l'on met sur la ligne de points qui tient ce pli-rentré, du velours, ou une ganse perlée, ou une petite torsade de ruban étroit, ou mieux encore un laiton satiné : toutes ces choses se cousent en dessous, en piquant l'aiguille dans le retord du cordonnet divers qui les forme; car il est indispensable encore que les points soient cachés. Il faut que les modes n'aient jamais l'air cousues. On finit ensuite de tendre le dessus à la manière du dessous, en les rejoignant tous deux sur la paille de bordure de la partie resserrée; seulement on fait un pli-rentré au-dessus, et on l'applique sur la paille de bordure que recouvre le dessous, dont le rebord est tailladé comme nous l'avons vu. Avant de coudre, on taillade aussi de place en place le pli-rentré du dessus.

J'ai dit à la suite que l'on met une ganse, un laiton satiné, au bord évasé de la passe, et je l'ai fait pour mettre plus d'ordre dans ma description; mais cette bordure ne s'enjolive ainsi que

---

(1) On taille quelquefois aussi le bas de la forme de cette manière.

lorsque la passe est complètement recouverte. Pour rejoindre les deux bouts du dessous, on fait une couture diagonale à l'avance ; pour le dessus, on les replie l'un sur l'autre, en mettant un pli-rentré au bout qui se trouve dessus ; une ganse, un morceau de ruban, ou toute autre chose semblable, cache ce pli-rentré.

J'ai annoncé plusieurs manières de border le devant des passes : les voici : On coupe une petite bande de satin en biais, on y passe une ganse ou ficelle, pour que cette espèce de passe-poil ait plus de rondeur ; on bâtit le long de la ganse, puis on place la partie repliée du passe-poil sur le bord de la passe, que le dessous borde comme je l'ai expliqué ; on coud à grands points ce passe-poil sur la bordure de paille, ou même, si l'on est plus habituée, on le coud en même temps que le rebord du dessous. On pose ensuite le devant sur ce passe-poil, et l'on termine ainsi que je viens de l'expliquer.

Lorsqu'on veut mettre plusieurs rangées de ces ganses, on les place l'une sur l'autre ; souvent on met une ganse à passe-poil en étoffe comme le chapeau, surtout s'il est en gros de Naples, puis un pli de satin en biais, puis une autre ganse, et ainsi de suite, selon que l'on veut augmenter ou diminuer la largeur de cette espèce de garniture. On peut aussi coudre une ganse à passe-poil au bord de la passe du dessus, avant de la placer sur la passe de paille, puis on la coud dans le sillon formé par la ganse et l'étoffe ; de cette manière les points ne s'aperçoivent pas du tout.

Quand on doit mettre autour du chapeau une ruche de tulle ou une grande blonde en demi-voile, il faut également soigner le bord, parce que la transparence de ces objets le laisse voir ; mais on est dispensé de tant enjoliver cette bordure ; c'est au-dessous de la passe que l'on place les ganses à passe-poil ; mais il arrive souvent qu'on les remplace par une très-petite ganse ronde de soie blanche très-torse, que l'on applique à un demi-pouce du bord ; on met cette ganse sous la passe, mais plus

communément dessus; elle fait l'office du laiton satiné, et se coud de même par le retord : on essaie cette passe doublée sur la tête en plâtre.

Les dessus des passes de capote se taillent, ainsi que je l'ai dit, beaucoup plus amples que la passe de marqueterie, à l'effet d'y mettre des froncés ou des plis. Vous en aurez facilement le patron; s'il vous manquait, vous feriez de place en place, des plis à l'étoffe, en la mettant sur le patron; vous fixeriez ces plis avec des camions, et vous couperiez ensuite. Vous ferez attention de laisser un peu plus de longueur à l'étoffe au point où sera chaque pli, parce qu'en l'ouvrant ensuite vous y trouverez une échancrure dentelée au milieu, ce qui arrive toutes les fois que l'on taille transversalement un repli : vous égaliserez ensuite l'étoffe convenablement.

Nous avons vu que le dessus sans fronces d'une passe se place toujours en commençant par le bord évasé; c'est tout le contraire lorsqu'il s'y trouve des plis : on les arrange d'abord par le haut, où, par parenthèse, il n'est plus besoin de tailler le pli-rentré du dessus de la passe, vu que les plis préviennent le resserrement du biais, que cette manœuvre a pour but d'éviter. On travaille ensuite au bord évasé; et si la capote doit être garnie d'une ruche d'étoffe semblable, on se contente de bâtir le dessus sur le bord, à grands points de surjet couché, très-souvent faits avec du fil blanc sur un fond brun. Si la capote n'est pas destinée à recevoir cette garniture, on procède à peu près comme je l'ai expliqué relativement aux passes des chapeaux; cependant on ne fait jamais de pli-rentré apparent à ce dessus; les plis le rendraient lourd et grossier : on aime mieux employer ce bord à envelopper une bande de paille-bois, que l'on coud en ourlant; la ligne des points de l'ourlet se posant ensuite sur le bord de la passe, la paille redresse, et produit un bord saillant d'un agréable effet.

Quand on veut faire une coulisse transversale au milieu de la passe, c'est encore d'une paille dont on se sert; on la passe

en dessous du dessus de la passe, on la coud à points-devant, absolument comme un cordon dans une coulisse ordinaire; on la serre un peu à mesure qu'on avance, puis on étend le dessus de la passe comme à l'ordinaire, alors la paille-coulisse se redresse, tire bien les plis qui tombent de la partie resserrée, et prépare l'arrangement de ceux du bord. Nous dirons plus loin quel est encore l'emploi de cette *paille-coulisse.*

Ce genre de coulisse est en usage lorsqu'il n'y en a qu'une à la passe, qu'elle doit être large, et que l'étoffe n'est pas transparente; dans les cas contraires, on se sert de baleine souple et blanche, de ganses de coton passées dans de petites coulisses, de simples froncés à l'envers sur lesquels on passe une ganse de soie perlée ou très-torse, ou une torsade de ruban, etc. Si la passe doit être à très-gros bouillons comme les *tuyaux d'orgue*, les *bouillons gonflés*, on ne la coupe point sur le patron; on prend un très-grand morceau de gaze-laine, mousseline-gaze, tulle (car ce genre de capote demande nécessairement de l'étoffe légère), puis on la place à très-gros plis, par approximation, en les faisant beaucoup gonfler; chaque pli est attaché avec un camion, chiffonné, boursouflé autant que possible au milieu et sur deux bords de la passe, puis on taille tout autour sans s'inquiéter des échancrures; on bâtit sur les deux bords en ôtant les camions, mais on les laisse à demeure au milieu; on cache ensuite le bord avec un rouleau de satin, qu'une ganse torse partage au milieu. Voilà les capotes à bouillons gonflés, que l'on portait il y a environ six ans. Les capotes à tuyaux d'orgue étaient un peu moins bizarres, les plis avaient au moins une forme déterminée; c'était d'énormes plis creux, parallèles en haut et en bas de la passe, et seulement un peu plus larges au bord évasé; ces plis tenaient, dans leur longueur, au moyen de camions inaperçus : on mettait souvent entre eux des rouleaux de satin posés longitudinalement du haut en bas de la passe, qui était extrêmement longue : cet ornement était aussi admis sur les capotes précé-

dentes. Des camions soutenaient encore ces rouleaux, qui étaient ordinairement au nombre de sept, neuf ou onze, selon leur degré de séparation ou de largeur de la passe; ils étaient rapprochés vers le haut, un peu plus écartés vers le bas, ce qui leur donnait, du côté de la forme du chapeau, assez de ressemblance avec le haut d'un éventail : les boursouflemens de la gaze s'élevaient à droite et à gauche de ces rouleaux, rendus à plat.

Toutes les autres passes possibles ne différant que par les ornemens divers, je vais tout de suite expliquer comment on s'y prend pour couvrir la forme. Lorsqu'elle est unie, la chose est simple. On taille un rond d'étoffe pareil au rond de marqueterie (il s'agit de la forme carrée), mais le dépassant de plus d'un demi-pouce : on l'applique sur le fond de la forme, en l'attachant avec des épingles à la naissance du montant, ou large bande qui sert de parois au chapeau; on bâtit en ôtant les épingles, puis l'on taille un montant d'étoffe sur le patron du montant de marqueterie; on coud au bord supérieur une ganse à passe-poil semblable à celle du bord de la passe, ensuite on pose ce montant à plat sur les bords du rond, en commençant par le milieu des parois, qui se trouvera devant le chapeau, afin de cacher sous les nœuds ou ornemens de cette partie, le point de réunion des bords latéraux des parois. Ainsi qu'au bord de la passe, et cent fois plus facilement, on peut faire un pli-rentré à la place de la ganse en passe-poil, y mettre ensuite en dessus une ganse perlée ou torse, ou si la forme est très-haute, et qu'on l'embellisse de trois petits cerceaux, l'un d'eux cache le point de jonction du fond et des parois, et l'on ne se donne pas même alors la peine de faire un pli-rentré, et, de même, de coudre avec du fil assorti à l'étoffe. *Cela ne se voit pas, cela ne durera pas,* voilà les devises de la modiste. Les petits cerceaux en question sont de véritables *poignets*, garnis de ganses à passe-poil, de plis de satin en biais, de petites torsades ou ganses enjolivées, que l'on plaçait, l'an passé, circulairement sur la forme du chapeau; un à l'endroit où la forme réjoignait la passe,

un autre à la jonction du montant et du rond, et le troisième entre les deux. Quand la forme est fort élevée, les petits cerceaux ou bandelettes vont quelquefois jusqu'à quatre; quels que soient leur nombre et leur bordure, ils se réunissent toujours devant la forme, par la même raison qui fait rejoindre les bouts latéraux des parois à cet endroit.

La forme ronde est consacrée aux fonds de chapeaux plisses, bouillonnés de mille façons, dont j'indiquerai quelques-unes, ainsi qu'aux passes *en tuyaux d'orgue;* tantôt on pose tout autour de la forme, à très-gros plis creux, l'étoffe du chapeau, mais cette étoffe n'a pas besoin d'être transparente; ces plis sont faits au bas de la forme, puis leurs tuyaux relevés bien raides, au moins de deux pouces au-dessus du rond, s'enfoncent tous ensemble au milieu de ce rond, et font une espèce de creux hémisphérique, bouillonné agréablement : cet effet se produit en fronçant, à l'extrémité, l'étoffe posée à plis creux, et en serrant autant que possible, en la plaçant au milieu du fond : un assemblage de huit ou dix rangs de ganses à passe-poil, ou un rouleau de coton en ouate, recouvert de satin (ces deux objets longs d'un pouce et demi environ), forment un anneau qui recouvre les fronces. On obtient cet anneau en cousant, en dessous, les deux bouts de l'assemblage, et en lui donnant une légère courbure : il y a beaucoup de modistes qui percent l'étoffe et passent les deux bouts dessous; elles les cousent ensuite en dedans du chapeau après le rond de marqueterie. Cette méthode a plus de grace et de solidité.

D'autres fois, les plis ne se placent pas tout autour de la forme, mais seulement à moitié et sur le devant : alors cette partie est couronnée par de très-gros bouillons qui se rapprochent dans le milieu; tantôt une torsade obliquement jetée en travers sur le milieu de la forme marque le derrière de ces plis, tantôt ils se perdent graduellement en gerbe dans le derrière de la forme, dont la partie supérieure est surmontée par une paille-coulisse, qui se redresse autour du petit rond, et sert à disposer

agréablement les plis sur le devant. On pose un nœud au milieu du rond qu'entoure la paille-coulisse; il va sans dire que l'on a préalablement revêtu d'une petite pièce ronde d'étoffe le rond correspondant de la forme.

Quelquefois on coupe un très-grand rond d'étoffe, d'un pied environ en tout sens, et l'on met le point du centre sur la partie correspondante du rond de la forme : la circonférence est adaptée au bas des parois de la forme, et on l'y fixe par divers plis; ce genre de fond de chapeau convient spécialement aux bonnets parés, aux toques, aux berrets, dont par parenthèse la forme est presque toujours ronde. Les autres espèces de fond de chapeaux, ou plutôt de capotes, sont à bouillons. A cet effet, avant de placer autour de la forme le dessus que l'on a taillé double en largeur et en hauteur, on y fait des coulisses du haut en bas, dans lesquelles on fixe une ganse, ou une paille, ou une baleine souple que l'on tire pour avoir des plis transversaux. Les coulisses faites tout autour du dessus, en mettant la dernière sur la couture qui rejoint les deux bouts (couture qu'on peut alors faire derrière ou devant à volonté), on passe la forme dans ce fond ainsi bouillonné; on en dispose les bouillons avec grace, en les gonflant davantage devant la forme; puis, fronçant et serrant autant que possible les fronces à la partie supérieure, on rassemble tous les bouillons au milieu du sommet de la forme. Ces fonds bouillonnés se posent sur une forme ronde; un nœud de ruban, ou une agrafe de ganse en passe-poil, se place au point de réunion des fronces. Quelquefois on fronce simplement au lieu de mettre des ganses, et quand le dessus est appliqué sur la forme, on étend sur ces fronces longitudinales des torsades ou des rouleaux de satin; les ganses-fronces ou, pour mieux dire, les bouillons qu'elles forment se gonflent parfois circulairement autour de la forme, au lieu de le faire longitudinalement, ainsi que l'indique cette explication.

Comme toutes les autres manières de couvrir la forme des chapeaux ne diffèrent des précédentes que par les ornemens

étrangers, nous allons nous occuper du *montage* des chapeaux, c'est-à-dire de la réunion de la passe et de la forme. Avant de dire comment on s'y prend pour les réunir, il faut dire quelques mots de la *coiffe*. Cette partie se compose d'une bande de gaze d'Italie, satin ou taffetas-mousseline, dont la largeur est d'environ une demi-aune, et la hauteur d'un demi-pied. Faites une assez grande coulisse à l'un des bords en largeur, à l'envers de l'étoffe, et passez-y avec un passe-lacet la première ganse qui vous tombera sous la main; il vaut mieux pourtant qu'elle soit assortie à la couleur de la coiffe, qui doit l'être à celle du chapeau. Marquez ensuite un large pli-rentré à l'autre bord de largeur et à l'envers, puis, appliquant l'endroit de la coiffe sur la doublure de la passe, vous coudrez ce pli-rentré sur le bord de la paille du tour resserré de la passe; la coiffe doit faire exactement ce tour; si elle est plus large, vous en joindrez les deux bouts par une couture à l'envers, et vous couperez les parties trop surabondantes : cette couture doit se trouver dans le derrière de la forme. Cela vous montre que c'est par là que vous devez commencer à coudre la coiffe après la passe. Quand le chapeau sera monté, la coiffe relevée sera mise autour de l'intérieur de la forme, et empêchera que la marqueterie ou la toile gommée dont elle est composée ne froisse la tête, ou ne tire les cheveux. On la serre ensuite à volonté lorsqu'on met le chapeau, et elle contribue à lui donner bonne grace.

Cette façon de poser la coiffe est très-bonne, en ce qu'elle cache les points qui ont fixé cette partie, ceux que l'on fait en montant le chapeau, et le bord du tour de la passe : elle sert aussi à préserver ce bord de la sueur qui s'attache principalement à cet endroit du chapeau; cependant, il y a des modistes qui montent la coiffe après la forme qu'elles lui font border un peu à l'extérieur. Cette méthode n'est pas mauvaise, mais la première vaut encore mieux. N'employez pas du marly ordinaire pour faire les coiffes de chapeaux, quelque fin qu'il soit; cela est du plus mauvais goût, et c'est un des signes auxquels

on reconnaît les chapeaux communs. La gaze-laine, le tulle de soie sont trop légers : la meilleure étoffe est le satin-mousseline légèrement gommé, parce qu'il est solide, et boit la sueur des cheveux. La coiffe est toujours en droit-fil. On ne la met après l'entière confection du chapeau que lorsqu'il s'agit de la renouveler, ou de garnir un chapeau de paille non coupé, car l'opération est alors fort gênante. Il faut passer alternativement l'aiguille dessus et dessous le bas de la forme, en prenant garde que les points ne paraissent pas : nous en redirons quelques mots en traitant des chapeaux de paille; lorsqu'on place les ornemens du chapeau, on rabat toujours la coiffe sur la passe, afin d'éviter de la coudre ou de l'attacher avec les épingles qui tiennent les nœuds, fleurs, etc.

La coiffe étant cousue, on la tient rabattue sur la doublure de la passe, puis on met le bord de la forme sur celui de la passe, et après avoir mesuré à l'aide d'un fil la moitié de l'une et de l'autre, on attache ces moitiés ensemble avec une épingle. Après ces préparatifs, on coud solidement la forme après la passe, en piquant l'aiguille en dessus et en dessous : on se sert de très-gros fil, que l'on double quelquefois, et l'on fait plusieurs rangées de points. Cette manière de monter les chapeaux ne varie jamais. Il faut, avant de monter définitivement le chapeau, l'essayer sur la tête en plâtre. La passe a parfois une variation remarquable ; la voici : à quelques chapeaux de paille, à beaucoup de capotes, la passe de marqueterie n'a point de derrière ; elle est coupée à droite et à gauche au niveau des oreilles, et, à la place du derrière, on met une bande d'étoffe en biais, d'une hauteur de trois à quatre pouces; cette bande, ou plutôt ce derrière, se coud sur les parties latéralement coupées de la passe; elle est dans cet endroit de la même hauteur, et va un peu s'étrécissant jusqu'à sa moitié; on la fronce, et on la plisse un peu en la posant sur le derrière de la forme : cette sorte de derrière doit être bordée latéralement et transversalement d'un rouleau d'étoffe pareille qui lui sert d'ourlet; diverses modistes rempla-

cent le froncé par une coulisse ordinaire dans laquelle elles passent deux rubans qui serrent, font jouer le derrière d'étoffe, et vont faire un nœud à sa moitié, au bas de la forme. Ce derrière ainsi disposé est très-commode par la chaleur, et ménage beaucoup les collerettes; en outre, il a l'avantage de pouvoir se renouveler sans que l'on froisse le chapeau.

Voilà les chapeaux coupés, couverts, montés : disons comment on s'y prend pour cacher la *monture*, puis nous décrirons les ornemens variables, multipliés, qui, chaque jour, changent l'aspect de nos coiffures.

On cache la monture avec un petit poignet, ou bande de l'étoffe du chapeau, bordée d'une ganse à passe-poil, ou d'une ganse torse, placée tout autour sur le pli-rentré de cette bande, ou bien on y substitue un laiton satiné, une torsade de ruban un peu large, un ruban plié par le milieu, plus souvent un rouleau de satin, ou d'étoffe semblable au chapeau; un large ruban mis à plat, et noué derrière, ou sur le côté; un biais d'étoffe, bordé d'une ganse à passe-poil; une grosse ganse perlée; une suite de petites ganses à passe-poil (sept à huit), et autres choses analogues servent à dissimuler la réunion de la passe à la forme.

Ornemens des chapeaux.

Nous voilà enfin arrivées aux innombrables ornemens, à cet épouvantail de l'art du modiste. Voyons s'il est si effrayant, si indescriptible qu'on le pense communément. Afin de prévenir la confusion, nous allons les diviser en plusieurs classes; 1° nœuds de chapeaux en rubans; 2° nœuds en étoffes; 3° nœuds froncés; 4° nœuds recoquillés; 5° nœuds en cocarde; 6° biais; 7° ruches; 8° blondes en demi-voile; 9° nœuds garnis; 10° nœuds ornés de fleurs; 11° nœuds ornés de plumes; 12° nœuds frangés; 13° nœuds à glands; 14° nœuds à agrafes métalliques; 15° nœuds de grosse ganse torse, avec glands apla-

tis; 16° marabouts; 17° esprits; 18° plumes en saule-pleureur; 19° bouquets de plumes; 20° plumes ornées d'or et d'acier; 21° fleurs mélangées; 22° fleurs et fruits; 23° fleurs voilées; 24° fleurs et plumes; 25° fleurs et clinquant; 26° fleurs en chenille; 27° fleurs en velours pour l'hiver; 28° herbes; 29° feuillage; 30° branches de bois; 31° torsades; 32° perles; 33° ornemens d'acier, comme abeilles, croissans, etc.; 34° chaînes et colliers dorés; 35° crevés de tulle ou satin; 36° fleurs en paille, 37° ornemens sous la passe du chapeau; 38° oiseau de paradis; 39° agrafes d'étoffe-gaze, ou ruban; 40° dentelures; 41° turbans; 42° boutons; 43° guirlandes circulaires; 44° guirlandes en casque; 45° guirlandes de nœuds, 46° guirlandes de coques; 47° mentonnières de rubans; 48° mentonnières d'étoffe à passe-poil; 49° mentonnières de gaze ou blonde; 50° mentonnières garnies à plis creux; 51° doubles et triples mentonnières; 52° fichus sur les chapeaux.

Voilà cinquante-deux sortes d'ornemens, et je ne me flatte point de les avoir fait tous connaître; mais quand je les aurai tous décrits, selon ce qu'ils exigeront de détails, on connaîtra tous les autres ornemens possibles, parce qu'ils ne sont et ne pourront être jamais formés que des combinaisons de ceux-ci.

1° *Nœuds en rubans.* — D'après les longues et minutieuses explications que j'ai données à ce sujet au chapitre de la mercière, il semble que je n'ai rien de plus à ajouter; mais il y a tant de ramifications en ce genre, qu'il me reste encore d'importantes choses à faire observer.

Veut-on à la fois élargir et varier le nœud, on coud, à l'envers, deux rubans ensemble, par une de leurs lisières. On les unit ainsi : rubans blancs, un moiré et un satin, ou bien un satin et taffetas, un taffetas et un moiré, un gaze et un satin. On mélange également des rubans de couleur semblable, et l'on mêle aussi des rubans de diverses couleurs : paille et lilas, bleu et paille, bleu et blanc, jaune et ponceau, rose et blanc, lilas et blanc, etc.; mais ordinairement un de ces rubans est satin,

l'autre taffetas ; quelquefois on les met tous deux de cette étoffe, mais bien rarement on les voit satin tous les deux.

S'agit-il de donner de la consistance au nœud, on y applique une paille. Cette paille se coud à l'envers du ruban, au milieu longitudinal, à longs points-devant en dessous, et très-petits en dessus. On la met toujours avant de faire le nœud, dont elle contient solidement les boucles. Il va sans dire que l'on ne commence à la placer qu'après avoir laissé ce qu'il faut de ruban pour faire les bouts du nœud, et qu'elle soutient seulement les coques. Au surplus, cette paille ainsi placée est très-bonne pour redonner de la fermeté aux étoffes de soie dont on fait les bouillons, quand l'usage les a rendus mous. En retournant les chapeaux, il faut souvent y avoir recours. Pour soutenir des nœuds de ruban-gaze, on coud, à l'envers, à chaque lisière, une paille dite de riz extrêmement étroite. Il y a encore des nœuds garnis d'une ganse de paille, mais cette ganse se pose en dessus, comme ornement, tandis que la *paille* sert de soutien.

2° *Nœuds en étoffe.* — Ayez une bande d'étoffe en biais, large d'environ deux pouces : c'est la bande du nœud ; coupez ensuite une petite bandelette d'un pouce ou d'un pouce et demi de largeur ; cette petite bande est communément pareille à la garniture du chapeau, quand il a deux couleurs, ou bien elle est de satin, quand le chapeau est en gros de Naples, ou en étoffe de soie jaspée ou brochée, comme les taffetas dits *granits*, si le chapeau est en satin, parce qu'elle doit toujours être bordure. La bande du nœud, au contraire, est toujours pareille au corps du chapeau ; quelquefois la bandelette-bordure n'en diffère pas, mais le cas est rare. Quoi qu'il en soit, on coud ensemble, à points-arrière, ces deux bandes tout autour, en les plaçant comme les deux parties d'une couture ordinaire. La couture achevée, on relève la bordure, et on la rabat à l'envers de la bande du nœud, en prenant bien garde que les points du rabat ne percent pas à l'endroit. Pour y réussir, on a soin de ne piquer l'aiguille que sur la couture précédente : Il est bon d'a-

voir fait cette couture en cousant du côté de la bordure, afin de *l'emboire* imperceptiblement, de manière qu'elle se retourne bien en rouleau sans se resserrer.

On dispose rarement le nœud d'étoffe comme les nœuds de ruban. On marque l'espace des coques, et, à chaque mesure, on l'applique sur le chapeau avec des épingles un peu fortes. Toutefois on rassemble de temps en temps les coques sur un petit soutien, et on y passe un anneau.

Je n'ai pas parlé de la longueur de la bande du nœud, parce que rien n'est plus arbitraire. Quand cette bande, après avoir fourni le nœud sur le devant du chapeau, va former des agrafes (coques aplaties) par-derrière, il est clair qu'on ne peut en apprécier l'étendue. Il serait désagréable cependant de perdre le temps et l'étoffe à la préparer plus longue qu'il ne faut. Pour éviter cet ennui, il suffit d'avoir un large ruban fané, et de lui faire provisoirement imiter les coques et les agrafes sur la moitié du chapeau; on voit la mesure que donne le ruban jusqu'à ce point; on la double, et l'on prépare à coup sûr ce qu'il faut de bande de nœud.

Un ornement singulier se mêle souvent à ces nœuds, avec lesquels il se confond; le voici: on prend environ un huitième d'aune de la bande-nœud non bordée, puis on coupe transversalement, après l'avoir doublé: ce qui ne se pratique pas ordinairement; car on laisse la bande tout entière sans la séparer. Ce morceau doublé l'est à l'endroit, de manière que les deux endroits de l'étoffe doublée se touchent. On pique un camion au milieu des morceaux doublés pour les maintenir égaux, puis on les coud à droite et à gauche dans leur longueur; la partie inférieure qui fait face au repli reste non cousue; on entre la main par là, entre les deux morceaux doublés, et on les retourne à l'endroit.

3° *Nœuds froncés.* — La mode a voulu, pendant un temps, que les ornemens de chapeaux présentassent des tortillemens semblables à ceux d'une fressure de veau; pour obtenir ces effets

on bordait des bandes de biais semblables à celles des nœuds précédens, avec une ganse torse introduite quelquefois dans le bord même de la bande, afin de la mieux faire friser; d'autres fois on la bordait en passe-poil, ou d'un rouleau, cela dépendait du goût : la bande, plus ou moins large, était ou bordée d'un seul côté (c'était une demi-bande), ou tout autour. Dans le premier cas, on la fronçait au côté non bordé; dans le second, le froncé se faisait longitudinalement au milieu de la bande, que l'on plissait en la cousant en long sur la forme du chapeau. D'autres bandes ou demi-bandes, placées auprès de celle-ci, complétaient le nœud, ou bien disposées en arcades ou festons, elles produisaient des intervalles où l'on mettait des fleurs.

4° *Nœuds recoquillés.* — Ce sont toujours de larges bandes d'étoffe en biais comme les précédentes; mais bordées par un rouleau plat dans lequel on insère une paille en faisant la première couture de cette bordure, ou doublées en partie de marqueterie légère, recouverte à son tour, ou de gaze-laine, ou de satin-mousseline de la couleur du chapeau, selon que les recoquillages doivent ou non laisser apercevoir l'envers. Cette mode est dans toute sa vigueur : on place la bande (à qui la paille donne assez de raideur pour que ses plis forment des coquillages) tantôt transversalement sur le fond du chapeau, d'où elle vient tomber en couronne sur le devant, au bord de la monture, tantôt elle entoure les parois et double de volume par-devant, tantôt, partant de la partie latérale gauche du chapeau, depuis la monture, elle traverse les parois du devant et s'arrête à la partie latérale opposée. Fortement plissée, elle produit de grands plis creux qui forment autant de coquillages, au milieu desquels on implante des *esprits*, des fleurs, des nœuds de rubans d'une couleur qui tranche avec le chapeau; souvent aussi, à la place de ces divers ornemens, on met des morceaux doublés de sparterie, comme nous l'avons expliqué; ces morceaux sont en cœur, en ronds, en losanges, en toute sorte de façons.

5° *Nœuds en cocardes.* — Ces nœuds se font en ruban-satin très-gommé, et se découpent au moyen de l'emporte-pièce, ainsi qu'on l'a vu au chapitre de la mercière (manière de couper les ruches). Le ruban découpé sur les deux lisières est placé en long sur le haut du devant de la forme du chapeau : on y fait au milieu longitudinal, près à près, des triples et quadruples plis creux, mais peu profonds, en prenant soin de les arrondir afin qu'ils donnent au nœud l'aspect d'une cocarde allongée. Cette bande est communément accompagnée d'une autre; à la fin du nœud on réunit ensemble les deux bouts, en repliant le ruban sur lui-même, de manière que les deux lisières soient rapprochées, et que la ligne des dentelures ne paraisse pas interrompue. Ces nœuds que l'on portait il y a dix ans environ, sont revenus à la mode l'année passée; on les met sur les chapeaux à forme carrée, qui ont plusieurs cerceaux, comme on peut se souvenir que je l'ai décrit, et sur les chapeaux de pluche ou de velours, principalement pour les très-jeunes personnes : on ne les accompagne jamais d'aucun ornement.

6° *Biais.* — Les biais, ordinairement en gaze-laine, sont tout pareils à ceux dont la mercière garnit ses fichus et bonnets parés. Sur les bonnets de modistes et sur les chapeaux blancs, on les dispose à la manière des *nœuds recoquillés*, mais sans autres plis que ceux qui sont nécessaires pour que le biais se tourne et contourne selon la forme adoptée : on le coud ordinairement à l'avance après une ganse à passe-poil de satin blanc ou liseré, en lui donnant les tours convenables, puis on l'applique ensuite sur le chapeau. En général cette méthode de faire les ornemens à part, et de les apposer ensuite, vous permet de travailler avec plus d'aisance et ne froisse pas tant le chapeau; on peut s'en servir pour les nœuds précédens, quoique pourtant (surtout pour les *nœuds recoquillés*) une modiste habile aime mieux placer tout de suite sur la forme, afin de juger de l'effet. Les nœuds de ruban, les fleurs et autres orne-

mens embellissent aussi les intervalles produits par les contours des biais.

7° *Ruches.* — Les ruches de blonde, de tulle uni se placent au bord évasé des passes aux chapeaux blancs ou de couleurs non foncées; elles sont à très-petits tuyaux ; les ruches d'étoffe pareille servent de garniture aux capotes de gros de Naples : on en découpe les bandes avec l'emporte-pièce. Ces deux espèces de ruches sont doubles, et montées sur une ganse plate ou petit ruban très-étroit ; on les place ensuite autour de la passe, en les touchant le moins possible. Ces garnitures sont jolies ; les dernières sont très-distinguées, mais elles ont le grand inconvénient de se froisser très-vite, de se détirer, et de faire paraître le chapeau ou la capote extrêmement fanés lorsqu'ils sont encore assez neufs. La mode en passe fréquemment et en revient de même (1).

8° *Blonde en demi-voile.* — Cette charmante garniture, dont la mode se conserve depuis long-temps sans interruption, n'embellit que les très-riches et très-élégans chapeaux. Elle se compose d'une blonde haute d'environ un quart d'aune ; cette blonde en soie, à dents et à pleins, est toujours de la première qualité. On la place autour de la passe quand le chapeau est achevé, afin de ne la point froisser en la tournant et retournant ; et pour cela on assujettit le chapeau sur la tête de plâtre, en fichant deux ou trois grandes épingles qui percent à la fois la figure et le chapeau. Cette blonde doit seulement jouer autour de la passe; on la fronce donc, et on la coud légèrement autour de la passe, en la posant dessus de telle sorte que son endroit touche le dessus de la passe. La couture se fait ainsi en dessous, car en laissant ensuite retomber la blonde, elle se trouve la cacher. On peut aussi, et cette méthode est mieux, coudre

---

(1) On nomme *ruches boiteuses*, celles dont la couleur varie de place en place.

la blonde après une petite ganse torse en soie blanche, et l'appliquer après sur le bord de la passe, où on la coud à plat, à points-devant, sans les laisser voir en dessous. Quelquefois une ruche de blonde unie surmonte le demi-voile. Alors la blonde est posée d'abord sur l'étroit ruban qui sert de base à la ruche. Celle-ci se fait ensuite sur la lisière froncée et cousue du demi-voile, et on les coud toutes deux à la fois à plat.

Les deux bouts du demi-voile se réunissent par-derrière au moyen d'une couture en diagonale, comme celle nommée *couture de dentelle* (Voyez *Manuel des Demoiselles*). Une couture longitudinale à la reine serait bien plus vite faite, mais serait apparente et fort laide. Les modistes réunissent ordinairement ces deux bouts sans faire ni l'une ni l'autre; elles placent une petite ganse en passe-poil de satin entre les deux morceaux qu'elles cousent ensemble après.

Quand le chapeau est sur la tête, on relève cette blonde d'un seul côté par-devant, de manière que les dents se trouvent renversées sur la passe. Ce demi-voile, ainsi relevé à moitié, est d'un goût exquis, et sied parfaitement. En cas de soleil, il se rabaisse et sert de voile, mais on le porte rarement dans ce but, un si brillant chapeau n'allant pas fréquemment à la promenade, et surtout ne se passant point du secours d'une ombrelle.

Les blondes de soie blanche ornent les chapeaux blancs ou de couleur très-claire. Les blondes en soie noire garnissent les chapeaux noirs, et quelquefois aussi les chapeaux d'étoffe gros bleu, gros jaune, rose vif, quand le reste de la garniture est noir. (*Voyez,* pour cet ornement et pour tous les autres, la partie de la planche où se trouvent les chapeaux.)

9° *Nœuds garnis.* — Des rubans ou des bandes d'étoffe en biais, garnies de blonde ou fausse blonde étroite à petites dents, sans aucun pli, composent les nœuds garnis : la blonde est quelquefois placée tout simplement sous les lisières du ruban, ou le pli-rentré de l'étoffe ; parfois aussi, et plus souvent, une ganse à passe-poil, une jolie ganse torse en soie, un rouleau

de satin lui sert de bordure ; elle doit, quoique unie, jouer imperceptiblement, et avoir un large pli à l'extrémité des bouts du nœud, de telle sorte que ce repli, large en dessous à la lisière, se perde vers le bord opposé, et produise en dessus une ligne diagonale. On arrange ces nœuds garnis au gré de la mode et de diverses façons, mais on ne les dispose guère de manière à recevoir des plumes et des fleurs ainsi que les nœuds recoquillés, les biais, etc., ce mélange ferait une trop lourde masse. Aussi les chapeaux à nœuds garnis sont simples quoique élégans.

On borde encore ces nœuds avec un tout petit biais double en gaze-laine ; mais cette pratique est extrêmement rare pour les chapeaux, où elle produit peu d'effet. Les bonnets s'en accommodent mieux.

Je ne dois pas passer sous silence une espèce d'ornement qui a beaucoup de rapport avec les nœuds garnis. Ce sont des pates, des dents, des losanges en étoffe garnis de même, que l'on place autour des parois des chapeaux : ces divers objets sont un peu larges afin de pouvoir les plisser agréablement.

10° *Nœuds ornés de fleurs*. — Il semble que nous ayons simplement à renvoyer aux nœuds précédens, dont, selon nos indications, les contours laissent des intervalles où sont disposés des bouquets. C'est bien notre intention pour commencer l'article, mais pour le terminer il faut d'autres détails. La mine des modes est inépuisable. Outre les nœuds que nous avons fait connaître, il y a des nœuds de gaze mêlés de fleurs, qui sont si jolis, si gracieux, que, sans redouter d'être accusée d'exagération ou de recherche, je dirai qu'ils semblent l'œuvre du zéphyr. En effet, mesdames, figurez-vous un large biais de gaze-laine qui, élégamment replié, forme plusieurs coques légères, entre lesquelles se montrent à demi des boutons de rose. Les uns, plus élancés, sont au niveau du repli des coques ; les autres, cachés sous la gaze, montrent à travers le tissu transparent leur vermeil incarnat.

11° *Nœuds ornés de plumes*. — Cette description-là sera

moins poétique. On prend un ruban large en satin, ou une bande de nœud convenablement bordée d'une ganse ou d'un rouleau, on dispose une ou deux coques sur le chapeau, puis on place l'esprit ou les marabouts : on agit de même pour le nœud précédent; mais, comme la gaze s'étend comme on veut, et que les tiges des fleurs se passent sous les coques, on ne place ordinairement les bouquets qu'après le nœud, afin de juger l'ensemble : on peut également en user pour les plumes, surtout quand il y a comparativement plus de ruban; car, lorsque les plumes dominent, on les place d'abord, puis on prépare des nœuds à part, et on les attache ensuite entre les plumes et sur leurs queues.

12° *Nœuds frangés.* — Voyez, à ce sujet, la manière de franger les ceintures et nœuds effilés. Ces nœuds demandent du ruban très-large et fort. On n'effile point les rubans-satin. Lorsque le nœud est en étoffe, il faut le faire droit-fil, afin de pouvoir l'effiler, à moins que l'on n'en taille diagonalement les extrémités, ce qui partage le biais, et donne, par conséquent, un droit-fil. Faute de cela, et quand on veut avoir des bouts arrondis au nœud, il faut coudre un effilé ou une frange de soie pareille. La méthode d'effiler le nœud est incomparablement plus élégante. Il faut y avoir recours pour les étoffes écossaises, c'est-à-dire à plusieurs couleurs.

13° *Nœuds à glands, ou plutôt nœuds à olives.* — Ce sont des nœuds de ruban-satin, ruban-gaze, ou tout autre, après les bouts desquels on coud de très-jolis petits glands de soie, couleur du chapeau ou plutôt de ses liserés et garniture. Cet enjolivement se vend chez les merciers-passementiers; il est cher et très-distingué. Il y a quelques années que les modistes en ornaient spécialement les chapeaux de gaze et de crêpe.

14° *Nœuds à agrafes métalliques.*—Ce sont de larges nœuds d'étoffe ou de ruban, au milieu desquels on applique une agrafe à peu près semblable à celles des ceintures, si ce n'est qu'elle manque d'ardillons. Cette agrafe est en acier ou en or : elle

fait très-bien sur les chapeaux noirs : c'est principalement la coiffure des jeunes personnes. Cet ornement, d'un goût simple et distingué, se voit surtout sur les coiffures d'hiver, telles que chapeaux de pluche, velours, castor.

15° *Nœuds de grosse ganse torse, avec glands aplatis.* — Ces nœuds sont absolument pareils aux nœuds qui ornent les schakos des hussards ou des lanciers. C'est un cordon de grosse ganse que l'on passe négligemment au bas de la forme du chapeau, et qui vient boucler à droite, sur le côté; les glands tombent jusqu'au bord de la passe. Ces nœuds, toujours assortis à la couleur du chapeau, sont, comme les précédens, dévoués aux coiffures d'hiver; mais ils sont encore plus restreints aux jeunes demoiselles. Leur destination spéciale est pour les chapeaux de castor.

16° *Marabouts.* — Les marabouts, nommés aussi *follettes*, sont, comme chacun sait, de petites plumes rondes, déliées et si fines, que l'on dirait une petite nuée brillante : il y en a des blancs, des roses, des bleus, des lilas, des noirs, tantôt unis, tantôt mélangés. On les place toujours en bouquets, en touffes de deux, trois ou quatre, et ces touffes, ou bouquets, se répètent jusqu'à six fois. Des nœuds de gaze-laine, de blonde, de rubans-gaze ou satin, s'y mêlent agréablement. Quand on met les marabouts en une seule masse, il en faut sept, neuf ou onze : leurs tiges, réunies, se cachent avec une rose épanouie, ou un très-petit bouquet d'épis sessiles, c'est-à-dire sans queue.

Les marabouts sont un ornement très-paré et fort cher : les jeunes dames les portent seules. Les chapeaux de parure, les berrets et toques de salons sont très-souvent garnis de marabouts; les blancs sont les plus distingués; on les mélange souvent d'épis, de groseilles, de raisins dorés.

17° *Esprits.* — Ce sont des aigrettes de plumes; tantôt droits et longs, d'environ un demi-pied, tantôt recourbés et d'un tiers au moins plus longs. La tige, d'à peu près un pouce et demi, est surmontée de plusieurs cercles de petites plumes

entuilées, à barbes douces et flexibles, formant un entourage à peu près de la figure du calice des fleurs. Une longue aigrette de filets semblables à des crins renflés sort de cet entourage. La base est souvent noire ou jaune, tandis que l'aigrette est d'une belle blancheur. Dans les esprits recourbés ces longs crins sont inégaux, et retombent comme les branches du saule-pleureur. D'autres fois l'aigrette est composée de barbes douces, au bout desquelles on attache de petits globules d'or, d'argent ou d'acier. Ces ornemens enrichissent surtout les esprits noirs. Les toques et chapeaux garnis d'esprits sont encore plus parés que les précédens : c'est une coiffure de dames, et de dames élégantes. On met jusqu'à trois esprits droits sur le même chapeau ; on n'en place qu'un seul courbé sur les toques ou turbans. Les esprits sont spécialement destinés à ces deux derniers objets.

18° *Plumes en saule-pleureur.*—On nomme ainsi ces grandes belles plumes blanches d'autruche dont on embellit les plus riches toques ou chapeaux. Elles sont ordinairement au nombre de trois, et se placent, à droite, l'une sur l'autre : La première placée doit avoir au moins un tiers de longueur de plus que les autres, car elle est destinée à retomber jusque sur l'épaule. On ne mêle aucun ornement étranger à cette opulente parure, sur laquelle les bizarreries de la mode s'exercent très-rarement. De quelque condition qu'elles soient, les demoiselles ne doivent pas en faire usage.

19° *Bouquets de plumes.* — C'est un des caprices les plus singuliers de la mode, que d'avoir voulu que la feuille et les pétales de fleurs fussent imités avec des plumes. Tantôt la fleur, dite de fantaisie, est tout entière en plumes de paon, ou autres plumes nuancées naturellement : plus souvent les feuilles sont faites avec des plumes vertes de perroquets, et les pétales avec d'autres plumes colorées, soit par la nature, soit par l'art. On met beaucoup, au milieu de ces étranges fleurs, des grains d'orge de couleur, portés sur de longues queues, et

formant un paquet comme la *boule-de-neige ;* chacun de ces grains est surmonté d'un long crin ou d'une barbe semblable à celles dont l'aigrette des épis droits est composée. Ces ornemens sont demi-parure : on les emploie sur les chapeaux de crêpe ou de soie.

20° *Plumes ornées d'or et d'acier.* — Voyez ce que nous venons de dire pour les esprits auxquels on suspend des globules métalliques brillans ; on en charge les plumes, non-seulement au bout des barbes, mais encore on y mêle de longs filets d'or ou d'argent.

21° *Fleurs mélangées.* — Les bouquets qui ornent les chapeaux sont souvent d'une seule espèce, mais plus souvent encore ils sont de deux, de trois, de quatre sortes, et quelquefois ils présentent la réunion d'une quantité de fleurs différentes : ce qu'on appelle une *jardinière*. Les divers mélanges ont divers buts ; dans celui des fleurs de deux sortes, on veut opposer les petites aux grosses fleurs, afin de mieux faire ressortir l'élégance de leurs formes. C'est ainsi que l'on mêle ordinairement les roses et la filipendule, les grenades et le jasmin ; d'autres fois on tâche d'adoucir et de marier leurs couleurs, telles que les reine-marguerites rouges foncées, auxquelles on joint d'autres reine-marguerites, roses, rosées et blanches. On prétend encore assortir les fleurs de la saison. Ainsi, dans le printemps, on fait des bouquets de bluets et de coquelicots, de jonquilles et de narcisses, etc. Les élégantes sont dans l'usage de changer les fleurs de leurs coiffures, à mesure que la saison en produit de nouvelles. Cet usage est charmant, mais il est onéreux. Pendant l'hiver on le néglige ; cependant on ne porte pas alors les bouquets du premier printemps, tels que les violettes, le lilas, les fleurs déjà citées. Les roses seules sont de tout temps. Les marguerites ne se voient qu'en automne, à l'époque de leur floraison. Aussi les personnes qui, par raison ou par nécessité, économisent sur leur toilette, se gardent-elles bien de choisir des fleurs qu'il faut quitter au

bout d'un mois. Les *jardinières* ne sont point sujettes à cet inconvénient ; mais c'est un genre d'ornement peu agréable et commun.

22° *Fleurs et fruits.* — Ce n'est pas assez de mélanger les fleurs entre elles, on les mêle avec des raisins, des groseilles, des cassis artificiels ou dorés.

23° *Fleurs voilées.* — Une gaze-laine, dont on étend une large coque sur ces fleurs, leur donne ce titre. Ces fleurs doivent être combinées avec des nœuds de gaze-laine, afin que l'un d'eux semble les cacher en se jouant. Elles seront toujours de couleurs un peu fortes. On peut employer ainsi des fleurs communes, mais non point fanées, comme on pourrait le penser.

24° *Fleurs et plumes.* — Les fleurs combinées avec les marabouts, les petits esprits, les plumes rondes, dites *queue-de-chat*, composent ce vingt-quatrième genre d'ornement.

25° *Fleurs et clinquant.* — Ces fleurs ont les feuilles en argent ou en or, et même une partie des pétales. On vient d'imaginer récemment d'imiter les fruits du *baguenaudier*, de cette façon : la longue capsule renflée de cet arbuste est en batiste rouge ou bleu foncé, garnie d'une ligne d'argent. Les feuilles sont aussi de ce métal, et de longues barbes semblables aux glumes des épis achèvent cette production bizarre. Cette description donnera l'idée des fleurs ornées de clinquant, et montrera comment elles imitent la nature.

26° *Fleurs en chenille.* — On les emploie très-rarement, et encore les met-on parmi les tiges et le feuillage des fleurs artificielles ; elles sont lourdes, sans graces, sans flexibilité, et beaucoup plus chères que les autres.

27° *Fleurs en velours, pour l'hiver.* — On imite avec le velours les fleurs dont la corolle est veloutée, telles que les pensées, les oreilles-d'ours. Ces fleurs sont belles, mais elles ont besoin du secours d'autres fleurs plus flexibles et plus légères. Ainsi l'on fera bien de les mêler avec du jasmin, des ané-

mones, des giroflées. Il faut que ces dernières fleurs soient blanches, ou du moins d'un coloris tendre. Le jasmin-jonquille, le *pensez-à-moi* se marieront très-bien avec leurs éclatantes couleurs.

28° *Herbes.* — Des paquets d'herbes, de fougères, de bruyères, seuls ou semés de fleurs des prés, sont très en usage l'été, sur les chapeaux de paille.

29° *Feuillages.* — Nos dames semblent être décorées de la couronne civique, car on les voit porter des guirlandes de feuilles de chêne. On les met principalement sur les chapeaux de gros de Naples blanc. Les feuilles d'olivier et de divers arbres exotiques se voient aussi, mais plus rarement.

30° *Branches de bois.* — Du bois sec, tordu, contourné de mille façons, et quelquefois hérissé d'épines, est un ornement pour les chapeaux de paille et de soie, puisque la mode le veut. On mélange souvent ces branches avec des nœuds de ruban; plus souvent on place une seule fleur au milieu de ces rameaux secs.

31° *Torsades.* — Nous avons vu combien les petites torsades de rubans étroits forment de bordures pour les chapeaux. Les grosses torsades de larges rubans jouent bien un autre rôle : placée derrière sur les parois de la forme, cette torsade remonte sur le fond, où elle se termine en nœud, ou bien, entourant circulairement les parois, elle vient tenir les plumes ou fleurs sur le devant; elle traverse encore la forme d'un côté à l'autre. On fait aussi des torsades de gaze-laine blanche, seules ou entourées d'une spirale, plus ou moins allongée, de ruban ou de gaze-laine d'une couleur claire.

32° *Perles.* — Les fausses perles blanches enjolivent très-agréablement les toques et turbans. Petites et à plusieurs rangées près l'une de l'autre, elles font des bandeaux dont on couvre en partie les passes étroites de ce genre de coiffure. Plus grosses, à un ou deux rangs, on les tourne en spirale au-

tour des plis de gaze multipliés ou de torsades de ruban-satin blanc, dont on embellit le bas de leur forme.

33° *Ornemens d'acier, comme abeilles, croissans, etc.* — Ces ornemens brillans et variés sont des espèces de boutons que l'on pose aux endroits où l'on coud les agrafes de ruban, les coques de gaze, les contours, les plis de toute façon, que nous avons décrits dans le cours de ce chapitre. Ils sont percés d'un double trou pour passer le point, ou bien garnis en dessous d'un petit anneau grossier, comme tous les boutons métalliques.

34° *Chaînes et colliers dorés.* — Ce sont ordinairement des ganses dorées ou argentées dont on enrichit la passe des toques et turbans parés. La plus remarquable en ce genre, est celle qui figure un serpent qui mord sa queue. Ce point de réunion se place sur le front. L'emblème de l'éternité appliqué aux modes d'un jour, est une chose assez curieuse.

35° *Crevés de tulle ou satin.* — Les crevés de la première sorte se posent à plat sur la partie du chapeau qu'ils doivent décorer; les autres se passent sous l'étoffe, au moyen d'un trou dans lequel on les enfile par le bout : les premiers froncent tout autour, sont entourés d'une ganse de soie torse, d'un petit rouleau de satin, ou d'un passe-poil. Les seconds, simplement pliés en dessous, n'ont aucune bordure : on les mettait autrefois de la couleur des garnitures du chapeau dont ils faisaient partie; on les mêlait avec les fleurs; sur la toque surtout, les crevés étaient en usage; les crevés de gaze sur les toques de soie, les crevés de satin sur celles de velours : ces ornemens étaient tantôt de la couleur du fond, tantôt d'une nuance différente, comme rose, gros jaune, bleu céleste sur du velours noir.

36° *Fleurs en paille.* — Ces fleurs, composées d'aigrettes de paille, ont été de mode plusieurs fois, mais elles n'ont jamais fait fortune. J'en parle uniquement pour ne rien omettre; elles sont trop lourdes, trop communes pour être toilette comme

les autres fleurs, et pour le négligé elles ne valent pas les nœuds de rubans. Une extrême solidité est leur seul avantage. On les embellissait de feuilles, de cercles d'écarlate ou de toute autre laine de couleur, et cet ornement achevait de les enlaidir.

37° *Ornemens sous la passe du chapeau.* — Jusqu'à nos jours on s'était contenté de garnir de mille et mille manières le dessus des chapeaux, mais maintenant les garnitures sont par-dessous. Ce n'est pas qu'il y en ait moins dessus, au contraire il y en a partout.

Ces ornemens sont des nœuds de rubans, ou des coques que l'on met à la naissance de chaque mentonnière, puis de gros nœuds posés à droite au bord de la passe : quelquefois un ruban qui part du nœud, ou tout autre objet placé sur la forme, traverse la passe, et vient attacher en dessous au bord, des nœuds, des bouquets de plumes ou de fleurs : plusieurs modistes attachent quelques fleurs en dessous à la monture du chapeau, de telle sorte qu'elles se confondent avec les boucles de la chevelure. Ces fleurs sont toujours assorties à celles qui garnissent le chapeau, et paraissent s'en échapper. Cette mode est élégante, mais prétentieuse; la suivante ne l'est guère moins : elle consiste à coudre tout autour de la monture en dessous un rang de coques de ruban pareil aux mentonnières, afin d'accompagner le cou et les boucles de cheveux. L'usage de garnir la monture par-devant d'une blonde à plis creux, qui, prolongée le long des mentonnières, formait un devant de cornette, est beaucoup plus raisonnable et plus joli; il est fâcheux que cette garniture ait le désagrément de vieillir les traits.

38° *Oiseau de Paradis.* — Par une bizarrerie particulière, la mode a voulu, il y a peu de temps, qu'un *oiseau de paradis*, empaillé, s'étalât sur le devant des turbans et des toques de salon. C'était aussi une parure de bal.

39° *Agrafes d'étoffe, gaze ou ruban.* — Ce sont des coques

un peu grandes, qui, au lieu de rejoindre les plis qui se forment, écartent leurs deux bouts sur un espace plus ou moins resserré, selon que l'on veut faire gonfler l'agrafe. Dans le cas où elles sont en étoffe, la bande dont on se sert pour cela est de biais, et bordée comme les bandes de nœuds. Les agrafes de gaze sont composées d'une bande également en biais, plissée à plis entuilés (les uns sur les autres), et redoublée en dessous; les agrafes se tournent autour du chapeau, comme nous l'avons dit pour les torsades. A chaque point où s'arrête l'agrafe, on fait un coulant en soie, paille ou ganse à passe-poil, selon la garniture du chapeau. Ce coulant est analogue au petit morceau replié que l'on met au milieu des nœuds.

40° *Dentelures.* — De grandes dents rondes ou pointues se taillent dans l'étoffe du chapeau, lorsqu'elle est solide, comme gros de Naples, satin, velours; les dents se garnissent d'un rouleau, d'une ganse, d'une blonde à dents ou d'une ruche. On les pose autour du fond sur les parois, tantôt la pointe en haut, tantôt la pointe en bas. Dans le premier cas, qui est le plus fréquent et qui produit le plus bel effet, on fait coucher les dentelures sur le fond; d'autres fois, on les abaisse quelque peu, et on met dans les intervalles des nœuds, des fleurs, des marabouts; dans le second cas, ces dentelures tiennent au-dessus même de la forme, qui, rond sur le fond, est découpé en dents sur les parois.

41° *Turbans.* — Je ne considère point ici les turbans comme une coiffure particulière, mais seulement comme un ornement; c'est ordinairement une large bande de gaze-laine en biais que l'on dispose à plis longitudinaux autour d'un chapeau, au bas, ou au milieu des parois; c'est en quelque sorte deux grandes agrafes, puisque les plis n'en sont resserrés et fixés sur le dessous que deux fois. Une touffe de plumes ou de fleurs sur le devant, est la seule chose que l'on joint au turban.

42° *Boutons.* — Pendant un temps on plaçait des boutons assortis aux garnitures du chapeau, à l'extrémité des dentelures,

des crevés, au point où les plis des agrafes sont cousus. On s'en servait aussi pour attacher la mentonnière, au moyen d'une boutonnière. Cette mode est ancienne; raison de plus pour revenir bientôt.

43° *Guirlandes circulaires.* — Je n'ai parlé jusqu'ici que des fleurs disposées en bouquets; il faut dire à présent qu'elles sont souvent en guirlandes non interrompues, comme si on voulait les mettre sur les cheveux. Ces guirlandes se posent de plusieurs façons sur les chapeaux. Au bas de la forme, au point de la monture, elles forment un cercle de fleurs attaché derrière par un petit nœud de ruban pareil aux mentonnières; rien n'est plus simple, plus gracieux, plus véritablement élégant; quand la guirlande est partout d'une même épaisseur, elle est composée de grosses fleurs sessiles, comme roses, reine-marguerite, renoncules, anémones; quand elle forme diadème sur le devant, les fleurs ont de petites queues, et sont mélangées. On les met principalement sur les chapeaux de paille d'Italie. Les guirlandes se placent encore en demi-couronne, sur les parois ou sur le fond, comme je l'ai expliqué à l'article *Torsades*.

44° *Guirlandes en casque.* — Elles partagent quelquefois le chapeau depuis l'extrémité du milieu de la passe devant, jusqu'à l'extrémité de la passe derrière : ce n'est jamais en droite ligne; on leur fait décrire une légère ligne de biais afin qu'elles aient plus de grace.

45° *Guirlande de nœuds.* — Ce sont de petits nœuds de rubans placés près à près de manière qu'ils forment une guirlande disposée comme les torsades, et les précédentes; afin de n'être pas exposée à mal poser ces nœuds, vous ferez bien de marquer par un fil de laiton la ligne que vous devez leur faire suivre.

46° *Guirlandes de coques.* — Semblables aux guirlandes de nœuds, et demandant la même précaution; on peut arrèter les coques avec des camions avant de les coudre, et même les laisser à demeure.

47° *Mentonnières de rubans.* — Elles sont bouclées en haut, à l'endroit où on les coud, ou à celui où on les attache; on fait celle du côté gauche un peu plus courte, parce que celle du côté droit va la rejoindre pour faire le nœud. Dans ces derniers temps on les a faites égales et laissées flottantes; puis on ne les a point partagées.

48° *Mentonnières d'étoffe à passe-poil.* — Deux bandes de biais de l'étoffe du chapeau, et bordées comme il est dit, forment ces mentonnières, qui se terminent en pointe : on y fait le nœud à l'avance, et on l'agrafe à gauche comme les mentonnières de ruban.

49° *Mentonnières de gaze ou blonde.* — Ce sont de très-larges et très-longues bandes de gaze-laine en biais, bordées d'un rouleau de satin rose ou blanc, selon la couleur du chapeau : quelquefois une très-petite blonde à dents garnit le rouleau; une ganse de soie torse les borde également; les plus belles mentonnières de cette façon sont composées de deux bandes de blonde cousues par les lisières, de manière qu'elles ont des dents des deux côtés.

50° *Mentonnière garnie à plis creux.* — Cette dernière espèce, dont nous avons déjà fait mention, sert de cornette; quand on veut que les mentonnières soient flottantes, et que la figure soit accompagnée, on met à la fois les premières et la mentonnière à plis creux.

51° *Doubles et triples mentonnières.* — L'article précédent sert à moitié pour celui-ci : il me suffira d'ajouter que l'on peut encore mettre au bout de ces mentonnières à ruches, des mentonnières de gaze-laine, car celles-là n'étant attachées que par un nœud inaperçu sont plutôt un devant de bonnet que des mentonnières. Alors on ne partage point les mentonnières destinées à flotter. Cette mode, tout-à-fait récente, est une véritable enseigne de prétentions.

52° *Fichus sur les chapeaux.* — Pendant un temps, on prenait un fichu de gaze de couleur, d'à peu près trois quarts; on

l'étendait sur le haut de la forme, environ au milieu de l'un et de l'autre. En rapprochant l'ampleur sur les parois du devant, on ne laissait plus sur le fond qu'une petite pointe de fichu, et cette ampleur servait à former de grosses coques; l'autre pointe du fichu tombait de ces coques sur le côté droit de la passe. Les deux autres points servaient de mentonnières, après qu'on avait bien replié sur elles-mêmes ces deux parties au point de la monture du chapeau où elles étaient fixées par une forte épingle. Ces fichus, ordinairement écossais, et garnis d'un petit effilé, étaient d'un très-agréable effet : il y en avait aussi de taffetas léger. Cette garniture convenait souvent aux chapeaux de paille. Pour les chapeaux de paille auxquels on voulait beaucoup de simplicité, on taillait diagonalement le fichu en deux, on en formait une *pointe* qui, placée sur la forme, venait s'attacher sous le cou; c'était une pointe en marmotte. L'autre pointe du fichu se mettait autour de la collerette, et faisait un gros nœud sur le devant : cette dernière mode est encore en usage. On ourle le biais de ces pointes à points-devant, l'ourlet étant caché dans les plis.

Il ne me reste plus, pour terminer la description de l'art de la modiste, qu'à parler des toques, des turbans, des bonnets, des berrets, et enfin à traiter séparément les chapeaux de toute espèce de paille, ainsi que je l'ai annoncé en commençant.

Toques. — Une toque est la forme d'un chapeau sans passe; car sa passe est plutôt un bandeau, puisqu'elle n'est composée que d'une bande de deux pouces sur laquelle on monte la forme. Cette forme, ordinairement ronde, se fait absolument comme celles des chapeaux. Quelquefois, cependant, les toques ont une passe qui mérite cette dénomination; c'est un rebord semblable à celui des chapeaux d'homme, mais plus évasé et recoquillé : telles étaient les toques dites *Bolivar*. Pour confectionner cette passe, on taille dans un morceau carré de sparterie, en rond (*Fig.* 26), une bande circulaire large de deux ou trois pouces; on coupe ensuite une bande de biais, aussi en marqueterie,

de trois ou quatre pouces, selon la grandeur du rebord; on la double comme un biais de gaze, et on la coud après la partie la plus évasée de la passe, par-dessus celle-ci, à plat, et de manière qu'elle l'*emboive* bien, c'est-à-dire qu'elle forme imperceptiblement des plis. Cette couture doit être solide, et à plusieurs rangées de points; car on a à coudre à la fois la marqueterie de la passe et les deux bords de la bande repliée. Si cette bande est bien placée, elle produira un bord roulé à demi; c'est ce qu'on nomme un recoquillage. Pour couvrir ce recoquillage, on mettra d'abord une bande de biais en étoffe qui embrassera tout ce bord roulé à l'envers et à l'endroit, de sorte que l'on pourrait le coudre à la fois en enfonçant alternativement l'aiguille dessus et dessous; puis on placera, dessus et dessous la passe de marqueterie, une passe d'étoffe qui s'appliquera sur la couture de la bande de biais du bord; on fera un pli-rentré que l'on cachera avec une ganse torse, et l'on placera une ganse à passe-poil, comme je l'ai longuement expliqué pour la bordure des passes de chapeaux. Pour couvrir la bande repliée du bord ou recoquillage, on l'empêchera de rouler et on la tiendra plate autant que possible. Si le bord doit être (ce qui arrive presque toujours) plus roulé et recoquillé vers les oreilles que sur le derrière ou le devant de la toque, il faudra l'*emboire* davantage vers les côtés (1). On montera ensuite cette passe à la forme. Quant à la manière de couvrir celle-ci, de l'orner, je renvoie à ce que j'ai dit sur la forme et les ornemens des chapeaux.

Turbans. — Les coiffures de ce genre n'ont pour toute passe qu'un bandeau : la forme en est ronde, et recouverte d'un carré d'étoffe, dont le milieu est placé sur le milieu du fond, et plissé sur le bas des parois. On échancre ensuite les parties surabon-

---

(1) Lorsqu'on veut rouler ou recoquiller le bord d'un chapeau, on agit absolument de la manière indiquée.

dantes (*Voyez* ensuite pour le devant le n° 41, et pour les ornemens, les esprits, plumes, fleurs très-parées, chaînes, etc.). Quelquefois, au-dessus du bandeau de marqueterie, on met une bande de biais, ou plutôt un *recoquillage* qui entoure le fond et se roule du côté opposé. Ce recoquillage se couvre comme le précédent, ou plutôt on commence par le revêtir d'étoffe; dès qu'il est coupé et doublé, on marque les plis imperceptibles qu'il doit avoir et on le coud autour de la forme recouverte. Ce second recoquillage doit plutôt être plissé qu'embu. Afin de bien retourner, on lui donne quelquefois la forme d'un diadème. Quoi qu'il en soit, la base en est recouverte avec le bord de la bande d'étoffe qui doit cacher le bandeau; ce bord reçoit une ganse à passe-poil, ou perlée; quelquefois, l'autre bord de cette bande a aussi une ganse; plus communément elle retourne par-dessous le turban ou la toque. Cette bande est toujours en biais, sans plis. On met la coiffe sur son bord rentré, en procédant, comme je l'ai dit, de même que quand on coud les coiffes aux formes.

Bonnets. — Les bonnets sont des toques de gaze, ou de tulle, sans recoquillage : on y met souvent des mentonnières à la façon des bonnets ordinaires, et alors ils ne ressemblent plus aux toques que par la forme, qui est constamment ronde. Cette forme n'est jamais en sparterie, dont le tissu se verrait à travers la gaze : elle se fait en marly fin, en tulle de soie, ou grosse mousseline gommée. On monte cette forme sur un bandeau très-étroit.

Ces bonnets sont couverts de gaze bouillonnée, de dentelures de satin, de biais repliés; ils sont ornés de torsades, de fleurs, etc., mais jamais de plumes : ils ne conviennent qu'aux femmes d'un certain âge ou aux personnes de médiocre condition.

Berrets. — Ces sortes de toques, au contraire, sont faites pour les très-jeunes et très-élégantes dames; il y en a de deux espèces, les berrets négligés et les berrets parés. Les

premiers sont en velours, en barége, en écarlate : leur devant est un étroit bandeau d'une bande en biais, souvent d'une seule ganse; leur forme est ronde et couverte d'étoffes formant d'énormes boursouflures ou tuyaux. Presque toujours le fond est pareil à ceux des turbans, c'est-à-dire tout d'une pièce; mais quelquefois il est composé d'une très-large bande un peu plus basse derrière, qui bouillonne autour de la forme, et se rapproche par des fronces serrées au bas du fond, derrière, sous un petit rond d'un pouce et demi ou deux pouces en tous sens; ce petit rond est garni d'une ganse à passe-poil : quelquefois aussi ce rond se place au milieu du fond, et alors la bande du tour est partout d'une hauteur égale. Comme ce rond est si petit, on ne prend pas ordinairement la peine de tailler une large bande; on procède comme si l'on faisait un fond de turban, seulement on plisse l'étoffe à l'endroit où doit se placer le rond.

Il y a aussi des berrets carrés avec un large rond, mais ils sont moins élégans (1).

Les berrets parés, nommés aussi *toques aériennes*, se composent de gaze, de tulle de soie, de blonde dont les tuyaux présentent autour du fond une circonférence quadruple au moins de celle de la tête; ce n'est pas tout, on y ajoute une couronne de marabouts, ou des esprits perchés sur le fond, ou des gerbes de plumes rondes placées en travers, de droite et de gauche, et séparées par une agrafe d'or, d'acier ou de brillans. Ce dernier ornement se met sur le bandeau, il est de la plus grande beauté. Généralement les berrets siéent très-bien, mais ils sont très-près d'une

(1) Si l'on a un chapeau de velours noir passé de mode, on peut en faire un berret carré : la passe fait le devant, en mettant la partie évasée vers le fond. Les coutures des autres morceaux se perdent dans les tuyaux. Le fond sert pour le même objet, et la bande qui cachait la monture fait justement le petit bandeau.

exagération risible. Les écossais sont complètement ridicules. Ce nom de *berret* vient du mot italien *berreto*, bonnet.

CHAPITRE XXIII.

MANIÈRE DE FAIRE LES CHAPEAUX DE TOUTE ESPÈCE DE PAILLE, DE LES COUPER, DE LES GARNIR, etc.

Ces chapeaux, dont j'ai donné la liste en commençant la description des modes, sont beaucoup moins compliqués et moins difficiles que les précédens. D'après la méthode généralement adoptée, et avec raison, il semble que j'aurais dû d'abord enseigner leurs faciles procédés; mais leurs garnitures sont pour la plupart celles des chapeaux d'étoffe, et c'est la partie la plus vétilleuse. De plus, l'art de faire et de préparer les coiffures en paille est un art mixte, que la mercière et la modiste exercent concurremment, c'est la limite de leurs attributions respectives que chacune dépasse un peu. A Paris, les modistes recoupent seulement les chapeaux de paille d'Italie, les garnissent et font les chapeaux de bois, dits paille de riz; les mercières confectionnent et vendent tout le reste. Mais, d'abord, ce ne sont pas toutes les mercières; puis, Paris excepté, les modistes en sont chargées partout : c'est tout-à-fait relatif à leurs travaux habituels, et j'ai cru devoir présenter cette partie comme le complément de l'art des modes.

Chapeaux de paille de riz.

Ces chapeaux sont formés de petites ganses plates en petites lames de bois blanc, collées les unes après les autres; on

voit combien ils doivent avoir peu de solidité : en effet, rien n'est si fragile, mais aussi rien n'est plus joli. Les hommes qui ne connaissent pas ordinairement la valeur des objets de mode, jugent du prix de ce tissu d'après son agrément, le croient supérieur à celui des pailles d'Italie : or, sans la garniture, le plus beau chapeau de paille de riz vaut de douze à quinze francs, tandis que les autres vont jusqu'à douze cents francs et plus.

Ces chapeaux sont ordinairement tout prêts chez le fabricant, c'est-à-dire la forme et la passe sont préparées et tiennent ensemble, ou bien on achète la passe séparée, un rond et une large bande qu'il faut ensuite tailler et monter. Ces derniers sont un peu moins gracieux; mais grace aux soins d'une modiste habile ils acquièrent presque autant de grace et beaucoup plus de solidité que les premiers.

Quand les chapeaux sont tout prêts, ou entiers, on n'a seulement qu'à doubler la passe de crêpe blanc, ou de gaze-laine (afin de la soutenir), puis à coudre la coiffe, et poser les ornemens. Pour ne rien laisser à désirer sur la doublure de la passe, je dirai que très-souvent on laisse deux ou trois rangs de paille au bord sans les doubler : une petite ganse torse ou toute autre cache la couture, comme nous l'avons expliqué. Quant aux chapeaux composés de plusieurs parties, on double la passe séparément en crêpe, puis le rond en gaze Chambéry, ensuite on mesure la bande juste à la tête : on retranche ce qu'il y a de trop, en laissant un pouce environ de plus, afin de croiser les deux bouts : cela fait les parois; on la double aussi en gaze Chambéry. On bâtit à l'un des bords de cette bande de parois une ganse à passe-poil de satin couleur des garnitures, et le plus souvent satin blanc; puis on coud la bande-parois, ainsi bordée autour du rond. On cache la couture des deux bouts latéraux par une paille de riz, un rouleau de satin, une ganse, etc. Le chapeau se monte après cela comme à l'ordinaire : les

garnitures viennent ensuite selon le goût et l'usage adopté.

Quand les chapeaux de paille de riz sont à demi fanés, on peut les recouvrir de crêpe blanc gaufré. On coupe le derrière de la passe des chapeaux de paille de riz, comme nous allons l'indiquer pour les chapeaux suivans.

Chapeaux de paille d'Italie.

Ces beaux chapeaux sont toujours entiers, et aussi grands devant que derrière. Quand on veut les porter ainsi, il n'y a rien à faire: il faut seulement prendre garde à mettre dans le derrière la partie où les deux pailles du bord produisent une inégalité en se rejoignant. On coud ensuite la coiffe avec précaution pour que les points ne paraissent pas en dessus; car on ne met ordinairement rien à la base de la forme. Pour réussir à les cacher, il faut placer la coiffe dans le fond du chapeau, ainsi qu'elle doit toujours rester, lui marquer un pli-rentré par le bas, et la coudre à longs points en dessous, et imperceptibles en dessus: on s'occupe ensuite des ornemens.

Cependant cette passe qui tombe derrière autant que devant, couvre les épaules, froisse les fichus, et gêne extrêmement. Pour obvier à ces inconvéniens, on avait imaginé de la replier sur elle-même: c'était un pauvre moyen, qui augmentait encore la gêne du cou, et le tiraillement des fichus. Aussi beaucoup de dames sont-elles dans l'usage de faire *couper leurs chapeaux*, c'est-à-dire retrancher une partie du derrière de la passe. Voici comment vous agirez pour cela :

Vous prendrez un patron de papier de cette forme (*Fig.* 27), et l'appliquerez sur le derrière, en plaçant le milieu du modèle au milieu du derrière de la passe : vous l'attacherez avec des épingles, en laissant dépasser au bord, deux, trois, ou quatre rangées de paille (selon la finesse du chapeau), que vous séparerez en décousant avec beaucoup d'attention; car le tissu de la paille d'Italie est formé de tresses de pailles cousues ensemble sans qu'on aperçoive le fil. Vous découdrez tout

le long du bord inférieur du patron, et même un pouce de plus à droite et à gauche. Ensuite vous couperez la paille du chapeau le long du bord supérieur de ce même patron. Vous mettrez à part cette partie retranchée, et vous borderez avec une faveur couleur de paille toute la ligne où vous avez coupé. La bordure achevée, vous placerez dessus la petite bande des rangées que vous avez préalablement décousues : cette bande sera trop longue, vous en couperez les parties surabondantes, et croiserez les deux morceaux ; vous aurez soin d'en border les deux bouts avec la faveur de paille. La bande de rangées doit se coudre de manière que les points ne se voient pas du tout à l'endroit : pour l'enjoliver, vous pourrez mettre sur cette couture un ou deux rangs de ganse torse de paille : cette ganse cache toutes les coutures qu'on peut être dans le cas de faire aux chapeaux. Comme elle s'aplatit en blanchissant, il faudra la renouveler chaque fois que l'on fera nettoyer le chapeau.

La partie retranchée peut vous servir à faire un *recoquillage* au milieu des nœuds, sur le haut de la forme, ou devant à la base des parois : il faudra le border d'un rouleau de satin plat, sur lequel se mettra encore la ganse torse en paille.

Nul doute qu'un chapeau ainsi coupé ne soit plus commode ; mais la mode change tous les ans ; il faut de nouveau recouper son chapeau, ou l'allonger : heureusement que la très-belle paille d'Italie a la permission de braver l'usage : quand on porte les passes étroites, ils peuvent l'avoir dans toute leur étendue : lorsqu'on a fait la folie de faire couper son chapeau de cette façon, on peut ensuite en allonger la passe avec un biais de marqueterie que l'on recouvre de gros de Naples paille, ou d'un ruban pareil à ceux du chapeau : cela est peu joli.

Pendant un temps, on rognait tellement le derrière de la passe, que la partie retranchée formait le devant d'un autre chapeau. Le fond en était de taffetas vert au jaune, et le derrière de la passe semblable à ces derrières de capotes où l'on ne met point de marqueterie.

L'usage voulait, il y a peu d'années, que les mentonnières, attachées en dessus, par côté, à la naissance de la passe, s'arrêtassent à peu près trois pouces plus bas et passassent en dessous. Il semblait qu'il fallût nécessairement percer la passe, et quelques personnes ont eu la maladresse de le faire. La mode passée, leur chapeau s'est trouvé gâté sans ressource : elles auraient dû agir comme nous allons l'expliquer : au point où la mentonnière s'arrêtait, coupez le ruban, faites-y un large pli rentré en dessous, et cousez-le en dessous aussi, de telle sorte qne l'on ne puisse se douter que le ruban est coupé et cousu; retournez ensuite le chapeau, et cousez la bride sous la passe au même point où vous venez d'arrêter le ruban en dessus.

Les chapeaux de paille suisse, de tissu de coton, de tissu imitant la paille d'Italie, se coupent et se garnissent comme il vient d'être dit.

Chapeaux de paille cousue et de paille Monaco.

Ces chapeaux ne se coupent jamais; d'abord, parce qu'ayant peu de durée, on les renouvelle avec la mode; ensuite, parce qu'on les fait rarement tout grands; et enfin, parce qu'une fois le fil coupé, leurs pailles se découdraient tout autour du chapeau. On ne la double jamais, et on la garnit très-simplement. C'est spécialement, à Paris, l'ouvrage des mercières.

Chapeaux de sparterie.

La sparterie, autre tissu de bois, mais non en tresses distinctes, fait des chapeaux très-légers et presque aussi communs. Il y en a de trois sortes. La blanche, couleur de paille, est mélangée de diverses teintes. Elles se vendent toutes en pièces chez les marchands de chapeaux de paille : chaque pièce, composée d'un grand morceau carré, coûte 2 francs à 2 francs 10, et suffit pour faire un chapeau. On taille ensuite

cette pièce sur les patrons ordinaires de chapeaux ; on en double les parties, puis on les assemble comme je l'ai enseigné plusieurs fois. Le bord de la passe se borde de laiton et se garnit d'une ganse de soie, et plus souvent d'un rouleau pareil. Il n'y a pas de sortes de nœuds, de recoquillages, de torsades, de bouillons, de tuyaux, que l'on n'imite avec la sparterie; quelquefois on mêle à tout cela des nœuds et des liserés de rubans. Les couleurs écossaises font le mieux sur ces chapeaux, qui, du reste, sont toujours négligés.

Chapeaux de gaze-tissu-paille.

Ce tissu, que l'on portait il y a deux ou trois ans, est transparent, brillant, léger et très-favorable à la figure. De petits brins de paille luisans y sont tissés dans la gaze, et forment de petites côtes comme un bazin peu gaufré. On en faisait de jolies capotes. La passe était presque carrée et garnie d'un rouleau large de près de deux pouces; un rouleau plus étroit était plus avantageux. Sur le bord du rouleau, on mettait une ganse de soie ou de paille torse. Les nœuds étaient pareils. Quand on voyait une femme de profil à travers ce chapeau, elle paraissait une fois plus jolie. Le seul désagrément de ces gentilles coiffures est leur fragilité: elles ne coûtaient guère que 9 à 10 francs.

Chapeaux de marly enjolivé.

Voici un tissu de chapeaux qui peut à la fois servir d'amusement à mes lectrices et leur procurer une coiffure agréable.

Prenez du marly un peu fin et bien gommé; coupez un chapeau sur les modèles ordinaires; pliez, et enveloppez-en bien les morceaux. Ayez ensuite de petits brins de paille luisans que vous trouverez aisément chez les marchands de chapeaux de paille. Prenez un de ces brins, et enfilez-le, comme si vous

preniez des points de reprise, dans la ligne diagonale que forme son tissu. Laissez la ligne suivante, et passez un autre brin de paille dans la troisième, en contrariant les points; c'est-à-dire en les arrangeant de manière que les points passés en dessous, au premier rang, se trouvent vis-à-vis des points passés en dessus, au second, et *vice versâ*. Donnez ensuite d'un trou à l'autre, un petit coup de ciseau sur les mailles de ligne intermédiaire: cela fera de petites saillies qui accompagneront agréablement les rangées de paille. On fait ainsi des chapeaux assez gentils, et à bien peu de frais; mais on doit s'attendre à les voir promptement se briser.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE.





